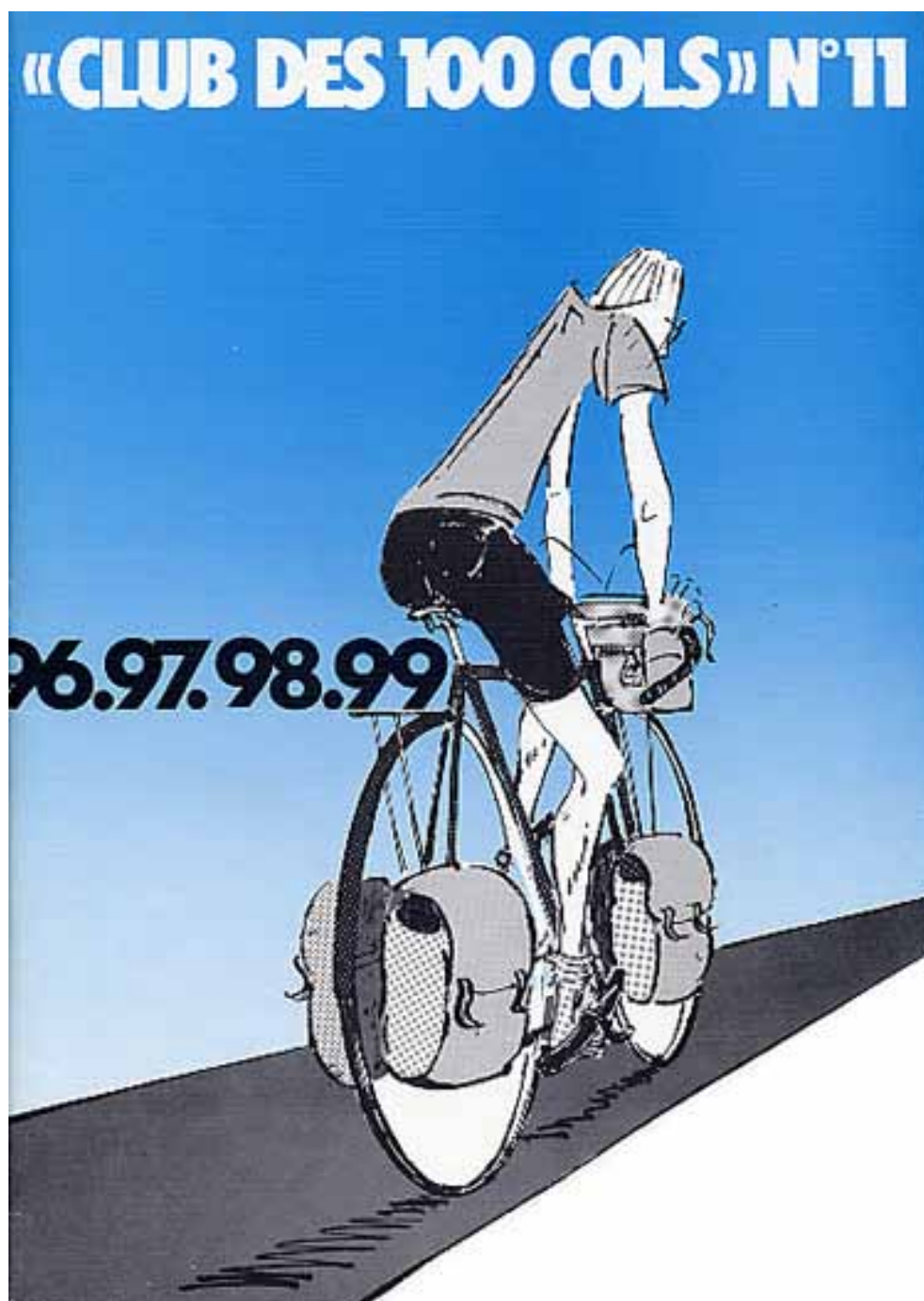


REVUE N°11, 1983



SOMMAIRE

EDITORIAL	3
L'HOMO CYCLOTOURISTICUS	5
LE POINT DE VUE DE HENRI DUSSEAU	6
INFOS CENT COLS.....	7
VAL MARTINE OU LE COL DES PROFONDEURS.....	8
MOSQUITO PASS,.....	9
MON PREMIER 4000 (A VELO).....	10
UN MULETIER.....	11
SUR LA ROUTE DES 100 COLS..	13
SOUVENIRS DE CYCLO-ALPINISME.....	15
LA LIGNE.....	17
VEILLEES D'ARMES.....	18
TOUR DE CORSE	19
VELO SOLEIL	21
LEGERETE... LEGERETE CHERIE !.....	22
ATLAS DES COLS DES ALPES DE HAUT EN BAS.....	25
LE CYCLO-CORDONNIER.....	27
CONCENTRATION DES CENTS COLS AU COL DES	28
CONTREBANDIERS	28
CABANES DE MOURGUES.....	29
QUELQUE PART ENTRE LE LAGO DI LECCO ET BERGAME.....	32
LE TOUR DE CRETE EN CYLO-CAMPING.....	34
UN CYCLO SOUS MARINIER.....	36
UNE NUIT BIEN TRANQUILLE	37
LE CHASSEUR DE COLS.....	39
LE VOYAGE EN ALGERIE	40
UN COIN SURPRENANT.....	44
L'INCONNU DU COL DE BRAUS.....	46
REFLETS D'UNE SORTIE DOMINICALE..	48
TRA LA HIAUTE	49
UNE CHASSE AUX COLS	52
USURE AZUREENNE	54
Au «STELVIO».....	57
UN ETRE A PART	58
TROP BREVE RENCONTRE	59
L'AUTRICHE OU LES MEMOIRES D'UN HYDROPHILE	61
99 + AGNIEL / AGNEL = 100.....	63
IL ETAIT UNE FOIS LA MONTAGNE.....	66
DETOURS EN UBAYE	67
LES «FORZA» DE LA ROUTE.....	69
UN PIED A 2000 ET UN PIED A TERRE	71
HISTOIRE DE 100 COLS	72
MES CENT COLS	73
DEVINETTES.....	75

EDITORIAL

Je n'ai pas la prétention de vous décrire ici l'image du monde pédalant de demain, je ne suis pas divinateur mais je pense qu'il suffit de regarder le présent avec un peu de lucidité pour être certain que le futur sera fondamentalement différent et que nos modes de vie actuels seront bouleversés. Mon propos ne veut être qu'une modeste réflexion et comme je crois à la joie de vivre et aux vertus simples, je me suis permis de préfacier cet éditorial par un petit poème sur le sourire - (que j'aime beaucoup et dont je ne connais pas le nom de l'auteur).

- L'homme a toujours subi les événements faute de les avoir prévus et, bien souvent, il a dû ensuite s'adapter tant bien que mal, engendrant souvent conflits et injustices.

- Militant, modeste dirigeant fréquentant depuis près de 20 ans le milieu cyclotouristique, j'ai souvent été frappé par les nombreuses démarches intellectuelles de nos pédaleurs et je dois avouer ne pas avoir toujours très bien compris les différents qui, trop souvent, nous opposent et nous séparent.

- Dans le début de l'année 60, je me souviens des réunions de ligue, nous n'étions qu'une poignée d'amis réunis au fond d'une salle de bistrot grenoblois, nous voulions faire « revivre » la bicyclette - c'était extraordinaire ; le cyclotourisme d'après guerre devenait moribond. Oui nous avions des idées mais trop de notre temps était déjà consacré à la querelle garde-boue ou pas garde-boue - pneus ou boyaux, etc... Quel gâchis !

- J'aurais peut-être oublié ce contretemps-là si, malheureusement, 10 ans après au conseil d'administration de notre fédération et cela pendant plusieurs années, nous en étions encore à trop discuter sur ces mêmes sujets.

- A ce propos et comme fondateur de notre confrérie, je me permets de dire aujourd'hui à mon ami Pyrénéen, Henri BOSCH, qu'il m'a ennuyé avec ses traditionnelles roues de 650 lorsque ensemble nous agissions au bureau directeur de notre mouvement.

- Respectueux de l'amitié, tolérant, reconnaissant de l'action positive que tu as menée pour le cyclotourisme, je n'avais pas envie d'écrire ceci mais je te dis mon cher Henri, cesse tes « N.D.L.R. » dans la revue fédérale. Personne n'apprécie et surtout cesse de faire des remarques sur ce « classement » des membres de notre confrérie. Comme me l'écrivait le 749ème sociétaire de l'an passé, ce classement est puéril et ne peut que contrarier les esprits grincheux !...

- Tout le monde a le droit de défendre ses propres idéaux mais personne n'a le droit de contester le bon sens d'une idée simple et qui plait encore 10 ans après.

- L'esprit de conservation, propre à nous Français, et le déclin de la toute puissance des idéologies, nous mèneront-ils vers plus de sagesse et plus de bonheur. Il est évident qu'on ne peut pas, au moins à court et moyen terme, changer la nature de l'homme ni ses désirs.

- Un fait est certain, dans le futur, nous aurons plus de loisirs encore ; nous nous déplacerons plus ; l'essor de la culture devrait nous permettre de développer nos dons de création, notre imagination. Nos communications seront plus faciles. Alors à nous de tirer profit des agréments de cette nouvelle éducation.

- J'ai, personnellement, été étonné de l'évolution de vos listes de cols : exclusivement françaises au début, ces listes sont rapidement devenues européennes (Espagne, Dolomites, etc...), aujourd'hui nous pédalons sur tous les continents et des Américains viennent de demander l'adhésion à notre club.

- Alors demain, l'homme voyagera, communiquera encore plus ; il sera plus instruit. Un seul doute : au fond

de lui-même souhaite-t-il vraiment un changement rapide et profond ?- Malgré toutes ces appréhensions il n'empêchera pas l'esprit d'œuvrer et la science d'avancer. Nos associations se placeront parfaitement au centre des besoins nouveaux, il faudra de plus en plus puiser dans l'amitié des hommes, dans ces rassemblements comme le nôtre et surtout inventer des motivations qui déclenchent l'intérêt. Chers amis, recherchons des vérités simples comme l'amitié, la tolérance, la vérité, la bonté, le courage, etc... ensemble, essayons tout simplement de donner au mot BIEN tout son sens : bien penser, bien faire, bien aimer.

- C'est à la fois simple et sage, je crois très fort que dans nos rassemblements d'amis, qu'ils soient sportifs ou culturels, il y a et il y aura toujours des hommes prêts à se battre pour le bien et surtout pour que le bien l'emporte sur le mal.

- Avant de terminer ce bref propos, je voudrais remercier tous les dirigeants du Vélo-Club d'Annecy (en particulier le Président Henri DUSSEAU) pour leur travail et leurs actions en faveur de notre confrérie. Merci à tous ceux qui nous ont adressé des articles pour cette revue, bon nombre d'entre vous ne trouveront pas leur prose, faute de place. Nous conservons ces articles pour l'an prochain.

Je vous souhaite à tous un bon été pédalant et une colite agréable.

Bien amicalement

Jean PERDOUX

L'HOMO CYCLOTOURISTICUS

Communication à l'Académie des Sciences du Professeur G.P. DALET

Titulaire de la chaire d'Anthropologie Générale et de Déconnographie Appliquée

Novembre 3982 : Il aura fallu attendre la fin du XXXXème siècle pour établir enfin, d'une façon certaine, la réalité de l'existence dans la 2ème moitié du XXème siècle de l'HOMO CYCLOTOURISTICUS (variété COLOPHILUS°.

Après l'homo habilis, l'homo Erectus, l'homo Sapiens (et sa variété dominicale l'homo Sapionce), mon équipe et moi-même avons pu observer les restes parfaitement conservés de plusieurs individus appartenant au chaînon manquant et aujourd'hui disparu de l'HOMO CYCLO... En effet l'importante calotte glaciaire qui a envahi la France depuis une vingtaine de siècles est en train de se retirer et nous avons pu retirer des glaces une quinzaine de spécimens en excellent état. Ces pauvres créatures avaient dû être surprises par les glaces au cours d'un de leurs exercices favoris car ils étaient juchés sur d'étranges machines qui devaient leur servir dans les déplacements. L'examen de documents dont ils étaient porteurs indiquait « B.R.A. 1981 « ; en dehors de la date qui nous donne une indication précieuse, nous n'avons pas encore pu établir la signification des lettres qui précèdent.

L'observation des engins bizarres qui les portaient nous a amenés à confirmer l'une des hypothèses les plus audacieuses qui avait été émise avant cette découverte. Nous avons maintenant la certitude que ces pauvres êtres se déplaçaient grâce à ces machines qui étaient mues par leur seule force musculaire. La constatation d'une telle bizarrerie nous a conduits à penser que ces pauvres individus avaient l'esprit totalement dérangé et qu'il était heureux que cette espèce dégénérée soit maintenant éteinte. En effet quand on songe à la fatigue que devait engendrer cet exercice, on ne peut que rester confondu devant un moyen aussi rustique. Cet aspect des choses est aggravé par le fait que nous avons à faire à des exemplaires d'HOMO CYCLO... variété COLOPHILUS (littéralement : qui aime les cols). Il s'agissait donc d'Hommes qui, non contents de se déplacer en plein air sur des machines sans moteur, aggravaient leur cas en empruntant les routes difficiles des massifs montagneux. La cause est maintenant claire, l'HOMO COLOPHILUS était un individu totalement dégénéré et passablement oligophrène.

L'examen des documents qui restaient dans les sacs nous a laissés très perplexes et nous porte à croire que l'HOMO COLOPHILUS se livrait en groupe à des cultes bizarres, adorant des divinités païennes et inconnues désignées par des codes restés actuellement sans signification exacte : B.R.V. - B.R.A.- R.C.P. -B.C.M.F.- R.3.C., etc...

Un document a retenu particulièrement notre attention. Il s'agit d'un parchemin vert intitulé « Club des 100 Cols ». Ce document laisserait à penser qu'il s'agissait en fait d'un diplôme attribué à chaque individu qui aurait grimpé 100 cols différents sur l'une de ces étranges machines. Toutefois, nous nous refusons à croire que l'esprit de ces créatures était dérangé à ce point. Les savants consultés pensent qu'il s'agit plutôt d'une plaisanterie douteuse.

Une dernière interrogation subsiste encore à propos de l'HOMO COLOPHILUS : pourquoi a-t-il disparu ? L'explication fournie par le Savant Anatomiste G. Lakeket recueille l'accord de tous nos confrères sérieux. Elle est la suivante : le mode de transport aberrant choisi par ces pauvres ancêtres les laissait dans un tel état de fatigue qu'ils n'avaient même plus la force d'accomplir, avec leurs compagnes, les gestes élémentaires indispensables à la survie de l'espèce qui se serait éteinte à la suite de cette carence de fonctionnement.

Professeur G.P. DALET

Qui a imaginé cet article un jour d'octobre où il escaladait seul le col de Turini par un temps splendide, pensant que même chez les 100 cols l'humour devait garder ses droits et qu'il faut bien de temps en temps savoir se moquer de soi-même.

LE POINT DE VUE DE HENRI DUSSEAU

Mes très chers amis(es) Cyclos(tes),

Le Club des 100 cols qui, depuis onze ans sur la belle et limpide idée de Jean PERDOUX, a été mis sur pied, pose à ses responsables quelques problèmes, énormément de travail et beaucoup d'attention. En quelques mots, je souhaiterais vous faire partager mes réflexions.

Tout d'abord je vous rappellerai que la confrérie se veut être le point de rassemblement de tous les amateurs de cyclotourisme en montagne.

La tolérance et l'honnêteté de chacun des membres sont et restent les seuls ferments de notre Confrérie. Notre Confrérie possède fin février 1.750 membres. Nous recevons régulièrement des listes et les cotisations de 1.200 membres environ.

Il nous a donc semblé nécessaire de continuer le « CLASSEMENT » uniquement pour ceux qui permettent, grâce à leur aide financière, à faire vivre le club. Pour d'autres qui restent membres du club définitivement - nous ferons une liste à part qui tient compte du nombre de cols franchis, à l'époque de la dernière liste.

La revue sera envoyée à tous les membres ACTIFS et INACTIFS.

Si, à réception du bulletin n°11, les « INACTIFS » veulent témoigner de leur intérêt à la Confrérie, ils pourront envoyer leur cotisation.

En effet, le coût de l'impression du bulletin est de 30.000 Frs environ.

Le routage d'expédition est de $1.750 \times 3.63 = 6.352$ Francs. Les cotisants étaient 1.200 à 30 Frs, soit : 36.000 Frs...

Vous voyez que le compte est vite fait et que le Vélo-Club d'Annecy ne peut pas faire beaucoup plus.

Pour la liste des cols, les seuls cols homologués sont ceux qui figurent sur la BIBLE CHAUVOT, ou réellement matérialisés par un panneau de sommet ou une carte Michelin (ou autres) pour les pays étrangers. Nous savons que cette liste n'est pas parfaite, mais c'est notre règle du jeu et nous n'en changerons pas. Notre principal plaisir est de grimper des cols - la liste est simplement accessoire.

N'ayant ni le goût, ni les moyens de contrôler si le col a été franchi par le cyclo, nous continuons à faire confiance au déclarant.

Pour les plus de 2.000, dans la mesure où nous connaissons avec certitude la liste des cols de plus de 2.000 franchis - depuis plus de 10 ans pour certains - nous maintenons l'acceptation d'une centaine, seulement si il se trouve 5 plus 2.000.

Notre règle est simple. Nous demandons à tous une honnêteté stricte pour se l'appliquer à soi-même. Nous envisageons de créer dans chaque région de France et à l'étranger, une liste de représentants officiels du Club des 100 Cols. Si cela vous intéresse, veuillez m'envoyer vos noms, prénoms, adresse, téléphone et les raisons de votre candidature.

Dans l'attente de vous voir le Samedi 30 Juillet au Col de JOUX-PLANE - 1713 mètres - (74-084047) dans le cadre de la semaine fédérale.

En toute amitié 100 cols.

Henri DUSSEAU
(Président du Vélo Club d'Annecy)

INFOS CENT COLS

- Cette réponse d'André VOIRIN, de GERARDMER (88)

1/ Jean PERDOUX, dans la revue n°10, pose la question d'une adjonction au règlement : « avoir franchi à bicyclette et dans le sens de la montée au moins 100 cols différents «... Et il ajoute : « pour moi cela me semblait si évident «.

Pour ma part je sais depuis longtemps que ce n'est pas évident pour tout le monde et j'ai toujours souhaité que cela soit nettement précisé et j'en profite donc pour le répéter. Encore que si l'on regarde attentivement la liste-classement annuelle, il est écrit en tête de la colonne du nombre de cols de chacun : « Nombre de cols gravis ». Je voudrais ajouter que parmi les joies multiples que nous apportent notre confrérie et ses rites, il en est une que, justement, il est bon de souligner : lorsque dans une randonnée quelconque, on franchit un col qui, pour son approche, n'a pas comporté de dénivellation dans le sens de la montée (et que ce col par conséquent, ne peut être apporté à la liste) l'imagination se met aussitôt en circuit et on essaie d'entrevoir aussitôt à l'occasion de quels loisirs ou vacances on va bien pouvoir revenir dans le coin pour l'escalader réellement : c'est déjà la joie d'une perspective. Et puis, un jour, on se retrouve là, sur le petit braquet, pour escalader vraiment, par un autre itinéraire, le col que l'on connaît déjà mais qu'on n'avait pas mérité : c'est le deuxième volet, la joie de la réalisation.

Prenez la revue N°10 où figure la carte schématique de la route italienne de crêtes qui va de Sestrières à Susa... Du Colle Basset, vous descendez en pente douce au Colle Bourget qui, logiquement, ne va donc pas figurer sur vos tablettes. Mais quel plaisir nouveau en perspective d'imaginer depuis Oulx, que vous apercevez tout en bas à vos pieds, la route qui, un jour, vous montera au Sauze d'Oulx et au sentier lui faisant suite et vous fera escalader pour de bon le « Colle Bourget ».

La même route des crêtes ; un peu plus loin, depuis le petit col dit « Colle de Cotte Plane » grimpe en deux kilomètres gratinés au Mont Genevris avant de redescendre en deux lacets au « Colle Blégier ». Ce col là, à mon avis, vous n'aurez pas à revenir dessus, amplement mérité qu'il est par la grimpe que la route vous a imposée.

Ces deux exemples n'ont pour but que de faire comprendre qu'il appartient à chacun de se forger lui-même sa propre règle, de se déterminer selon son éthique personnelle. N'empêche que « ...dans le sens de la montée » me semble être une adjonction bien souhaitable au règlement !!!

2/ Puisque je suis dans la route des crêtes italiennes qui a bénéficiée dans la revue n°10 de deux récits différents, je peux signaler à ceux qui voudraient, dans cet itinéraire, « se farcir » un col de plus, la possibilité suivante : juste après le « Colle de l'Assietta » prendre un chemin caillouteux qui se détache à gauche de la route. Il s'élève progressivement en pente moyenne pour atteindre un premier col (non dénommé) encombré de bâtiments militaires en ruines puis après un raidillon, il bascule en versant Nord-Ouest, continuant à s'élever en pente douce. Il n'est apparemment fréquenté que par les piétons et les motos de trial et il faut jouer les équilibristes pour franchir de nombreuses coulées de glaise et de pierres qui l'encombrent pour parvenir au « Colle delle Vallette » (2551 m). Pour ma part, je suis revenu par le même chemin jusqu'à la route mais il est possible de poursuivre au-delà du col et de rejoindre la route normale nettement plus à l'est.

3/ Je voudrais suggérer la parution d'un petit tableau (on voit bien que ce n'est pas moi qui fait le boulot !!!) en appendice du classement complet, où seraient indiqués les 20, 30 ou 50 membres ayant le plus de « + de 2000 » à leur palmarès... Par simple curiosité !

4/ Je suggère aussi, que chaque année, soit tirée au sort la liste d'un membre quelconque du club afin de la faire paraître dans la revue (liste 1982 pour la revue 1983). Si on a de la place disponible ou si cette liste est

trop courte on pourrait alors tirer au sort une ou deux autres listes pour atteindre, par exemple, la capacité d'une page complète.

- Vous ferez ce que vous voulez de mes suggestions. Mais en attendant vous avez bien du mérite et je vous envoie, avec mes amitiés sportives, tous les encouragements possibles.

Excellentes remarques et suggestions- nous en prenons note. (J.P.)

- Jean LAUTIER de MONTPELLIER, nous soumet deux suggestions : il souhaite que nous adressions à chaque membre une carte individuelle... et également que nous confectionnions des écussons « 100 cols » en tissu ou auto-collants pour maillots et sacoches. C'est à l'étude.

VAL MARTINE OU LE COL DES PROFONDEURS

Il s'était couché tard. Il ne comptait plus ses cols mais comptait ceux qu'il devait encore conquérir (plus que 6.982 avant la retraite). Ses heures, sur le plateau de Vaucluse, étaient comptées et il se réveilla sans énergie à 7 heures dans la cour du presbytère de Banon. Sa carte Michelin l'avait informé la veille qu'un col isolé, à moins de 6 km et en contrebas, existait : Val Martine 649 m. Bien que contraire à l'idéologie masochiste de la confrérie, son état de santé précaire lui fit passer outre ces considérations métaphysiques. Il enfourcha son coursier blanc qui avait supporté d'autres caprices.

Entraîné par la pente descendante, il chutait et dilapidait inexorablement son capital d'énergie potentielle. Il pensait bien à la remontée, mais « après moi le déluge » se disait-il fataliste, espérant ainsi qu'un violent courant d'air ou d'eau le ramènerait sur les confortables hauteurs d'où il venait.

Soudain le terrain de chasse s'anima : deux carrefours dans la topographie incertaine. Au comble du paroxysme, ne voulant pas laisser échapper une proie aussi facile bien qu'à deux têtes, il traversa de part en part les deux carrefours faisant mine de pourfendre deux pancartes témoins inexistantes. Ce combat imaginaire, avec un col sans montagne ni panneau, malgré une victoire incontestable, le laissa sans bras. Heureusement il lui restait ses jambes qu'il aurait aussi bien abandonnées dans un fossé pour alléger la charge inerte à remonter au camp de base. Il attaqua sans conviction le retour qui ressembla à un calvaire : le Col Gotha du cyclo épuisé lui rappela les dures lois de la gravitation universelle. Les craintes accumulées au cours de sa rapide approche descendante se réalisèrent : non seulement il avait pris froid pour vaincre le col, mais maintenant il suait à grosses gouttes pour s'échapper du site qui ressemblait plus à une embuscade qu'à un honnête passage entre deux monts. Il concentra tout le glycogène disponible sur le gicleur pour extraire son corps et sa machine de ce mauvais pas. Car, si on peut admettre qu'un col dans une mauvaise passe soit au plus bas, comment peut-on tolérer qu'on impose, à posteriori, à un cycliste, vidé de tout son influx nerveux après une nouvelle citation à son palmarès, un effort aussi violent que la côte qui aurait justement dû précéder le succès ?

Le cyclo était déboussolé et le soleil se levant à l'Ouest en pleine nuit ne l'aurait pas autrement surpris. Il est des jours où tout bascule, où les plus grands vous regardent d'en bas, où les cols perdent leur empois pour devenir mous comme des chiques (on parle même de colchiques...).

Mais Val Martine existe bien et ce matin-là, il l'avait rencontré, mais sans doute dans le mauvais sens : Eni-tramlav.

François POUESSEL
LONS-LE-SAUNIER (39)

MOSQUITO PASS,

PREMIER 4000

Breckenridge (Colorado, 27 août 1982).

Avant-hier je quittais Denver et mettais le cap sur le Sud-Ouest. Mon but : l'Arizona. Mais en passant, je compte bien épingler quelques nouveaux cols à ma collection. Hier le Loveland Pass, 3600 mètres, m'a permis de me mettre en jambes. Mais c'est aujourd'hui que j'atteindrai mon point culminant. En guise d'échauffement, un « petit » col à 3500, ce qui n'est pas trop long lorsqu'on part de 3000.

Je me restaure à Alma, que l'on m'assure être le plus haut village de l'Etat, à plus de dix mille pieds. On ne le dirait pas : on est au fond d'une vallée et la forêt s'étend bien au-dessus du village. En tout cas je n'aurai que mille mètres de dénivellation jusqu'au Mosquito-Pass, à 4019 m.

Lorsque je demande mon chemin à des autochtones, on fait tout pour me dissuader : on m'assure que je ne passerai pas, attendu que quatre roues motrices pour le moins sont nécessaires, alors que mon vélo n'en a bien évidemment qu'une. De plus le col n'a, paraît-il, pas volé son nom et si j'ai le malheur de m'arrêter (ce qui risque tout de même de m'arriver), des essaims de moustiques viendront me sucer le sang. Ces demeurés restent totalement insensibles à l'argument du franchissement de la cote 4000. Il est vrai qu'une fois converti en pieds, ça ne signifie plus grand chose.

La route débute par un pourcentage quasi insignifiant et sur du très bon « gravel ». Au bout d'une dizaine de kilomètres, j'en suis à me demander si les types du village n'ont pas un peu exagéré, lorsqu'au détour d'un virage, le pourcentage s'accroît subitement pour avoisiner les 20% et qu'on passe du « gravel » à l'ornière semée de pierres. Je troque alors mes chaussures cyclistes contre des tennis (car je reste un adepte des cales tant que les conditions me permettent de pédaler : elles rendent mon coup de pédale plus efficace et m'évitent tout mal aux pieds).

L'enfer promis se résume finalement à 5 kilomètres (tout au plus) à pied. J'ai enfin l'impression d'être en altitude, les sapins ayant fini par céder la place à l'herbe rare et à la pierraille. Je traverse les vestiges d'une mine, une « cité fantôme » qui se réduit à deux ou trois ruines...

En approchant du sommet, je constate avec plaisir que la jeep que j'entends derrière moi, depuis un moment déjà, tarde à me dépasser : je ne suis donc pas le seul à peiner. Finalement la jeep me coiffe sur le poteau, de peu ! Photo-souvenir au sommet.

Dans la descente, je prendrai ma revanche sur les « 4 wheel drive » : celui qui entame la descente en même temps que moi prendrait de gros risques s'il voulait me suivre, moi qui rebondit de pierre en pierre, dressé sur les pédales. Je me joue des ornières et de la pente, c'est le triomphe de la légèreté. Ce genre de sport est tout de même assez éprouvant, surtout pour les poignets. Le matériel, lui, résiste apparemment très bien aux mauvais traitements. Quant aux crevaisons, je les devrai toutes, par la suite, à des cailloux égarés, solitaires, sur du goudron impeccable !

Jean-Michel CLAUSSE

MON PREMIER 4000 (A VELO)

Ce n'est pas en Europe que j'effectuais mon premier 4000, mais en AMERIQUE DU SUD, plus exactement au PEROU, lors d'un voyage organisé par la Guilde Européenne du raid en Juillet 81.

Depuis longtemps, l'idée de franchir les 4000 en vélo hantait mon esprit, exacerbait mon imagination et d'innombrables questions se posaient : supporterai-je l'altitude, quel temps fera-t-il, comment seront les routes ?

Et enfin, quelque part entre Cuzco et Areguya, le jour « J » arrive. Parti de Cuzco, depuis 3 ou 4 jours à 3500, nous n'avons franchi aucun col, ni aucune côte vraiment sérieuse et ce matin nous abordons la RAYA, nous sommes à 3600 et le col culmine à 4313m.

Il fait frais ce matin-là et c'est la pédalée relativement facile que nous abordons les premiers lacets du col et bientôt, je me retrouverais seul car, comme dans tous les grands cols, chacun son rythme, un sentiment de plénitude m'envahit.

Soudain, un bruit, c'est un cavalier qui arrive à ma hauteur, nos regards se croisent, mais malheureusement, à part BUENOS DIAZ, nous ne pourrions nous comprendre, dommage, alors au galop il s'en va. Longtemps je penserai à cet homme, à son allure noble et fière, dans son costume local et ce décor majestueux des Andes, il semblait venir directement de la civilisation Inca. Revenons à nos lamas (pardon, nos moutons) car en effet, un énorme trou sur la piste défoncée me rappelle bien vite à la réalité. Je respire assez bien, car je monte en « moulinant » en prenant soin de rouler à l'économie, lentement (mais sûrement). J'atteins le sommet sous l'œil étonné des lamas. Il fait chaud et certains camarades, déjà parvenus au sommet, nous attendent torse nu à 4300, quelle surprise. Quand le groupe est là, les conversations vont bon train : pour ma part, j'ai trouvé le col relativement facile mais ne l'avons-nous pas abordé dans des conditions idéales : bien entraînés, une pente assez faible, 5 à 6 % sur 8 à 10 km, et une bonne adaptation à l'altitude (cela faisait 5 à 6 jours que nous étions au-dessus de 3000m), la plus grosse difficulté fut la piste en très mauvais état.

Mais une semaine plus tard, au sommet du Alto de la Tiraya à 4700 m, j'avais déchanté, car l'altitude avait doucement affaibli les organismes, perte de poids, manque d'appétit, mais la plus dure épreuve nous est imposée par le climat.

Ici les sommets frôlent les 6000 m et la piste nous maintient constamment à plus de 4000 m et c'est le désert ; le jour il fait 20 à 30° et certaines nuits, nous camperons à quelques -20°. Sur certaines pistes balayées par un vent violent, nous roulons à 5 à 8 km/h.

Après l'effort le réconfort, après 5 jours sans pratiquement se laver, la douche prise dans le luxueux hôtel d'Areguipa, nous fera oublier les mauvais moments .

Et dans l'avion qui nous ramène en France, nous revoyons les montagnes, le désert, il nous semble entendre le brouhaha des marchés indiens, les klacsons d'autocars et, déjà, d'autres horizons nous appellent pourquoi pas 5000 m en HYMALAYA.

Francis DUNER
ILLKIRCH (67)

UN MULETIER

- Dis ma petite, nos maîtres semblent avoir la jambe molle ce matin... ?

- Je suis de ton avis mon grand, ils doivent être fatigués de la journée d'hier.

Moi le grand, taille 60, avec ma copine ; taille 51, nous devisions tandis que nous allions de Ville-Vieille à Aiguilles où nos maîtres font leurs achats (tous les deux jours).

- Il est vrai qu'hier « ILS » ont eu une dure journée, mais pour nous cela a été notre « journée », celle que nous attendions depuis longtemps.

- Oui mon grand, car malgré la poussière qui me recouvre, je ne regrette pas cette balade où nous étions les vedettes...mais quand vont-ils donc nous nettoyer ?...Ils ont pris leur douche hier soir et nous alors... ? Mais parle-moi d'hier.

- Et oui petite, ils en avaient parlé entre eux et avec des amis qui leur disaient : « vous retournez au Queyras, vous avez fait tous les cols routiers, alors il faut tâter du muletier... ».

- Pourvu qu'ils en fassent un, car petite et moi nous étions impatients. Un muletier... un vrai qu'est-ce que c'est ??

Arrivés à Ville-Vieille depuis huit jours, c'était le silence, le calme...pas tout à fait quand même : une balade à St Véran, une à Guillestre... enfin la routine.

Mais avant-hier après-midi : direction Souliers, lac de Roue, mais il y a une anomalie... Notre porte-bagage arrière est lesté d'un sac à dos, chacun le sien... rempli de quoi... ?

Je crois deviner qu'il s'agit de chaussures de montagne : petits escarpins délicats qui pèsent deux kilos cinq cents la paire.

Mais qu'est-ce qu'ils mijotent ? Je les entends causer : « oui... ça tient, ça ne flotte pas... ça ira... ». Quand le soir, rentrés dans notre cabanon, pas de délestage... Qu'est-ce que cela veut dire... bizarre ...

A 5 h 30, nous sommes tirés de notre sommeil, équipés du sac de guidon et toujours avec notre chargement bizarre, nous partons direction Guillestre.

A la Maison du Roy, virage à gauche : Ceillac. Mon Dieu...que c'est « pentu » et malgré que nos chaînes soient « tout à gauche » ils vocifèrent en appuyant de toutes leurs forces sur nos pédales.

Huit heures : Ceillac. Nos maîtres se restaurent et nous, appuyés l'un contre l'autre, nous sommes perplexes...Le casse-croûte achevé, nous partons sur un chemin rocailleux qui les obligent parfois à marcher.

Après un long moment : arrêt. Que se passe-t-il ?? Nous sommes délestés de notre sac à dos. Ouf !!, nos sacoches de guidon vidées, nos pédales bloquées... tiens on ne roule plus... Ils mettent leurs escarpins, tandis que je lis sur un panneau à ma gauche « Col Fromage 1 h 50 ».

- Ca y est petite, nous faisons un muletier... un vrai... Youpee !!! Pourvu que ça «passe» ?? Et cela a passé... mais quelle journée !!!

Nous étions libres, sans aucune charge (tout avait été mis dans le sac à dos) on nous a poussés gentiment, et quelques fois on a dérapé... Eh ! Eh ! retiens-nous...

Nous en avons vu des choses ; que la nature est belle... : des fleurs jamais vues d'aussi près (et surtout en balade), des abeilles, des sauterelles, tout ce petit monde passait entre nos rayons sans jamais nous effleurer... Il est vrai qu'à l'allure où nous allions...

Selon nos maîtres, la montée fut dure, le chemin n'étant pas large et dans certains lacets courts les arrêts furent nombreux...quelle aubaine... A 10 h 30, nous étions au sommet et, comme d'habitude, nous étions les vedettes de la photo avec pour toile de fond les névés du Pic de la Font de Sancte.

Du C. Fromage au C. Pré fromage, nous avons pris le GR 58 puis le GR 5. « C'est eux qui l'ont dit... ». Pour nous, nous avons roulé nos pneus dans les éboulis, dans les pâturages, les forêts et parfois dans l'eau vive des torrents et...à une allure paisible...

Une seule frayeur. En passant auprès du ravin de la Ruine Blanche : photo de toi petite au bord du ravin-» Vite retirez-moi d'ici, j'ai le vertige.. «.

Arrêt casse-croûte à la Fontaine Rouge et repos d'une heure. Nous, nous étions bien, pas fatigués...mais « eux «...Le C. Pré Fromage n'a posé aucun problème sauf la pancarte qui n'est pas évidente.

Ensuite d'après leur étude des cartes (Hum ! Hum !) nous devons arriver rapidement à Sommet Bucher. Ce ne fut pas rapide et nous avons souvent tourné à droite, à gauche... Nous on s'en moquait, on se promenait alors... Enfin nous y sommes...Quelle vue magnifique... Et c'est là que pour nous la balade s'est achevée. Chargés à nouveau du sac à dos et aussi de... nos maîtres... nous sommes redescendus à Château Queyras et Ville-Vieille. C'était fini.

Mais quelle journée, que de souvenirs (tiens, mais j'y pense, nous n'avons même pas percé...). C'est nous qui avons été les grandes vedettes. Lorsque nous croisions des randonneurs ; le même cri : « Des vélos !!! ici !! la-haut !! et pourquoi ?? ». On nous a pris en photo ; par groupe de jeunes qui n'en croyaient pas leurs yeux. Nos maîtres ont été pris pour des originaux, des dingues... mais que voulez-vous, ils aiment la montagne...

Aux incroyables, j'aurais pu leur dire :

- « Connaissez-vous un moyen de locomotion, qui permette de faire 50 km en 10 h dont 13 de sentier pour passer d'une vallée dans l'autre avec le minimum de fatigue « (ça c'est pour nous...). C'est bien le vélo, Qu'en penses-tu petite ?

- Je suis bien de ton avis... Rien ne les a arrêtés. Et à la suite de ces deux cols ils en feront 12 autres... Pense au col Perdu le plus difficile de tous... et dans le Col St-Véran, lorsque nos pneus ont roulé dans les traces faites par un cyclo qui était passé la veille... Bonjour ami cyclo, toi aussi tu as fait le Col St-Véran, j'espère te connaître un jour.

Jean et Janine GAUDIN
Chateauroux (36)

SUR LA ROUTE DES 100 COLS...

«MON PREMIER 2000»

Été 1981... après 10 mois de préméditation...

L'objectif principal de nos vacances était de satisfaire notre boulimie de vélo.

Dans les Alpes, avec Francis, tous les jours nous allions par Monts et par Vaux et à ce rythme, le coup de pédale était devenu plus souple, plus alerte.

Après quelques tests faciles et une mise en jambe dans les cols de Porte et Cucheron, situés au cœur de la Chartreuse et célèbres grâce au Tour de France, nous sommes partis à l'assaut du Vercors. La proximité des grands cols alpestres fait que ce massif est boudé par les couraillons. Ici, pas d'ascensions glorieuses et pourtant c'est un authentique paradis pour cyclotouristes amateurs de cols et curiosités naturelles :

Les Gorges de la Bourne, les Grands Goulets, les sites du Royans, la forêt de Lente, l'époustouflante stature du Mont Aiguille, autant d'endroits où le cyclo devient naturellement contemplatif.

Côté grimpettes, c'est un verger pour les candidats au club des cent cols ! Après l'ascension de quelques 40 cols, le plus élevé étant le col de Menée (1402 m), devant ma forme assez inattendue et pour m'éprouver peut-être un peu, Francis me propose de mettre au programme de notre dernière semaine «un» plus de 2000 : La Croix de Fer !

T'es pas dingue ?... A la réflexion, si je veux un jour entrer dans la confrérie montagnarde, il aura fallu que j'escalade 5 monstres comme celui-là. La mécanique féminine s'étant jusque là montrée à la hauteur, je manquais d'argument pour refuser le combat.

Après avoir attendu que les éléments se calment : BRA annulé, nous installons notre camp de base à la Rochetaillée, la porte de l'Oisans. Après le dernier coup d'œil du maître sur les engins et la préparation des sacs de guidon, nous pouvons nous coucher tranquilles : il fera beau demain...

Dans la fraîcheur du matin, nous enfourchons nos machines. Les mollets sont souples, le moral est bon. Je sens un peu d'ironie dans le regard de Francis quand il me lance : « ça ira ? ».

Jusqu'à Allemont la pente est douce et régulière. Cela permet un bon échauffement. Il règne une activité importante due à la construction d'un barrage en amont sur l'Eau d'Olle. La chaussée est large, faite pour un trafic de camions. Dès la sortie du village, par un grand virage, nous nous élevons au-dessus du chantier de la future centrale.

C'est du sérieux, la pente est raide, j'ai le secret espoir avant chaque virage qu'après ce sera plus facile, mais non ! Et il reste encore 18 kms, de quoi vous saper le moral ! Un remède s'impose : la moulinette. Qui veut monter haut ménage son cœur ! Peu de vélos à cette heure, Francis caracole devant, il monte à sa main et m'attendra à quelques points convenus.

Le fond de la vallée est encore dans l'ombre, la montagne se découpe dans le ciel clair du matin. La beauté du paysage me fait un peu oublier la rigueur de la pente... avec le 28x26 la route sera longue...

Le pic de Belledone, encore saupoudré de neige fraîche, domine majestueusement la chaîne au pied de laquelle nous progressons lentement. Au retour dans la descente j'aurai tout loisir de le contempler mais... nous n'y sommes pas encore !

A Article, Francis m'attend. J'ai soif et chaud : cher bidon... Cinq minutes et nous voilà repartis. Je ne compte plus les kilomètres, cela me découragerait.

La matinée s'avance, quelques cyclistes me doublent avec un petit sourire narquois et me lancent la traditionnelle question uniquement adressée au sexe féminin : « pas trop dur ? ».

A laquelle je réponds résolument d'un air détaché : « ça se monte ».

La route toujours pentue est maintenant en corniche. Je lance un regard vers le fond de la vallée, brr ! quel précipice !

En point de mire, le Rivier d'Allemont. Dès les premières maisons, nous nous octroyons une pause, juste le temps de reprendre son souffle perdu dans les pentes à 10 et 12 %. Francis commente la montée. Il est en sueur mais d'après ses souvenirs le plus dur est fait.

La montagne est défigurée : pour enrayer les chutes de pierres, on a coulé du béton sur les parois instables. Montant du fond de la vallée, le ronronnement des moteurs nous agace et sape notre tonus déjà diminué par l'effort physique. En bas, tels des fourmis, les hommes s'affairent autour des camions et tracteurs qui, vus d'ici, ressemblent à des jouets.

La grondante cascade des Sept Laux nous invite au rafraîchissement dans ses eaux glacées. Puis nous entrons dans le défilé de Maupas. Un cyclo se repose sur le bord de la route... Tiens, il m'avait doublé allégrement il y a peu de temps. Cela me reconforte. Fièrement, je passe devant lui comme si j'avais des ailes et lui décoche même un sourire.

Sur les bornes, je lis l'altitude et après un court calcul constate qu'il « ne reste plus que » 500 m de dénivellation. La circulation s'intensifie, il va être 11 heures du matin. Après Grand Maison, site du fameux barrage, pâturages, troupeaux et silence nous accueillent : c'est la Combe d'Olle. Un splendide panorama s'offre à nos yeux émerveillés : C'est la Croix de Fer ! Pour l'instant, c'est le Glandon qui me préoccupe car les deux derniers virages ne sont pas commodes à négocier en souplesse. Je pense un moment ne plus aller jusqu'à la Croix de Fer, mais que de monde ici ! Il est vrai que les panoramas offerts méritent la halte prolongée. La crête sommitale du Mont Blanc ressemble à une enclume et semble flotter au-dessus des nuées : inoubliable spectacle ! Toutes mes peines sont récompensées. En cassant la croûte, nous posons pour la postérité, Francis fête son 300ème col. La Croix de Fer que l'on voit d'ici semble à portée de... triple plateau, alors en route ! La chaussée raboteuse ne facilite pas la progression mais la proximité du but me donne des ailes et j'atteins bientôt les premières voitures. On se croirait un jour de marché : que de monde !

Plus que quelques mètres, ça y est ! C'est l'exploit du jour, je l'ai « MON PREMIER 2000 ». Assise au pied de la croix marquant le sommet, je savoure ma victoire : je sens au fond de moi une grande sérénité et confiance en l'avenir : tout se monte avec de la patience et de la volonté...

Huguette DEGEIX
LIMOGES (87)

SOUVENIRS DE CYCLO-ALPINISME

Sur quelques passages ex-muletiers entre Grenoble et Nice.

Longtemps j'ai eu pour objectif d'aller de Grenoble à Nice en passant toujours par une route nouvelle. Mais une fois franchis tous les cols routiers possibles, il fallut bien se rabattre sur des itinéraires moins classiques. Et, dans les années 30, ce fut la recherche des cols muletiers.

En 1931, je fis bonne mesure. Je commençai par le Parpaillon qui agitait déjà l'opinion dans notre petit milieu. La route d'alors était atroce de bout en bout, et son passage faisait figure d'exploit. J'avais apposé ma signature sur le « livre d'or » de la vieille auberge de Crévoux avec cette mention : c'est beau, mais c'est haut. C'était une réplique à une autre remarque plus enthousiaste : c'est haut, mais c'est beau. En fait j'étais ravi de m'être hissé dans ces solitudes grandioses, complètement ignorées du grand public.

J'avais continué par le col des Granges Communes (2505 m) où passe maintenant la belle route de la Bonette. Il était alors muletier, et l'on y accédait de Jausiers par un petit chemin cyclable remontant le vallon des Sagnes. Au-delà c'était le sentier, assez bon d'ailleurs, et je ne me souviens pas d'avoir souffert pour arriver au col, qui s'appelait aussi col de Pelouse.

Après avoir admiré l'immense panorama, je m'étais un peu inquiété de ne pas trouver de sentier sur le versant Sud, lequel était passablement abrupt. M'étais-je trompé ? en tout cas j'apercevais des bergeries bien plus bas, et je suivis bravement la ligne droite pour arriver aux dites bergeries. La pente pouvait atteindre 50%, mais elle était sans danger réel, tapissée d'herbe plutôt que d'éboulis. Arrivé à un sentier convenable, j'atteignis le village de Bouzieyas (1880 m), le plus haut sans doute des Alpes Maritimes.

Je suis repassé bien plus tard à Bouzieyas, et par la route. J'y ai trouvé un café rustique tenu par un ancien berger et sa sœur, elle-même mariée à un berger de la haute vallée de la Clarée. Notre homme était tellement habitué aux infimes dépenses des bergers que se trouvant à Auron, il ne peut trouver sur lui l'argent nécessaire pour payer la note du restaurant.

Mais, en 1931, il n'y avait même pas ce modeste café, et le jour déclinait rapidement. Je continuai donc mon sentier, heureusement assez bon, et arrivai à la nuit tombante au Pra (environ 1700m). Là, par bonheur, il y avait quelque chose ressemblant à une auberge. Je n'en ai pas gardé un souvenir précis, et je ne saurais dire si j'ai couché sur un lit ou sur la paille. En tout cas, je fus hébergé et nourri, ce qui était urgent. J'ai remarqué qu'à l'époque et dans ces pays perdus, on trouvait plus facilement que maintenant de ces sortes de refuges providentiels. Je suppose que ces petites auberges de montagne payaient une patente infime, ou peut-être même étaient-elles oubliées par le fisc ?

Au-delà du Pra, c'était la route carrossable et j'arrivai rapidement à St Etienne de Thinée, puis à Nice.

Sur la Côte d'Azur, je goûtai à un charme tout différent. J'eus notamment la révélation de St Paul de Vence, le village perché, qui avait alors un charme virgilien au-dessus de ses vergers d'oliviers. Hélas en remontant vers des lieux moins chargés de poésie, je négligeai de me préoccuper à l'avance d'un gîte. Et à Fréjus, je fus obligé de coucher dans une chambre infâme digne d'un film réaliste noir. Si j'avais accepté la modeste auberge du Pra, là c'était le dégoût qui prévalait. Mais une nuit est vite passée, et le pittoresque de la route du retour effaça cette impression désagréable.

En 1938, nouvelle escapade à Nice par la Vallouise, le Queyras et Allos. Puis j'allais rendre visite au lac d'Allos, superbement dominé par ses Grandes Tours. Cela représentait 5 heures de marche aller et retour ; aujourd'hui une bonne route mène à proximité de ce site magnifique.

Je continuai par le col des Champs qui, alors, avait un sol à peu près aussi détestable que le Parpaillon. Et comme j'avais pris goût aux villages perchés, j'en visitai bon nombre : Daluis, Ascros, Toudon, Bonson, le Broc, Carros, Peille, Ste Agnès, Saorgue...

Les délices de la Côte d'Azur ne me firent pas oublier les rudes sensations de la montagne, et je revins par un itinéraire montagnard assez corsé, agrémenté de villages perchés : cols de Braus, et de Brouis, Sospel, Berre, Contes, Levens, Utelle puis la vallée de le Vésubie et le col St Martin, Auron, St Etienne de Thinée et St Dalmas le Selvage (1500 m). Ce dernier village aujourd'hui bien fréquenté, a été longtemps un bout du monde. Il y a seulement 100 ans, tous les hommes valides s'expatriaient l'hiver. A la Toussaint, après une messe solennelle, ils partaient aux quatre coins de l'Europe. Les femmes, les enfants, les vieillards s'enfermaient alors dans les étables pour la durée de l'hiver.

Ayant déjeuné à St Dalmas, je jugeai que j'avais le temps de faire la traversée du col de la Moutière, ce qui était raisonnable. Raisonnable aussi d'éliminer l'inconvénient de la neige, malgré l'altitude (2450 m) et l'époque de l'année (mois de Juin). En effet, le Printemps avait été très sec et il y avait très peu de neige sur les montagnes.

Le col était muletier, bien entendu. A noter que la route construite récemment aboutit à la route de Restefonds (au lieu de la Cayolle).

Le sentier après St Dalmas, cheminait sous les mélèzes, atteignait les misérables bergeries de Sestrière-Inferieur, puis Sestrières-Supérieur où se trouvait un refuge du C.A.F. Au-delà, il devenait caillouteux, nécessitant parfois le portage. Le malheur voulut que sur ma droite apparût une méchante route militaire desservant le col de Restefonds (2670 m) et divers ouvrages militaires aujourd'hui sans objet. Cela me donna des idées : je pourrai monter plus facilement au col de Restefonds malgré l'altitude supérieure, et là-haut je pourrai utiliser la route stratégique (fort médiocre, il est vrai) qui aboutissait à Jausiers.

J'avais compté sans la neige. Celle-ci, absente jusque vers 2400 mètres, commençait à se montrer au-dessus de cette limite, et s'épaississait de plus en plus. J'arrivais très péniblement à l'altitude du col pour me rendre compte que le versant Nord (Jausiers) était encore beaucoup plus enneigé et qu'il me fallait renoncer à cette voie.

Je retournai donc à la bifurcation et achevai la montée du col de la Moutière. Le soir tombant me révéla une vue immense. Mais je n'eux pas le loisir de découvrir la borne marquée de la fleur de lys et de la croix de Savoie indiquant la frontière de l'ancien royaume sarde. Encore moins la Pierre d'Annibal signalée par la carte I.G.N. au 1/100.000. Pourtant à cette époque je m'intéressais déjà aux vestiges de l'histoire !

Le versant Basses-Alpes offre la désolation de ses éboulis, bien que le sentier ne soit pas trop mauvais. Il aboutit à Bayasse (1783 m) sur la route du col de la Cayolle. J'y étais arrivé au commencement de la nuit, et mon pneu avant, déjà usagé, avait longtemps pataugé dans la neige. Dans la demi-obscurité, je ne m'étais pas aperçu que les toiles dudit pneu étaient sur le point de céder. Tout à la joie de retrouver une bonne route, et pressé de gagner un gîte, je fonçai à toute allure sur Fours S Laurent. Le gîte, je le trouvai, et fort sympathique. Mais le lendemain matin, la pleine lumière me révéla les dégâts, et j'eus une frayeur rétrospective en songeant à cette folle descente nocturne.

Prudemment, je continuai la descente sur Barcelonnette et Gap. Deux kilomètres avant cette ville mon pneu éclatait, et je gagnai à pied la gare, heureux de l'avoir échappé belle.

Paul CURTET
GRENOBLE (38)

LA LIGNE

Au détour du chemin, le petit pont franchi
Soudain elle apparaît, majestueuse et brutale
Elle s'offre à toi cyclo d'un souverain défi
Semblant jouir à l'avance, de la peine et du mal
Que tu vas éprouver accroché à son flanc
Car pour la conquérir, il te faudra souffrir
Progresser sans faiblir et « dérouiller » à temps
Modérer tes ardeurs, envisager le pire
La perfide défaillance guette sournoisement.
Ah ! quel combat superbe livré à la montagne
Un duel démesuré, mais combien passionnant !
Lentement, sans « à coup » le cyclo plein de hargne
Efface les lacets, inexorablement.
A présent, sûr de lui, la cadence retrouvée
Il gravit le chemin à son rythme, bien en ligne
Une joie intérieure l'envahit, concentrée
Au loin c'est le sommet, il entrevoit des signes
La chaude sympathie de ses amis groupés
Debout sur les pédales en un effort suprême
Il va enfin franchir la ligne, à l'arraché
Pour en arriver là, ce vélo, comme on l'aime.

Jacques VINCENT
Dijon (21)

VEILLES D'ARMES

Que faire, au Lavandou, la veille du Brevet des Cimes Varoises ? Tenter de corriger le bronzage « cyclo » (noir-blanc-noir) en sacrifiant au rite de la plage ? Courir les pharmacies locales à la recherche du produit miracle ? Nos trois Savoyards avaient bien envisagé toutes ces saines occupations pour ce vendredi de l'Ascension. Tout à coup, l'un d'eux énonça tout haut ce que les deux autres osaient à peine imaginer tout bas :

« Et si on allait « se faire » les cols de l'île de Port-Cros ? ». Après les objections d'usage, ce plan recueillit l'unanimité des présents, dont l'un fit remarquer que même les jours de repos, n'est-ce pas, il faut bien rouler... ».

C'est donc la conscience tout à fait tranquille que trois cyclos se présentèrent au port, avec un seul vélo (pour limiter les frais), et sans leur maillot de club - ceci pour sauvegarder la réputation de leur Vallée de Thônes natale. La première difficulté du parcours consista à vaincre la réticence du chef de quai, ce qui fut obtenu facilement grâce à la formule magique : « c'est pour un pari » ; à leur grande surprise, ils n'eurent même pas à essayer la plaisanterie facile : « allez-y donc en pédalo ! ».

Après une traversée sans histoire de 35 minutes, l'île apparut aux yeux émerveillés des trois intrépides comme un massif escarpé couvert de verdure. Le bateau contourna un cap rocheux et ils découvrirent Port-Cros, petit port d'opérette qui regroupe quelques maisons au pied d'un château. Le chemin d'accès au col fut vite repéré avec l'aide de la carte du Parc National, qui les informa aussi de l'interdiction de pêcher, de camper, de chasser...heureusement, le vélo semblait oublié de la liste.

L'un après l'autre, les cyclos se lancèrent à l'assaut des 116 mètres du col des Quatre Chemins ; ils escadèrent d'abord deux rudes lacets d'une chaussée bétonnée, au milieu d'une végétation exubérante, puis mirent le cap sur le sud-est vers le col, atteint après une traversée goudronnée d'un kilomètre. Là, pas question de continuer sur la voie en dur : un chemin caillouteux et ombragé, fréquenté par quelques rares promeneurs étonnés, les mena l'un après l'autre vers le col de Port-Man, qui domine de 121 mètres l'azur profond de la baie homonyme. Seul le teuf-teuf des yachts venait rompre le bruit de la nature, les voitures étant inconnues dans l'île - mis à part celle d'un garde du Parc, qui poussa l'un des amateurs de cols à s'enfoncer discrètement sur un chemin de traverse.

Le reste de la journée se passa à errer dans l'île et sur les terrasses du port, en poussant une bicyclette devenue soudain bien encombrante - et dont l'utilisation était évidemment nécessaire pour inscrire ces deux cols sans doute très peu fréquentés par les membres de la confrérie, en dépit de leur modestie. L'après-midi tirait à sa fin lorsque les cyclos ré embarquèrent vers le continent et la civilisation : cette sortie les avait mis en appétit pour le Brevet du lendemain. Ils n'allaient pas être déçus.

Laurent LARUAZ
SAINT JEAN DE SIXT (74)

TOUR DE CORSE

Le tour de CORSE de la F.F.C.T. comporte : 1200 kms - 16 contrôles, 20.000 m de dénivelé.

J'ai fait :1440 kms, 62 cols, en 13 jours, période de Pentecôte, et en solitaire sur des routes goudronnées impeccables. Que ce soit en montagne, en bordure de mer, ou sur des routes vicinales. Bien sûr, il y a parfois des nids de poule dans les routes de montagne. Mais il en est ainsi en Savoie, dans les Alpes Maritimes où, au cours d'un orage, les cailloux tombent et font des trous. Les cantonniers enlèvent les pierres, mais les trous restent jusqu'à...Alors, malheur au coureur qui met le nez dans le guidon, ou les cyclos distraits par le paysage car, à part les grands axes, il n'y a presque personne sur les routes de montagne. A mon avis la route la plus dangereuse est celle de l'Aéroport à Bastia. C'est la seule ligne droite de l'île. Elle a 20 kms. Alors les voitures roulent le pied à la planche sur un macadam parfait. Malheur à nous, cyclos, car le déplacement d'air peut nous envoyer sur la bande d'arrêt d'urgence, plus ou moins bien entretenue 10 à 15 cm plus bas.

La Corse ? Ne ressemble à aucun autre terre, elle a son identité bien personnelle. Le centre de l'île : CORTE, et la Côte Est : BASTIA ville ancienne, sont portées vers l'Italie, dont ils sont proches. Par contre, la côte Ouest : AJACCIO, est ouverte à la mentalité occidentale.

Mais, il n'y a quand même qu'une CORSE : celle qui lutte depuis des millénaires contre tous les peuples méditerranéens pour avoir son indépendance.

Il y a peu d'ancien en Corse. Tout a été rasé par les guerres. Il ne reste que quelques tours génoises.

Comme édifices religieux, quelques églises anciennes, dont celle de LA PORTA, non loin de PIEDICROCE, en style byzantin et baroque et dont le clocher est un des plus beaux de l'île.

Pour éviter les invasions, les Corses ont fait comme les paysans de l'arrière pays niçois : ils sont allés se regrouper et se réfugier en des lieux plus ou moins escarpés ou cachés, et où le sol pouvait encore les nourrir.

Ils y ont bâti des maisons de granit, faites pour défier les siècles. Les pierres sont bien jointes et sans ciment. Elles sont d'aspect sévère toutes faites sur le même style. C'est que l'on n'a eu guère le temps de faire de la floriture, face aux envahisseurs.

Maintenant ces villages de montagne sont presque vides et abandonnés. Les murs gardent leurs secrets. Nul bruit ne vient troubler ces lieux. Parfois, j'ai eu le plaisir de saluer quelques vieux sur leur seuil de porte. Mais le cyclotouriste que je suis, a traversé des villages avec un sentiment de tristesse et de malaise.

Pourquoi ce silence ? Pourquoi cet abandon ? Allez voir les monuments aux morts de 1914 et 1939, de LA PORTA, PIEDICROCE, CALACUCCIA, GHISONI, BASTELICA et tous les autres, vous serez édifiés par le nombre de Corses qui sont morts pour la France. Des familles entières ont été décimées, et ceux qui sont restés au village n'ont pu le faire survivre. Alors ils sont partis en ville ou sur le continent. Mais la maison des aïeux reste telle qu'elle était, envahie maintenant par le maquis . Elle n'est pas facile à vendre, elle fait partie du patrimoine familial.

La CORSE ? J'y suis resté un mois. Faisant escale à BASTIA, PORTO VECCHIO, AJACCIO et PORTO.

J'ai fait ce tour, sans aucune notion de temps. Observant la nature, les gens, photographiant ceci, visitant cela. Usant et plus du « tout à gauche » 38 x 28. Les ans en sont la cause (65 ans).

J'ai emporté le souvenir de grandes étendues de maquis à la flore particulière. De forêts denses de chênes verts et chênes liège, de magnifiques pins laricio et de châtaigneraies séculaires. De petits groupes de

porcs sommeillant au détour d'une route, des ânes quêtant des croûtes de pain, ou de petites vaches maigres mâchant je ne sais quelle herbe...mais aussi celui d'une région bien peu peuplée qui, par sa nature et son habitat, ne ressemble à aucune autre.

Emile-Lucien BEROD
NICE (06)

NOTA - La place nous manque pour vous donner dans le détail le récit de ce magnifique périple. Nous en avons souvent parlé dans cette revue, mais la CORSE, quel paradis pour nous cyclotouristes collectionneurs de cols. Vous pouvez demander à Emile BEROD quelques renseignements sur son tour, il vous répondra gentiment, j'en suis sûr.

J.P.

VELO SOLEIL

L'hiver est là,
Et ses frimas.
Le ciel est gris,
Mon cœur aussi...

- Que dis-tu là ?
Ne vois-tu pas à l'horizon
Le ciel bleuir ?
Regarde donc tous ces bourgeons
Qui vont s'ouvrir.

- Tu as raison !
Adieu à toi, Mélancolie,
Bonjour à toi, mon vieux vélo,
Salut à vous, tous les Cyclos.
Je vais retrouver les Amis
Et les sorties du samedi.

Partir rouler de bon matin,
Sentir l'air frais sur son visage,
Suivre la roue d'un bon copain,
Parler de tout
Parler de rien
En découvrant le paysage ;

Grimper un col avec effort
Mais le descendre avec ivresse,
Se dire q'on n'est pas «le plus fort»
Mais plutôt qu'on le fait «encore»
(Je crois que là est la sagesse),

Pour tout cela, je dis MERCI.

Ginette BOVAGNE
ANNEMASSE (74)

Oh montagnes si belles et en été fleuries
Qui pourtant parfois nous font souffrir
Peu importe si on peut les gravir
Les «100 cols» n'en garderont qu'un meilleur souvenir.

Pierre BALOIN

LEGERETE... LEGERETE CHERIE !

Dédié au jeune Vitellois D.P., « ramassé » le 27 août dernier en Tarentaise, sous des sacs d'eau, alors qu'il drivait à l'aise et avec un sourire à peine crispé, un vélo de 60 kilos.

Tout cycliste normalement constitué se décompose (ça commence bien) en deux parties essentielles, l'homme et sa monture, elles-même décomposées (ça continue !) chacune en deux éléments :

- Primo : le « cyclo » poids vif, bien que parfois plus mort que vif, et son poids mort que sont ses vêtements ;
- Secondo : sa monture sèche, encore que...mais passons, et son chargement qui est, en quelque sorte, la tare, et on ne saurait mieux dire.

Or, nul n'est mieux placé que toi pour savoir que cet ensemble accuse un poids respectable qu'il importe en toute justice de condamner, puisqu'en dépit de sa respectabilité, il est accusé.

A la suite de cet exposé des faits, marqué au coin d'une clarté et d'une logique limpides, examinons méthodiquement chaque constituant du tout afin de dégager pour chacun d'eux la solution qui s'impose dans la recherche du maximum de légèreté.

I. A) LE CYCLO POIDS VIF.

Contrairement à ce que tu sembles croire, il est possible, au moyen d'un régime approprié, de réagir dans ce domaine, cet abdomen plutôt, qu'un embonpoint naissant a entrepris d'envelopper sournoisement comme en un cocon douillet. Comme tu m'es sympathique, je veux bien te livrer la recette dont je partage le secret avec mes deux compagnons ; la formule en est simple et lapidaire, comme une règle monacale : on se nourrit exclusivement de privations, et encore pas tous les jours. Tu as pu juger sur pièces du résultat, encore que pour le benjamin on puisse s'interroger sur la stricte observance. Aussi, je t'en prie, laisse tomber les charlatans qui te conseillent de te raser le crâne à zéro, de renoncer au plombage de tes dents gâtées, de te couper les oreilles ; l'esthétique de ta petite frimousse en prendrait un sale coup pour un résultat fort éloigné des efforts consentis. Restons sérieux et tournons la page.

I. B) LA TENUE.

Glissons tout aussi vite sur les expédients inspirés du snobisme tels que les chaussures-écumoières ou les gants sans doigt : dérisoire et ridicule. Je suis pour la solution globale et radicale, la suppression pure et simple des vêtements. Unique précaution : éviter la traversée de Gordola (Tessin), où est frappée d'interdit toute tenue pouvant provoquer le dégoût des populations (sic). Je sais, tu vas me dire que tu ne constitues pas un spectacle si dégoûtant que ça, et qu'après tout on peut très bien rouler toute sa vie sans jamais passer par Gordola ; enfin je t'aurais averti. Pour ma part et pour éviter tout malentendu, je me contente de pédaler pieds nus puisque ce sont les parties en mouvement qu'il convient surtout d'alléger, disent les puristes.

Élégante transition qui nous amène tout naturellement à la bicyclette proprement dite.

II. A) LE VÉLO SEC.

Malgré ton jeune âge, tu l'as déjà sûrement entendu proférer, ce dogme de la religion cycliste sur la légèreté des pièces en mouvement. En y réfléchissant bien, je me suis demandé pourquoi on se contentait toujours de faire les choses à moitié : moi j'ai voulu pousser la logique à fond et j'ai carrément supprimé

tout ce qui bouge, pour voir. Alors, devant mon vélo qui ne bougeait plus, je me suis gratté doucement et longuement l'occiput, aussi perplexe qu'une poule qui aurait commis un œuf cubique. Assurément, mon raisonnement pourtant si simple et si strict comportait une faille. Je ne prétends pas être un génie en mécanique, je me défends c'est tout ; aussi j'espère que les spécialistes voudront bien un jour sortir de leur léthargie et se pencher sérieusement sur ce problème. En attendant, c'est, ici comme ailleurs, le triomphe des expédients les plus farfelus à base de trous partout, pour ne pas changer. Aussi, autant pour laver la honte de mon échec que pour rendre au cyclotourisme un service distingué, j'ai battu le rappel de mes fécondes circonvolutions, d'où est sortie une idée que je crois appelée à faire son chemin : la suppression de l'air contenu dans les pneus ; comprimé à haute pression, ce fluide représente un poids non négligeable, et par un heureux hasard, réparti à l'extérieur de la circonférence. Le résultat devrait dépasser toutes les espérances, d'autant que s'y ajoute la suppression de la chambre à air, elle aussi à l'extérieur (quelle chance !), de la pompe et de la trousse à réparations. Là, je crois que mon génie va enfin éclater. Tu me trouves un peu gonflé ? Attends un peu que j'ai fait les essais sur route, tu n'en reviendras pas, mais pour l'instant restons calmes et poursuivons notre étude.

II. B) LE CHARGEMENT.

Question sans limite, qu'on ne peut que schématiser selon cinq grandes divisions : mécanique, couchage, vêtements, provision, etc...cette dernière susceptible de la plus grande extension et de la plus originale diversité, le reflet de la personnalité du sujet, à coup sûr. Pas question, donc, de tout passer en revue, chacun restant libre de s'encombrer toute sa vie d'une bombe anticancrelats ou du manuel du parfait bûcheron saharien sous prétexte que « ça peut toujours servir ».

La division « mécanique » qui recouvre outillage et pièces de rechange est celle où l'astuce peut le mieux déployer ses ruses. Exemple : un manche de petite cuiller permet d'économiser le poids d'un démonte-pneus. Evidence aveuglante qu'un de mes deux amis a mis des années à découvrir, pendant lesquelles il s'est évertué à déguster gauchement ses yaourts au moyen d'un démonte-pneus pour gagner le poids d'une petite cuiller ; j'en connais un autre (j'ai de ces fréquentations !) qui utilisait ses rayons de rechange en guise de cure-dents ; un jour, visité par l'inspiration, il a décidé qu'il serait plus payant de faire le contraire, mais au premier rayon cassé, il a dû reconnaître qu'un aspect du problème lui avait échappé. Oublions ces cas lamentables qui ne font pas honneur à notre réputation de gens sains et réfléchis, et passons au matériel de couchage où il y a gros à « gratter ».

Je n'ai pas encore inventé la tente idéale, sans piquets et sans toile, mais je pense aboutir bientôt. Mon sac de couchage est du type Roxetherme, une merveille de légèreté qui tient aussi chaud qu'un filet de pêche et que je préconise, non moins chaudement, si on a pris le soin de s'entourer de certaines précautions et les pieds d'une triple épaisseur de laine. Quant au matelas, j'ai découvert récemment les vertus du rouleau de caoutchouc-mousse super léger qu'on peut installer n'importe où, n'importe comment : à plat en travers d'une piste d'atterrissage, en hauteur dans une cabine téléphonique, ou encore roulé dans une poubelle dont on aura soigneusement vidé le contenu sur le trottoir ; de quoi être emballé, fais-moi confiance ; une véritable révolution dans l'art du bivouac ; je reconnais que le confort n'est pas celui du Torpédo-multisport de mes débuts, mais je commençais à le trouver un peu lourd et il a bien fallu trancher, ce qui ne va jamais sans quelques déchirements comme tu vas voir au chapitre vêtements.

Une certaine année, exaspéré par la persistance des pluies autrichiennes, fou de rage, j'ai réduit en lambeaux mon poncho de toujours pour le remplacer par un seyant costume d'homme-grenouille d'un vert adorable ; hélas, il est resté le lendemain dans un col muletier au passage d'une clôture de barbelés, partagé en plein milieu selon le pointillé de l'épine dorsale ; j'ai abandonné là cette dépouille lamentable sans trop la regretter ; j'y éprouvais une sensation d'inconfort indéfinissable aggravée du sentiment de ne pas passer tout à fait inaperçu, ce que je déteste. Mais peut-être me trompais-je ? Toujours est-il qu'un poncho tout neuf a repris sa place, aussi sec, dans la sacoche. Tant pis pour mes pieds. Pour le reste, j'ai adopté le principe des vêtements réversibles grâce auxquels sont divisées par deux la charge et la corvée de lessive ; les Gascons comprendront sans doute l'intérêt de ce dernier point. Pour mémoire, je signale l'essai auquel

je me suis livré d'habits jetables découpés au préalable dans de vieux journaux ; bien qu' en apparence séduisante, cette idée ne m'a rien apporté de satisfaisant et je te la cède volontiers, exempte de droits d'auteur, si tu sens capable de l'améliorer.

Peut-être que du plastique ou du carton conviendraient mieux ? Tiens-moi au courant.

La quatrième composante du bagage, l'intendance, la plus basement terre-à-terre, de l'avis des contemplatifs qui ont tendance à la traiter par le mépris, offre pourtant des ressources insoupçonnées à un esprit astucieux en mal d'allègement. Une longue expérience m'a inculqué une haine farouche des fruits à coquille tels que les huîtres, les œufs, les noix de coco et les légumes bêtement gorgés d'eau comme la citrouille, les pastèques, les bouteilles de Contrexévian ; jamais une de ces engeances n'est venue déshonorer mon sac de guidon dont l'hospitalité est réservée à tout ce qui défie la pesanteur : guimauve, meringues, œufs à la neige, barbe à papa, pop-corn, et j'en passe. Tu vois la variété du choix.

Et que dire de l'ultime partie du bagage , de ces etc...où tout est à éliminer, ou presque ? Avec quelle joie sadique je ferais le vide dans ton petit bazar ambulante ! Laisse donc à la maison ton globe terrestre, achète plutôt des cartes ; allège-toi de ces pensants dictionnaires franco-cesti et franco-cela et étudie le Français ; débarrasse-toi de cette guitare et apprends, comme moi, à chanter et à siffler par correspondance. Et, si nous avons le plaisir de nous rencontrer à nouveau sur la route, j'espère qu'aura disparu de ton porte-bagages cette lourde cantine métallique où s'entrechoquaient joyeusement quelques melons, un fer à repasser et ta caisse de plombier.

Michel PERRODIN
TALANT (21)

ATLAS DES COLS DES ALPES DE HAUT EN BAS

La montagne a toujours attiré le muscle humain. Diverses raisons favorisent cet engouement pour les « difficultés » alors que, paradoxalement, tout concourt à notre époque à nous faciliter la tâche en gommant l'effort physique.

Notre siècle étant dominé par le stress, la recherche d'un sécurisant efficace est une démarche permanente. Le tabac sécurise, l'alcool sécurise, le grignotage sécurise et pour nous, passionnés de cyclisme, l'ascension d'un col est un puissant sécurisant.

Quoi de plus réconfortant, en effet, voire de plus grisant, que de sentir son corps répondre à la commande cérébrale pour gravir les plus fortes pentes et surtout quelle joie intérieure nous envahit en franchissant un plus de 2000, ou un col inédit, ou un col célèbre.

Moi-même, depuis quelques années, à l'approche des vacances d'été, en parcourant la carte des Alpes ou des principaux massifs montagneux français (pour le moment), je rêve aux futurs cols que je vais pouvoir affronter et non encore épinglés à mon tableau de chasse.

Tout à la fois, les drames et les exploits des géants de la route s'expriment le plus souvent en montagne. Cela peut être aussi bien dans une descente, comme l'accident du Stéphanois Roger Rivière, en passe de remporter son premier tour de France, et qui chuta dans la descente du col de Perjuret, terminant sa carrière dans ce col cévenol ; ou alors dans une ascension comme le cavalier seul de Luis Ocana en 1971 qui rallia Orcières-Merlette avec plus de 8 minutes sur le grand Merckx.

Quoi de plus naturel à l'âge adulte que d'aller « rencontrer » par cols interposés ceux que nous avons admirés durant notre enfance.

De nombreux cyclos, quant à eux, préfèrent « rencontrer » la nature, sécurisant de premier choix, avec ses changements caractéristiques de flore, de faune et de terrain.

Toutes ces raisons font que les cyclistes montagnards sont nombreux et dévorent tout ce qui concerne leur passion.

Le dernier ouvrage en date, l'Atlas des Colles des Alpes, doit pouvoir calmer leur faim.

Fait par un cyclotouriste qui sait ce que représente une « hausse de 10% », cet ouvrage passe en revue les 67 principaux cols des Alpes, de Genève à Nice.

Toutes les réponses que cherche un amoureux du petit plateau et de la grande couronne s'y trouvent. Profil de chaque versant, pourcentage moyen, temps approximatif de la montée pour un cycliste entraîné, braquets les plus adaptés pour ne pas faire rougir la roue libre, etc...

Grâce à ces graphiques, il est possible de répondre à la question maintes fois posée : « Quels sont les cols les plus durs ? ».

En principe, il suffit de calculer la pente moyenne pour apprécier la difficulté d'un obstacle. On s'aperçoit alors que des cols réputés comme l'Izoard et le Ventoux ne présentent qu'un 7.5% alors que le Granon dépasse les 9%.

Cependant de nombreuses variables vont modifier ce classement ; l'état du revêtement, le sens du vent, la température de l'air, le nombre de kilomètres et d'obstacles préalables, l'adaptation à l'altitude (certains sujets auront du mal à négocier les pentes supérieures à 1500 mètres), etc...

Comme on peut le constater, il est pratiquement impossible de comparer des cols à pourcentages très voisins, par contre il est difficile de se tromper entre la Bonette (2802m) et le col de la Guardia (19m).

Au total, un ouvrage que chaque « grimpeur » doit consulter préalablement à toute ascension pour que celle-ci se fasse sans surprises (ALTIGRAPHE éditions B.P.I Bouchemaine 49000 Angers).

Nous rappelons les autres ouvrages déjà parus et qui compléteront, si vous ne les avez déjà, vos informations :

Les cols durs de Jacques Augendre ou 30 cols français examinés à la loupe. La bible du montagnard sur 2 roues, Ed. LE CYCLE. Les Pyrénées à vélo de Pierre Roques, Ed. CEPADUES. Les braquets de C. Genzling, Ed. LE CYCLE et bien sûr la liste des cols de France de Monique et Robert CHAUVOT.

Docteur J.P. de MONDENARD
CHENNEVIERES/Marne (94)

LE CYCLO-CORDONNIER

1978 - Un des objectifs de ma saison était la première édition du Brevet Alpin Suisse (édition SRB) 212 kilomètres 4.700 mètres d'élévation, 4 grands cols : OBERALP, LUKMANIER, NUFENEN, FURKA en date du 31 juillet. Cols que j'avais déjà montés, mais pas à la file.

Je propose à mon compère Jules d'y aller par le chemin des écoliers, soit : Bâle, Thun, Gstaad, Gsteig, col de Sanetoch versant muletier, Sion, Brigue, col du Simplon, Domodossola, col de San Giacomo aller/retour, Cento Valli, Locarno, Airolo, Andermatt au départ du brevet, le tout dans des délais raisonnables. Quand on totalise 120 printemps (à nous deux), il faut faire « piano ».

Ce projet est adopté à la majorité (sans vote de confiance). Nous emmenons des chaussures de marche en prévision du col de Santenoch. Bien nous a pris, car à Gsteig, les renseignements que nous récoltons laissent prévoir un passage plutôt montagnard que cycliste.

Caillasse, rochers et bains de pieds ne manquèrent pas mais la récompense d'un panorama et d'une flore splendide nous fit vite oublier ces péripéties. Un déjeuner des plus substantiels chez l'habitant et la montée à l'aube (sous le soleil) sur le versant Ouest, conjugués à un entraînement pédestre dans le Valais nous permirent d'arriver au sommet en 2 heures 30. Pas de pépin sauf une entaille sans gravité à la jambe de mon ami Jules. Tous les 4.000 du Valais nous saluent sous un soleil resplendissant.

Pensant ne plus avoir besoin de mes vieilles chaussures de marche, je les abandonne au dépotoir du premier village rencontré.

Après avoir eu la pluie dans le Simplon, le soleil à Domodossola, nous trouvons la neige dans les derniers kilomètres de San Giacomo. Nous faisons du cyclo-cross (avec nos chaussures cyclistes) et arrivons au sommet, splendide. Le lendemain, vendredi 29 juillet, nous faisons étape à Santa Maria di Maggiore dans le Val Vigizzo à une vingtaine de kilomètres de Locarno. En nettoyant le soir les chaussures cyclistes, je constate que la semelle de ma chaussure droite pend lamentablement, souvenir des neiges du San Giacomo évidemment.

Conférence au sommet mais pas de solution en vue.

Tout à coup, il me souvient d'avoir vu une échoppe de cordonnier dans une ruelle du village pendant que nous cherchions un hôtel.

J'y vais cahin-caha, il est près de 18 heures. L'échoppe est fermée. Une accorte signora qui attend également me rassure, le cordonnier va revenir. C'est vrai, après 15 minutes d'attente, temps qu'il lui a fallu pour éteindre sa soif dans une « grotta » des alentours.

Quand la « donna » fut servie, je lui explique mon problème.

Impossibili, signori, domani, oggi trop de travail, etc...etc !!

Mes cheveux se dressent, je deviens « coulant » rien à faire, c'est domani. Tu parles, demain, nous voulons être à Andermatt vers 15 heures.

Tout à coup, je pense à une solution, ce n'est pas la première fois que je ferais du ressemelage, si j'avais les outils adéquats. Je fais une proposition dans ce sens à mon frère latin qui me donne aussitôt sa colle, ses pointes, son marteau, son pied, sa place, je m'installe et répare au mieux (ma semelle tient toujours bon) face à la vitrine.

Pendant ce temps, l'ami cordonnier, pressé par son travail, se met au soleil, taille une bonne bavette avec ses voisins, en regardant son « suppléant », tout cela dans le plus pur style italien, les mains à l'appui... !!

J'espère que la corporation italienne de la chaussure ne me créera pas d'ennui, because travail noir, si jamais ces quelques lignes devaient un jour tomber à leur vue. Madona Mia...

Henri HUMBERT
MULHOUSE (68)

CONTENTRATION DES CENTS COLS AU COL DES CONTREBANDIERS

Malgré le temps très incertain, Papa et moi décidions de nous rendre au rendez-vous réunissant tous les cyclos aspirant à un même but, les cents cols, auquel le club est très attaché et se doit d'être représenté.

Le pied de ce col se situe à quatre kilomètres au-dessus d'Annecy-le-Vieux, au milieu d'une bourgade, « sur-les-bois », un petit panneau de bois gravé indique « col des Contrebandiers ».

Le départ se fait déjà remarquer par la crevaison du pneu avant du vélo de Papa, que nous réparons sous la pluie battante.

Dès le premier kilomètre, nous nous enfonçons dans les bois en nous élevant assez rapidement. Malgré le temps relativement humide, la montée se révèle agréable dans ces sous-bois de fougères, où la circulation automobile est presque inexistante.

Nous croisons d'autres cyclos qui redescendent déjà. Vers le milieu, nous bénéficions d'un replat, la pluie cesse ne découvrant pas pour autant le paysage qui doit être magnifique. Nous accélérons légèrement l'allure. Les deux derniers kilomètres sont un peu plus sévères. Après un dernier virage, nous sortons des sous-bois et débouchons dans une prairie, à 1054 mètres, après six kilomètres de côte environ. L'accueil au sommet en vaut la peine ; un rapide coup d'œil nous montre que nous sommes les seuls représentants de notre club ; en effet pas d'autres maillots « sang et or » en vue.

L'ambiance est sympathique, Papa s'entretient ça et là avec M.Pérez et d'autres connaissances du monde cyclo. Il me désigne M. Jean Perdoux, créateur du club des cents cols. Autant de nouvelles têtes sympa pour moi, bleu des cents cols. Nous marquons notre passage d'un petit mot souvenir sur le livre d'or, l'USSE aura ainsi laissé une modeste trace aux cents cols 82.

Après une petite collation offerte par les dirigeants : pain, fromages et vin de pays, jus de fruits à volonté, nous reprenons le chemin du retour par le même itinéraire, ce col n'étant accessible que d'un côté. Dans la descente, Papa casse un rayon à l'avant, ce qui nous oblige à ralentir, un petit « pépin » qui n'entame pas notre bonne humeur. Sous un ciel toujours maussade, nous plions bagages pour rentrer aussitôt sur Saint-Egrève.

Je garderai un excellent souvenir de cette concentration, l'année de mes dix-huit ans. Elle m'a permis de découvrir avec joie encore d'autres aspects, d'autres contrastes humains et matériels de ce petit monde qu'est celui des cyclos.

Merci à tous de former ce sympathique club, à bientôt.

Annick PEPIN
ST EGREVE (38)

CABANES DE MOURGUES

Cabanes de Mourgues.... C'était donc cet azur si franc, pointant au travers de ce vieux toit, si vieux que les années l'avaient déchiré. C'était donc cette halte au sortir des cailloux blancs, au sortir de ce sentier montagneux défiant le pas pressé, tolérant le pas mesuré qui s'attarde et qui respecte mais ne conquiert pas. Le pas blanchi d'une pellicule farineuse de Philéas et d'» elle « s'était dévié vers cette porte. La fraîcheur, la fraîcheur des pierres après leur étouffement. Le silence qui fait frémir les oreilles après la conversation presque embarrassante des cigales tout au long de la grimpée.

Cabanes de Mourgues....midi, ou plus tard, enfin un soleil très haut et la pause dans cet univers de rocailles et de serpents.

La musique de ces mots revenait comme un leitmotiv dans la tête de Philéas depuis là-bas : Cabanes de Mourgues....Cabanes de Mourgues...deux carrés noirs minuscules sur ce papier vert et jaune, plié et replié, scruté et rescruté. Et tout ce cheminement réduit à un pointillé hésitant.

Cabanes de Mourgues, s'était-il dit, après tout pourquoi pas ? Un projet culminant, sans suite logique que celle d'être inspiré par un sommet, sans doute...pourquoi pas cette pierre dure sur laquelle ils s'étaient assis tous deux, sans rien dire, reprenant leur souffle, écrasés par la chaleur comme ces vipères que chaque pierre leur suggérait.

La roue arrière de sa bicyclette à elle, adossée au portail leur jetait un clin d'œil de métal aiguisé. Les gestes des deux cyclistes, d'abord dynamiques, semblait s'être d'un coup alanguis pour devenir lents dans ces murailles de Cabanes de Mourgues.

Cabanes de Mourgues.... Décomposition hésitante du mouvement, cherchant le morceau de pain posé entre eux deux. Sa tête à elle posée contre la pierre, cherchait la fraîcheur. Dans ses pensées, chacun croisait tour à tour la quiétude de l'instant où tout n'a d'autre importance que celle qu'on lui accorde... : la lame du couteau effleure à peine le morceau de pain, quelques miettes tombent. Le monde est loin, si loin, si petit...

Et puis, une certaine séduction de l'instant arrivait en eux. Ces lieux rustiques : le bois, la paille, la pierre, le ciel, ne leur semblaient pas inconnus. Loin, derrière une foule de pensées, Philéas les retrouvait. Elle fixait le firmament, l'imaginant étoilé, scintillant comme l'étoffe d'une robe imaginaire qui se déroulerait sans fin. Elle aurait aimé qu'il fit nuit.

Cabanes de Mourgues....ils continuaient, côte à côte leur flânerie à travers le temps, goûtant chaque bouchée, peut-être pour prolonger la pause pour prolonger ce vagabondage qu'ils trouvaient agréable. Philéas pourtant s'approcha du seuil et plissa les yeux au contact de cette lumière répandue tout alentour. Il saisit son bout de carte, le tourna et le retourna, puis leva la tête. Le pointillé apparaissait pendant presque un kilomètre et s'effaçait ensuite, arrivé à la crête de cet éperon pierreux.

Leur léthargie se dissipa petit à petit pour devenir, en quelques geste parcimonieux, un acheminement compassé le long de ce fil tortillé qui s'en allait vers ce fronton brillant, cette dentelle dorée qui se détachait sur l'azur. Doucement, ils s'en approchaient et pourtant, malgré pente cailloux et bicyclettes, leur souffle n'était pas plus court que tout en bas, au début, sur le goudron qu'ils avaient quitté il y avait déjà...une éternité.

Comme tirés par le chemin, ils s'élevaient peu à peu, apercevant maintenant la blessure de Cabanes de Mourgues sous leurs pieds. Plus de bruit, qu'un son imperceptible, tel celui d'un petit vent dans un fin filet tendu, un son persistant comme celui d'une corde de guitare géante vibrant à travers le ciel...

Ils s'arrêtèrent de concert à mi-pente de ce toboggan de cailloux et d'éboulis. Il l'avait vu. Elle l'avait vu aussi. Là-bas, plus bas, mais bien visible tout de même, sur ce versant un peu plus vert mais maigre et efflanqué comme le reste : sous une pèlerine, aux contours flous, leur tournant le dos, assis, immobile et appuyé sur un bâton,- un berger- ou plutôt une ombre-. Taches blanches éparses autour de lui, plus grosses que les grosses pierres, ses moutons semblaient figés comme lui. Ni elle, ni lui n'en dirent mot. Ils regardaient simplement. « Le pot à tabac... » pensait Philéas...Le pot à tabac, posé sur le buffet de la salle à manger à l'âge où sa tête dépassait à peine celui-ci, à l'âge des culottes courtes et des genoux écorchés.

Ce pot à tabac qui avait su capter son attention d'enfant. Un pot tout en bois, arrondi, avec un chapeau en guise de couvercle. Ce pot figurait un berger sous sa cape. Ce pot c'était lui, là, assis quelques mètres plus bas ; c'était lui avec sa pèlerine ample et son large chapeau qu'on imaginait abriter un visage buriné et planté de barbe. Il le regardait, ce pot, avec admiration, respect, comment dire, mystère. Il se le représentait si bien, ce pot à tabac dans les pentes abruptes autour de ses moutons...Projeté à travers les années, il avait pris sa vraie place ici : un rêve, une évasion depuis le buffet de la salle à manger... Philéas se sentit redevenu enfant.

Les moutons ne bougeaient pas , pas plus que ce berger, de bois, assurément comme le pot à tabac sorti de l'enfance de Philéas.

Leurs yeux, lassés petit à petit de ne rencontrer aucun mouvement, furent attirés par une scène qui se passait un peu plus haut qu'eux : une marmotte, une marmotte sortie d'on ne sait où et qui après avoir poussé un petit cri strident s'enfuyait par pierres et herbes vers un terrier invisible. L'instant d'une marmotte, la distraction avait suffi : voulant de nouveau embrasser du regard cette scène pastorale étrange, ils furent surpris de ne plus la croiser dans leur champ de vision. Surpris, ébahis plutôt, leurs regards se rencontrèrent en une interrogation commune. Son « où sont-ils ? » à elle prouvait pourtant qu'il ne l'avait pas rêvé, qu'elle l'avait vu aussi...Il n'avait pourtant pu dans cette seconde dévaler cette pente, cet alpage décharné qui tombait en un à pic vers des frondaisons que l'on devinait seulement. Non, il n'était plus dans le paysage, ce berger, ni les taches blanches qui l'accompagnaient. Gommés du paysage, mais par quel enchantement, par quel mystère, par quel phénomène ?

Ils essayaient de se rappeler l'endroit où il était assis, où ils l'avaient vu, tous les deux, au même moment, arrêtant leur marche pour le regarder . Mais plus rien, que l'imperceptible, le léger frissonnement des tiges, des herbes folles qui recouvraient la pente. Seule, restait cette montagne grande, parsemée de tant de caches secrètes mais qui pourtant n'abritait aucun berger, aucun mouton...

Puis vint enfin le sommet. Ils pensaient encore à ce « mirage » rencontré mais essayaient de projeter leurs pensées vers ce qu'ils allaient découvrir du haut, de l'extrémité de ce fin serpent de cailloux qui les menait depuis la vallée. Vélos posés, déposés, oubliés, ils s'assirent, fatigués et saoulés de chaleur pour regarder, pour se rassasier de formes, d'ombres et de lumière, de chevelures fines et fuyantes qui devaient être ruisseaux ou rivières, chemins ou routes. Ils avaient l'impression de s'être assis sur un toit, le toit de ces sommets, de ces forêts, de ces vallées...

Cabanes de Mourgues, c'était aussi cela, certainement dans l'esprit de Philéas. Grimper, grimper jusqu'à épuisement du chemin, jusqu'à cet instant où il boirait une gorgée d'eau tiède mais bienvenue en regardant le monde de « là-haut », en oubliant qu'il faudrait redescendre, en se laissant porter par des songes imprécis, en ne disant plus rien car le mot ici ne parvient plus à traduire l'idée et aussi parce qu'il est salive dépensée dans l'étuve où l'on se débat...

Cabanes de Mourgues, se disait-il, c'était sans doute cet « état d'oiseau », d'oiseau sans ailes, perché sur cet éperon, somnolant dans un demi-rêve, semblant se demander si le monde d'en bas existe vraiment et si, lorsqu'il dévalera les pentes pour le retrouver, il ne sera pas de nouveau attiré par ce piton, ces quelques mètres carrés de solitude qu'on atteint par un pointillé énigmatique où l'on croise des bergers aux silhouettes de filigrane...

Cabanes de Mourgues, ça devait être un rêve de toujours, le rêve de ce gosse qui contemplait ce pot à tabac en aimant déjà ce qui se cachait derrière une grande montagne blanche, un grand ciel bleu, un petit sentier qui monte et puis loin, derrière, le silence, un son imperceptible, te celui d'une corde de guitare géante vibrant à travers le ciel...

Philippe ROGER
PERIGUEUX (24)

QUELQUE PART ENTRE LE LAGO DI LECCO ET BERGAME

...ou «attention tir de mines !»

Le jour se lève, éclairant chichement le champ de maïs près duquel nous avons dormi. Le camping sauvage nous offre des merveilles...ou moins bien. Ce lieu est quelconque. Une grue se dresse très haut, à proximité. « Pas fameux le ciel » - « Nous serons sans doute mouillés aujourd'hui ». Nulle rosée n'est tombée sur le toit de la tente : c'est mauvais signe. Nous avalons le petit déjeuner, accroupis à côté du sac plastique qui nous sert de table. Nous avons vite remballé le matériel. Je pousse discrètement la porte de la grille et remplis les bidons au robinet du jardin.

Nous venons de Trieste par la plaine, après un Léman Adriatique bien fourni en passages à haute altitude et les cols commencent à nous manquer. Aussi quand j'ai vu qu'un petit détour pouvait nous en offrir quelques uns, nous sommes-nous engagés sur cet itinéraire d'écolier. Hier soir, comme d'habitude, la première personne à qui nous avons demandé la permission de camper nous a aimablement reçus derrière chez elle et indiqué l'emplacement du robinet que nous utilisons maintenant.

Nous quittons silencieusement le petit village de Brembate di Sopra sans laisser de trace de notre passage. Nous cheminons sans effort jusqu'à Palazzago, mais là, brusquement la rue se cabre et nos chaînes chutent sur le petit plateau. Nous croisons un homme âgé qui nous lance d'une voix chevrotante : « Forza, forza ! ». Nous réprimons difficilement notre fou-rire. La petite ascension vers le col Pédrino est commencée. Nous nous arrêtons et, malgré la fraîcheur humide, je me dévêts le torse, aimant le contact de l'air sur ma peau nue. Ciel ! après l'épingle, cette ligne qui monte vers la gauche...Quelle inclinaison ! Dément ! « T'as vu Ninick, la route ? ». Elle a vu. Continuons. Nous y sommes et le pourcentage est tout à fait raisonnable : sortilège de la montagne !

La pluie tombe maintenant...et le brouillard l'accompagne. Nous enfilons vivement nos vestes. Après quelques minutes, je prends conscience d'un petit oubli : nous avons gardé nos chaussettes. Erreur de débutant à ne pas commettre. Peu importe. Nous rattrapons quelques enfants ; L'un d'eux, par jeu, court, nous dépasse et s'arrête un peu plus loin. Quelle imprudence ! Mais nous lui sourions au passage. Nous arrivons à Burligo. Il nous faut trouver le chemin qui mène au col. Deux enfants, questionnés, nous invitent par signe à poursuivre la route goudronnée jusqu'à son terme. Un panneau inquiétant mentionne : « Vietato l'ingresso-tiro di mine ».

Entrée interdite- Tir de mine. Bôf ! Tant pis, nous verrons bien ! Un petit frisson me parcourt l'échine. Est-ce la pluie ou quelque appréhension ?

Nous roulons maintenant sur de la caillasse et longeons des installations industrielles désertes. « T'es sûr que c'est pas dangereux ? » - « Mais non, on ne risque rien, on nous empêcherait de passer si c'était dangereux ». Je n'en suis pas certain du tout, mais il faut bien rassurer Ninick. L'atmosphère feutrée et lourde nous isole, on y voit à peine à cinq mètres. Plus de constructions. Une légère angoisse ne me quitte plus. Il nous faut pousser les vélos : les cailloux sont trop gros et la route monte en lacets que nous découvrons au fur et à mesure de notre lent cheminement. « T'es sûr que c'est par là ? - Par où veux-tu que ce soit ? Tu veux faire demi-tour ? - Ben non ». Alors continuons. Cela fait au moins une heure que nous traînons les bécans dans la pluie et le brouillard et ça monte toujours.

C'est certain, nous nous sommes trompés. Voyons, col de Pédrino 600m moins 480 m à Burligo : nous ne devons prendre qu'une bonne centaine de mètres !

Soudain, des bruits sourds d'explosion retentissent. Cela vient de la plaine. « Hum, je pense que nous ne risquons rien, le front d'exploitation doit être beaucoup plus bas ». Ouais, de grosse pierres venues d'on ne sait où parsèment la piste. Pas très rassurant ! Au détour d'une épingle, un panneau interdit l'accès

d'un embranchement en descente. C'est donc par là qu'on tire des mines. De nouvelles explosions se produisent. Elles semblent venir d'ailleurs. Quel guêpier ! La poitrine un peu oppressée, j'entends soudain très près le bruit d'une voiture. Deux phares percent le brouillard : c'est une 4 x 4 qui arrive à notre rencontre sur la piste. Un quinquagénaire style chef de chantier, ébahi de nous voir là, nous invite énergiquement à redescendre. Difficilement, nous arrivons à lui faire comprendre que nous collectionnons les cols et lui demandons où se trouve le Pédrino. C'est en bas d'où l'on vient ! Ah bon, et devant où va-t-on ? Vers le col de Valcava, à environ 1250 mètres d'altitude. Tout s'explique ! Il nous faut aller jusque là. A force d'insistance notre interlocuteur nous laisse poursuivre et nous accompagne après un demi-tour périlleux, les pneus dérapant sur les pierres roulantes. Cent mètres plus loin, nous voici à proximité de baraques de chantier où un chef d'équipe d'origine corse me donne, en français bien sûr, quelques indications sur l'itinéraire à suivre. Pendant ce temps, notre chef de chantier lorgne ma jeune compagne. Son regard caresse les joues rosies et les cheveux collés par la pluie froide. Il lui demande discrètement si nous sommes mariés : sacrés Italiens ! On nous invite gentiment à nous sécher près d'un feu, mais nous préférons continuer.

Un kilomètre plus loin, nous sommes à nouveau hésitants quant à la route à suivre ! Nous nous adressons à deux « mammas » rentant de leurs courses, à l'approche d'un hameau. L'une d'elle empoigne énergiquement notre carte et l'étale sur mon guidon, malgré la pluie et le vent. Je frémis et la vois déjà transformée en charpie. Mais non, je réussis assez rapidement à la replier et à la glisser à nouveau sous son sac plastique protecteur. Ouf ! Elles nous offrent aimablement une tasse de café en hochant la tête devant notre apparence pitoyable. Nous déclinons la proposition, voulant au plus vite sortir de cette brume diabolique et franchir le col. Nous y arrivons quelques temps après. Le temps s'éclaircit un peu, mais nous ne pouvons guère apprécier le paysage et redescendons jusqu'au restaurant que nous avons repéré à l'aller. Marie-Annick a les pieds tellement refroidis qu'elle s'assoit dessus (après avoir enlevé ses chaussures, quand même !). Le procédé vaut ce qu'il vaut, vous pouvez essayer, quant à moi, je ne suis pas très convaincu. Réchauffés et rassasiés, nous remontons sur nos bicyclettes. La pluie s'est arrêtée et le brouillard a disparu. J'ai repéré sur la carte le Colle di Sogno. Un vague pointillé nous en sépare. Nous y arriverons pourtant sur une route revêtue après avoir contemplé une belle vallée que nous laissons sur notre gauche, sans trop y plonger.

Sur une maison, un panneau signale le sommet : 954 m. La route est sans issue et pour regagner Carenno, il nous faut dévaler ce petit chemin rocailleux qui descend en zig-zag dans la forêt en passant près de cette petite chapelle. Le vieil homme qui nous l'a indiqué nous suit du regard. Les talons en avant dans la pieraille, nous freinons au maximum nos bécanes. Je vois encore quelques rideaux bouger aux fenêtres des maisons perchées sur la crête. Il ne doit pas passer beaucoup de cyclo-campeurs par ici !

Le sol est maintenant recouvert de béton en marches d'escalier. Nous pouvons nous remettre en selle, car ces marches sont longues et pas très hautes. Il faut être très vigilant et serrer les freins au maximum pour ne pas prendre de la vitesse qui serait fatale à nos jantes. Etrange revêtement, qui ne doit pas avoir d'autre but que de faciliter l'accès de la chapelle aux piétons venant du bas. Nous débouchons sur une petite route qui nous mène à Carenno. 17 heures ! Il est temps d'acheter des provisions. Nous nous arrêtons à la première épicerie et nous sommes bientôt entourés par une demi-douzaine de gamins à vélo qui cherchent obstinément à dialoguer avec nous malgré la barrière de la langue. « Fatte il giro del mondo ? » Le tour du monde, non quand même pas !

Ils nous escortent à notre départ en faisant du « wheeling », très à la mode en Italie. L'un d'eux fait une chute sans gravité et toute la troupe s'arrête à la limite de son territoire, nous laissant partir vers d'autres chemins.

Le ciel s'obscurcit à nouveau. La pluie et le vent nous accompagnent derechef, ce qui nous vaudra une installation de tente mémorable. Il fait bon être deux pour tenir la toile et...vivre tous ces instants ensemble. Che bella vita ! même sans soleil.

Marie-Annick et Bernard MORIAME
LILLE (59)

LE TOUR DE CRETE EN CYLO-CAMPING

La Crète est un rien plus petite que la Corse avec ses 8287 km². Elle mesure 260 kms de long, 60 kms dans sa partie la plus large et 12 kms dans sa plus étroite largeur. A égale distance de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, la Crète est la plus méridionale des terres européennes. Coupée dans sa longueur par le 35^{ème} parallèle, elle se trouve à la même latitude que le Golfe de Gabès.

Sa population, environ 500.000 habitants, est répartie surtout dans les villes et les villages de la côte Nord tandis que le Sud est très faiblement peuplé.

La Crète est divisée administrativement en quatre parties que nous appellerons départements. Leurs capitales, Héraklion, Agios Nikolaos, Rethimnon et la Canée. De hauts massifs dominant l'ensemble, à l'Ouest des montagnes blanches (Lefka Ori) dont les sommets sont bien souvent dentelés, au centre le Mont Ida dont le point culminant, le Psiloritis, atteint 2456 m mais constitue un massif de forme arrondie et vers l'est, les Monts Dicté, puis les montagnes de Sitia. Ces massifs sont coupés de gorges dont les plus spectaculaires sont sans nul doute, celles de Samaria.

L'île est parsemée d'innombrables grottes, plus de 3000 ont été répertoriées, de quoi réjouir les amateurs de « cyclo spéléologie ».

Il faut venir en Crète sans illusions, les routes plates sont rarissimes, pourtant la Crète représente encore un pays rêvé pour tenter une escapade à vélo.

J'ai parcouru 1.125 kms de routes et de pistes, en trois semaines, sur cette terre hospitalière, franchissant de nombreux cols mais, tous, sont restés sans nom. En effet, aucune carte ne possède des renseignements précis sur les routes, les altitudes et ces parties déprimées d'une arête montagneuse, tant recherchées par les chasseurs de cols. Aussi, je lance un appel à toutes les personnes qui possèdent de plus amples renseignements à ce sujet de bien vouloir me les communiquer, je vous en remercie par avance.

HERAKLION - KNOSSOS - ARCHANES

J'ai quitté le Pirée, crasseux et parfumé comme un port d'Orient et après avoir dormi sur la terrasse supérieure du bateau et louvoyé toute la nuit dans la constellation insulaire de l'Egée, je touche le but de mon voyage. Devant l'étrave entre le ciel et l'eau, la Crète est une épure de lignes et de volutes, puis la lumière du jour livre à mes yeux un relief solide de chaîne montagneuse me barrant l'horizon. Tout en haut de ce massif, le petit matin pose ses lueurs roses. La traversée paisible n'a en rien troublé mon estomac et tous les passagers se retrouvent sur le pont glissant d'humidité.

Voyageur anonyme parmi ces inconnus, j'écoute sans comprendre une langue étrangère, je scrute les flancs d'une île qui ne ressemble à aucun spectacle connu pour moi. Ce que je sais de la Crète, les livres me l'ont enseigné, précieux bagage certes mais parfois si éloigné de mes propres découvertes.

J'ai désiré ce contact direct pressentant qu'il m'enrichirait, je sais alors à quel point l'île livrera, peu à peu, bribe par bribe, ses visages, ses manières d'être, ses horizons et chaque fois qu'elle se dévoilera, ce sera pour me donner le goût de pénétrer un peu plus son intimité, de trouver de nouvelles raisons de m'y attacher davantage. Dans le fracas métallique de chaînes et de treuils, la rêverie prend fin, le Rethymnon accoste, la terre de Crète est là qui appelle mon pas.

Je débarque sur mon vélo et me dirige aussitôt vers Knossos après avoir flâné dans les rues pittoresques d'Héraklion. Je franchis le portail du palais royal et me laisse soudain emporter dans les vagues de touristes assoiffés de culture. Comme des troupeaux de moutons répondant à l'appel du berger, chaque groupe suit son guide. Je m'écarte le plus possible de ce piège mais c'est très difficile, je reste un instant seul, le

temps d'ajuster l'objectif de mon appareil et c'est l'envahissement. C'est alors que je commence à réaliser que mon voyage ne doit surtout pas se transformer en quête éperdue de vieilles pierres. Aussi, je reprends ma route en direction d'Archanes. Le soleil est de plomb et de vastes étendues de vigne aménagées en tonnelles dominant dans ce paysage de coteaux. En songeant à ma visite du Palais de Knossos, j'ai du mal à penser à la Crête ancienne, tant elle me paraît engloutie dans une époque qui a perdu l'essentiel de son sens. On ne peut s'illusionner, trouver le moindre lien à trente siècles d'écart, entre ce monde des palais, ces femmes aux seins nus, ces porteuses de vases et les vieilles emmitouflées, des villages crétois maigres et fragiles comme des squelettes enveloppés de nuit.

Tout cet univers de fresques, de poteries, de coquillages, de poissons, d'oiseaux, de lys, tous ces dessins, ces hymnes de lignes et de formes, toutes ces choses soupçonnent une telle présence féminine, un tel parfum de femme, qu'on ne peut s'empêcher de pressentir leur influence, leur regard.

En arrivant à Archanès, le macadam s'estompe pour laisser place à une piste de pierres et de terre battue, c'est alors que je découvre la Crête privée de ses touristes, des villages dans lesquels les pierres de leurs ruelles secrètes, me livrent leurs histoires. Dans ces régions éloignées de la côte, on vit encore au ralenti, rien de comparable avec les grandes villes où tout va si vite et fait tellement de bruit, seul le cri des animaux arrive à troubler le silence divin.

Je décide de passer la nuit dans le village de Al Marina, j'interroge un Crétois assis à la terrasse d'un café pour savoir s'il est possible de camper à proximité du village, il me dit oui et m'offre un café que j'accepte bien volontiers. Malgré les barrières de la langue, j'arrive à me faire comprendre dans un anglais décousu. Pourtant, il ne faut pas s'y tromper, l'hospitalité que les Crétois pratiquent si spontanément ne signifie pas qu'ils soient dupes. Avec ce sens particulier des êtres de vieille tradition, ils savent infailliblement discerner au premier regard, l'homme qui vient à eux, le cœur gonflé du désir de les aimer, donc de les connaître, de celui dont le jugement critique est établi par avance. Le voyageur avide de contact humain de celui qui recherche surtout le vivre et le couvert facile.

Il me propose, pour abriter mon sommeil, la maison en construction de son oncle, nous nous y rendons et j'y entrepose mes affaires. Depuis mon arrivée en ces lieux, un attroupement s'est constitué autour de moi et de ma monture, je suis l'étonnement des enfants, la curiosité de ce village délaissé par les touristes.

Se prénommant Georges, mon accompagnateur m'invite à le suivre, il me conduit à sa demeure où vivent ses parents, une famille simple, dans un milieu où rien n'est de trop, où il y a juste ce qu'il faut pour vivre convenablement. Ici, le monde moderne n'a pas encore posé son empreinte.

Ce sont, je pense, les Grecs qui ont inventé cet admirable adage « rien de trop ». Cette indifférence au luxe, à l'ornement, explique l'élégance sans âge de leurs maisons blanchies à la chaux.

La mère de Georges me parle dans une langue incompréhensible pour moi, mais je finis par deviner que je suis le bienvenu et l'on m'apporte aussitôt du poisson, une omelette et du vin. Je savoure avec appétit ces délicieuses choses et le repas achevé, Georges me propose à nouveau de le suivre. Nous sortons de la maison pour nous diriger vers la salle d'un bar, nous pénétrons à l'intérieur, des chaises en bois occupées en majeure partie par des adultes et surtout des enfants, sont installées face à un grand drap blanc étendu au fond de la pièce, c'est le jour du cinéma.

On éteint les lumières et aussitôt un appareil enfermé dans une énorme boîte en bois entouré de chiffons, projette sur l'écran, dans un bruit pas possible, un western américain, sous-titré en Grec. Heureusement pour moi, c'est le genre de film qui ne nécessite pas de dialogue pour comprendre.

A la fin de cette projection fantastique, Georges me raccompagne à mon abri, nous nous séparons sur une amicale poignée de main. Me trouvant légèrement à l'écart du village, la pleine lune me fait découvrir un paysage fantomatique, une campagne baignant dans une atmosphère mystérieuse, troublée par le

hurlement des chats-huants. La tête levée, je contemple un long moment la voûte céleste, tapissée d'une myriade d'étoile, puis le sommeil m'envahit, je me glisse dans mon duvet et ne tarde pas à tomber dans les bras de Morphée.

André LAURANTI
CAGNES SUR MER (06)

UN CYCLO SOUS MARINIER

Un dimanche matin de février 1973, quatre cyclos se retrouvent au lieu habituel pour une balade. Ces cyclos ont pour nom Meschi, Gourdon, Gozzoli et Mollo (n'appartenant pas au club). L'itinéraire prévu est le suivant : Cuers, Rocharon, Forcalqueiret, Brignoles, La Celle, La Roquebrussanne, Méounes, Solliès, Toulon, La Seyne.

La pluie et le tonnerre qui se sont abattus dans la nuit sur notre région n'ont pas inspiré confiance aux cyclos de notre club.

Ils ont préféré, ce jour-là, garder le lit plutôt qu'enfourcher leur machine. Pourtant, le ciel s'étant bien dégagé, nous pouvons espérer avoir une belle matinée.

Tout se passe très bien jusqu'à Cuers, Puis, en montant Rocharon, de gros nuages font leur apparition. « Bof !...il ne va pas pleuvoir ! ». se dit-on. Nous continuons notre grimpe.

Les kilomètres défilent, Rocharon, Forcalqueiret, entrée de Brignoles, La Celle. La pluie commence à tomber et, en quelques minutes, une pluie torrentielle dégringole. Nous avons passé la mi-parcours et nous n'avons plus le choix...il faut continuer !

La montée de Saint-Julien s'effectue à une allure assez soutenue (à fond !), mais la pluie glaciale s'abattant sur nous, nous sommes transis de froid. Arrivés à Méounes, nous décidons de nous arrêter un moment pour nous réchauffer. Le garage de Monsieur le Curé de Méounes étant ouvert, nous nous engouffrons au fond. Nous retirons péniblement nos gants d'hiver qui ont déteint sur nos mains. Gourdon, prévoyant, change de chaussettes. Une fois que nos mains et nos pieds sont réchauffés, nous décidons de repartir. Solliès-Pont, entrée de Toulon, nous sommes presque arrivés et toujours sous la pluie, si bien qu'à l'entrée de St Jean du Var, l'eau dépasse nos moyeux de roues. A chaque coup de pédale un pied est immergé. Nous décidons d'éviter la ville en passant derrière la gare de Toulon. Se croyant plus en pédalo qu'en vélo, nous avançons.

Tout d'un coup, Mollo nous quitte ! Sa roue avant s'étant prise dans un rail traversant la route, nous le voyons disparaître ! Et, stupeur...ne plus remonter ! Ne soyez pas surpris, mais essayer plutôt d'extraire les pieds de vos cale-pieds, immergé dans votre baignoire.

Quelques secondes passent puis une casquette refait surface, et notre ami réapparaît. Nous sommes tous arrêtés, personne ne parle, mais tout le monde prend un bain de pied !

Mollo ayant repris son souffle, entreprend de récupérer sa machine. Mais où se trouve donc ce sacré vélo ? C'est à tâtons que l'opération réussit. Lorsqu'il a récupéré puis enfourché sa monture, tout le monde part de rire. De Toulon à La Seyne, c'est une véritable rigolade.

Que doivent penser les gens en nous voyant ? Quatre cyclos, sous la pluie, rigolant comme des fous ! Le téléphone de Pierrefeu doit être saturé !

Louis GOZZOLI
LA SEYNE (83)

UNE NUIT BIEN TRANQUILLE

Rares sont les longues randonnées que j'ai accomplies seul. Pourtant en 1977, j'ai effectué un périple estival vers le Nord de la France, les Ardennes belges et françaises, l'Alsace et les Vosges, sans compagnon. Ce n'est pas mon genre, car même en aimant la quiétude, si je ne suis pas entièrement d'accord sur l'itinéraire, le gîte ou toute autre chose jalonnant les heures de la journée, l'échange de remarques ou d'idées, fait rester en contact par la conversation, soit-elle diluée, avec les partenaires.

Après quinze jours de solo, au terme de l'étape, avec la patronne ou des clients, il me faut répéter quotidiennement des répliques idoines à des questions déjà posées la veille, l'avant-veille et tous les soirs, créant ainsi un certain ennui : d'où je viens ; où je vais ; que mon parcours envisagé n'est pas le chemin le plus court, le plus facile / que la bicyclette et la mode ; que s'il pouvait il en ferait ; qu'il en avait fait dans le temps ; que « ça » maintenait en forme et que sais-je encore ! Rasoir, malgré la bonne volonté de mon interlocuteur (trice), que je vais retrouver immanquablement le lendemain dans un lieu différent.

Aussi, je décide de rompre avec cette monotonie, dès que l'occasion se présenterait. Venant du col du Calvaire, sur la partie Nord de la route des Crêtes, j'ai prévu le repas de midi à la Schlucht. Avant d'y arriver, dans une courbe de la départementale, une ferme-auberge un peu délabrée est tassée à l'abri contre un talus. Le calme absolu plane au-dessus du GAZON DU FAING, car tel est nommé ce lieu-dit. Sur le côté une grange et un lavoir rustique, tronc d'arbre évidé et eau pure, où un homme trapu plonge des vêtements dans un jaillissement de gerbes liquides ; il n'y va pas de main morte, le frère !

Descendant de bicyclette, je pense que si je peux me restaurer dans cet endroit, je serais aussi bien qu'à subir le remue-ménage créé autour des hôtels-restaurants de la Schlucht.

- Eh ! bonjour, peut-on boire et manger, s'il vous plait, que je crie de la route ?

A cette question l'homme me regarde, puis parle dans une langue inconnue de moi et me montre un escalier. Posant mon vélo sur l'herbe et grimpant quelques marches de grès rose, je pénètre dans un couloir aux planches de sapin disjointes et pousse la première porte sur la droite. Dans une pièce mi-chambre, mi-entrepôt, un lit spacieux entouré d'une grande quantité d'œufs, en vrac, par terre. A cette vue, une certitude : je ne tomberai pas d'inanition. Par une autre entrée, je passe dans une vaste cuisine où je trouve un deuxième quidam auquel je renouvelle ma demande. Il me répond avec un accent indéfinissable, mais je crois comprendre que je peux à la rigueur, consommer sur place.

Je m'installe donc à une table énorme, n'attendant pas longtemps, je suis servi illico : une chope de bière et du fromage, puis peu après une omelette de bon aloi arrivent prestement en face de moi. Quoique à peine onze heures et demie, j'attaque d'une fourchette alerte ce repas champêtre. Dans un coin de la salle, sur une vieille cuisinière de domaine, d'une cocotte en fonte ovale, s'échappe un fumet qui vient sensibiliser agréablement mes nerfs olfactifs. Cela sent bon et j'aimerais bien savoir ce qui mijote dans le récipient, aussi je fais traîner mon casse-croûte en longueur, mes deux hôtes devant se mettre sans tarder à déjeuner.

A midi, mon laveur entre, me serre vigoureusement la main, me parle alors que je n'y comprends goutte. Son compagnon traduit et je saisis vaguement leur histoire : ce sont deux frères célibataires d'une soixantaine d'années nés en Allemagne, de père Italien et de mère Tchèque, n'ayant jamais fréquenté l'école, d'où ce charabia.

Avant de s'installer, le cuisinier va chercher la cocotte. Enfin, je vais être renseigné. Après avoir ôté le couvercle, il remplit les deux assiettes dans lesquelles je devine mal le contenu. Le cuistot m'explique le met et sa cuisson : une couche d'oignons coupés en fines rondelles, une couche de pommes de terre émincées, mélangées de tranches de saucisses de Morteau, ainsi de suite presque jusqu'au bord. Ajoutez farine, morceaux de lard et un demi-litre de vin blanc sec et surtout, laissez cuire à feu doux pendant quatre à cinq

heures. Voilà le secret de la marmite, l'art étant dans la patience à la confectionner.

Ces braves gens voient le désir qui brille dans mon regard ; l'un va me chercher un couvert, l'autre me « l'affaire ». La vérité est, que dès la première bouchée cette recette s'avère excellente et convient parfaitement à un tempérament de randonneur gourmand. Pour agrémenter ce plat, je décide de l'accompagner de vin rouge. Consultante le tarif des prix, un vague morceau de carton tenu par deux punaises, sur lequel au travers des chiures de mouches, je discerne la valeur de la bouteille de Beaujolais : 13 francs. A première vue, deux bouteilles ne peuvent pas gêner trois estomacs, leur prix grever mon budget. A la suite de ce repas, le café est servi, pas un « expresso », un plein bol de faïence, accompagné d'une coulée de schnaps, puis de « l'ultime ».

Nous essayons de converser dans une langue qui devient fruitée, mélange de français circonspect, d'allemand écorché, d'italien dénaturé, arrivant à nous comprendre sans trop de difficultés. Je suis loin de mes conversations sempiternelles des jours précédents. Si je couchais là ? Cela correspondrait à mon désir de casser l'uniformité.

A ma demande, mes compagnons me répondent par la négative, pas de chambre. C'est dommage, dans ce havre de paix, j'aurais pu faire mon sommeil d'un trait. Pensant à la grange, je leur précise, que dans le foin, avec des couvertures je serais à l'aise, tenant trop à une nuit de relaxation. Dans ce cas, aucune objection, mes hôtes pouvant me prêter sacs, couvertures et duvet, je pourrai me détendre suivant ma volonté.

Ayant trouvé une « chambre », je me questionne pour occuper ma soirée. On m'indique qu'à pied, je puis aller à l'ancienne frontière de 1871 matérialisée sur le haut de la falaise par de petites bornes, descendre par les éboulis à l'étang des Truites, gagner le lac Vert, un chemin me ramenant au Gazon. Ce qui fut réalisé.

Le soir, après un souper consistant, on me donne une lampe électrique et toute la « literie ». Dehors le ciel est étoilé, seule l'eau tombant dans l'abreuvoir fait un semblant de bruit. Que vais-je donc bien dormir dans cette tranquillité vosgienne. Le vélo rangé, j'installe ma couche sur un sommier moelleux composé uniquement de foin. Me lovant dans le duvet, je respire délicieusement l'odeur qui se dégage dans mon refuge, affirmant que le roi n'est pas mon cousin ! Tout autour de moi une petite gent s'occupe, grignotant, couinant, se faulant, des compagnons à la vérité peu embêtants.

Je m'apprête à sombrer dans un sommeil réparateur et sans humeur, quand une voiture approche du virage à très grande vitesse, emballant le moteur et faisant hurler les pneus. Encore un dingue ! Un ressaut de terrain atténue les décibels, le calme revient, beaucoup plus prenant suite à ce chahut. Mes paupières s'alourdissent, quand je sursaute : un deuxième véhicule aborde la courbe aussi vite que le premier, faisant un boucan de tous les diables, fonçant vers le col du Calvaire, dans un bruit infernal de mécanique martyrisée puis le silence. Pas pour longtemps, un gros cube se présente, aussi pressé que les autres bolides, actionnant de plus son avertisseur. Quelle folie s'est donc emparée de ces mécanisés ? J'imagine qu'après un bon dîner dans les restaurants de la Schlucht, de joyeux fêtards s'en donnent à cœur joie, sachant la route libre. Le son de la

moto se fait toujours entendre qu'une automobile également tonitruante se pointe puis une autre, et encore une. Cette procession va durer une grande partie de la nuit, à raison d'une mécanique toutes les deux ou trois minutes, avec en prime des passages de vitesses plus ou moins bien effectués, des doubles débrayages rageurs, des freinages intempestifs, des coups d'avertisseur stridents, une clameur qui me hérise et m'abrutit ;

Adieu mes beaux rêves ! J'ignore l'heure qu'il peut être, mes idées étant en désordre et rien qui laisse supposer que ce tintamarre va cesser. L'anéantissement a raison en fin de compte de mes facultés, sombrant dans un trou sans fond où de gros bulldozers tentent de m'écraser. Quelle angoisse !

Le soleil est déjà haut, assez voilé, quand je sors de ma léthargie, ayant peine à croire qu'aucun son incongru ne trouble l'espace ambiant. Que s'est-il passé au cours de cette nuit de cauchemar ?

Mes deux lascars sont déjà sur le pied de guerre et me voient arriver avec les yeux en croix, les traits tirés, comprenant que mon séjour n'a pas été de tout repos. Ils tentent de m'expliquer qu'à cette date, tous les ans, a lieu le rallye auto-moto des Crêtes, créant un certain tapage nocturne. Après avoir ingurgité un copieux en-cas et serré les mains de mes hôtes, je m'enfonce dans le brouillard, car entre temps le ciel, sans doute mécontent d'avoir été dérangé par tous ces bruits insolites, a plongé l'environnement dans la ouate.

Au revoir le GAZON, je reviendrai peut-être, mais avant toute chose, je consulterai le calendrier des Automobiles-clubs pour éviter les surprises désagréables.

A. SCHOUARTZ
BOURGES (18)

LE CHASSEUR DE COLS

C'est un cyclotouriste amoureux de la montagne qui cherche à « faire » dans le temps libre dont il dispose, le plus de cols possibles.

Mais voilà, comment s'y prendre ?

C'est simple, il suffit simplement :

- a) Se munir du Catalogue des Cols de France de Monique et Robert CHAUVOT (Bible de tous cyclos montagnards).
- b) Acheter les cartes IGN du 1/100.000 des régions intéressées.
- c) Reporter sur celles-ci pendant la saison d'hiver les différents cols. Soit uniquement ceux qui sont goudronnés, soit la totalité si l'on aime également les cyclomuletiers.
- d) Dresser les parcours qui vous permettent de faire le maximum de cols dans le minimum de kilomètres. Maintenant, vous voilà prêt pour faire une bonne saison...

Il ne vous reste plus qu'à préparer les braquets de votre vélo (n'oubliez pas que l'on n'a jamais trop petit), et attendre les beaux jours pour vous lancer dans la découverte de nouveaux sommets.

Bien sûr, tout cela implique des heures de travail, mais vous verrez, elles sont agréables, car elles vous permettent de rêver...

Certains me diront, cela coûte cher (cartes, catalogue, déplacements, etc...), c'est vrai, mais lorsque vous ferez le rapport coût joie procurée, vous vous rendrez compte que c'est vraiment donné...

Et puis, de toute façon, lorsqu'on aime, on ne compte pas...

Gérard DAUBI
SETE (34)

LE VOYAGE EN ALGERIE

Nicolas et sa femme Lisette avaient décidé, cette année là, d'aller passer leurs vacances au-delà de la mer. L'Algérie les attirait. Ils étaient partis à l'automne alors qu'en France les arbres avaient déjà revêtu leurs belles parures d'arrière saison mais là-bas, ils avaient retrouvé l'été ou presque, un été où le soleil se couchait avant 18 heures.

Débarqués à Alger, ils avaient consacré leur première journée à la visite de la ville, mais, dès le lendemain, ils avaient pris la route de l'intérieur, curieux de voir de près ce pays nouveau pour eux avec ses chaînes de montagnes au-delà desquelles le toujours mystérieux Sahara étend à l'infini ses vagues de sable. Ils étaient partis à l'aube, chacun sur sa bicyclette car Madame Lisette qui estimait avoir atteint sa majorité cyclotouriste avait décidé de piloter son propre guidon comme d'autres volent de leurs propres ailes et de vouloir contempler autre chose que la face postérieure de son mari. On avait donc vendu le vieux tandem qui avait pourtant rendu bien des services.

D'abord la traversée de la riche plaine de la Mitidja où on a bien de la peine à s'imaginer que l'on est sur le continent africain. Sur une cinquantaine de kilomètres à l'intérieur des terres, vergers, vignes et cultures maraîchères se succèdent avec autant de profusion, si ce n'est plus, que dans les plus riches régions de France. A Blida les choses sérieuses commencent avec les premières pentes de l'Atlas Tellien. Malgré la chaleur et la montée, cette première étape se passa assez bien et le soir même, ils s'arrêtèrent à Médéa à près de 1000 mètres d'altitude.

Nous retrouvons Nicolas et Lisette au quatrième jour de leur voyage, au sommet du col des caravanes, à 1270 m d'altitude, au cœur de la chaîne des Monts Ouled Naïl et Lisette est de fort mauvaise humeur. Le couscous consommé la veille dans une gargote douteuse de Djelfa y était pour quelque chose et ce col, pourtant pas bien méchant, lui a paru aussi dur à digérer que le couscous lui-même.

Pour déridier son épouse, Nicolas lui raconta la vieille histoire (ou légende) des filles des Ouled Naïl. Cela se passait vers la fin du VII^{ème} siècle alors que les conquérants arabes venaient d'étendre leur domination sur toute l'Afrique du Nord. Les tribus montagnardes des Ouled Naïl avaient opposé une farouche résistance à l'envahisseur et lui avaient causé de lourdes pertes. Cette résistance assez inattendue avait exaspéré le Sultan d'Alger qui avait envoyé ses troupes dans les Ouled Naïl avec mission d'exterminer toutes les populations locales - rien que cela - Toutefois, lorsque les exterminateurs arrivèrent sur place, leur général fut frappé par la grande beauté de ces femmes de la montagne qui, pour être de simples paysannes astreintes aux durs travaux d'une terre bien ingrate, n'avaient rien à envier aux plus belles odalisques des Palais d'Arabie.

Le général pensa que ce serait dommage de détruire une race qui produisait de telles déesses, aussi jugea-t-il bon d'en référer au Sultan avant d'exécuter ses ordres. Il lui envoya un messenger et, sous bonne escorte, quelques « échantillons » des beautés locales. Ce fut suffisant pour convaincre le Sultan. Un traité fut conclu avec les chefs des tribus des Ouled Naïl. Ceux-ci s'engageant à remettre tous les ans au Sultan d'Alger, six jeunes vierges pour enrichir son harem ; en échange de quoi, les farouches guerriers d'Arabie les protégeraient contre pillards et brigands qui, eux, ne se privaient pas d'obtenir par la force ce que le Sultan avait obtenu par la diplomatie.

Par la suite, l'Algérie passa à d'autres conquérants ; les Ottomans d'abord, puis les Français. Le traité était devenu une tradition, ce dont s'accommoda fort bien le Dey d'Alger, successeur du Sultan, car il avait aussi un harem mais le représentant de la France n'en avait pas. Alors, ces demoiselles allèrent offrir leurs services et leurs charmes aux plus « généreux ». Et c'est ainsi que, jusqu'à une époque relativement récente, les plus belles courtisanes d'Alger venaient des Monts Ouled Naïbiens. Dans les ménages Ouled Naïl, quand Madame fait une scène à Monsieur, elle ne manque pas de lui rappeler ce que les hommes des tribus doivent aux femmes.

En fait de scène de ménage, Lisette fut bien prête d'en faire une à son époux : « je commence à comprendre pourquoi tu m'as amenée jusqu'ici et tes histoires de poules de haut luxe n'ont rien de drôle. Si tu es venu pour les voir de près, c'est plutôt raté ». Aussi loin que portait la vue, ce n'était que des sommets pelés et en fait de pin-up locales, un troupeau de chèvres gardé par un vieux berger s'était arrêté de brouter et regardait les deux cyclistes de leurs grands yeux étonnés, sans oublier un bouc aussi audacieux que puant qui semblait fort intéressé par les mollets de Lisette.

Si l'on descend le versant sud du col des Caravanes, on arrive à Laghouat, véritable porte du désert mais ce n'est pas là le but du voyage de Nicolas et Lisette. Revenus à Alger, ils prirent la route de la Kabylie. Leur itinéraire passait par Tizi-Ouzou et Bougie où ils retrouvèrent la côte qu'ils longèrent par Djidjelli, Philippeville et enfin Bône où ils allèrent visiter l'antique cathédrale de Hippone où repose le corps de St Augustin un des plus grands pères de l'Eglise qui vivait au IV^{ème} siècle et qui fut l'un des premiers évêques natifs du continent africain. Le plus surprenant, c'est qu'il accéda à cette charge par... Le suffrage universel.

Constantine constituait la suite du programme. La route qui y conduit franchit le col des Oliviers à environ 1000 m d'altitude. Comme il faisait très chaud, Lisette se voyait déjà en haut du col faisant la pause à l'ombre bienfaisante du feuillage argenté des dits oliviers mais arrivée au sommet : déception, un paysage encore plus pelé et plus aride que dans les Ouled Naïl. Un paysage que le XX^{ème} siècle semblait avoir à peine effleuré, y laissant au passage le ruban gris de la route, une route sur laquelle on rencontrait plus de fellahs à califourchon, jambes pendantes, sur leurs bourricots, que de voitures. Ici le temps semblait s'être arrêté.

Constantine, l'ancienne Cirta, est bâtie sur une table rocheuse fendue en deux comme par un gigantesque coup de sabre par les gorges au fond desquelles coule l'Oued Rhumel. On accède à la ville par une rude montée de quatre kilomètres à flanc de rocher. Une ville tout en falaises dont les deux parties sont reliées entre elles par des ponts vertigineux. Lisette ne prêta guère attention au viaduc de Sidi Rached, très large avec de hautes balustrades mais quand Nicolas émit l'idée de lui faire traverser le pont suspendu de Sidi M'Cid elle fit demi-tour épouvantée et il y a de quoi quand on aperçoit, sous ses pieds à travers les joints du platelage, l'Oued Rhumel qui coule à 180 mètres plus bas. On pourrait appeler Constantine « la capitale du vertige » et les habitants du quartier arabe doivent avoir le cœur bien accroché quand ils prennent l'air à leur fenêtre, au sommet d'une falaise de cent mètres de haut.

A l'époque de la conquête, les zouaves ouvrirent une brèche dans les murs de Constantine ; l'endroit est devenu la place où se tient le marché quotidien..

...mais le nom rappelle toujours ce fait d'armes, c'est la place de la Brèche, prolongée par une magnifique et immense terrasse d'où l'on peut voir les djebels environnants. C'est en escaladant les rochers sur lesquels est bâtie cette terrasse que les zouaves occupèrent la ville.

De Constantine à Batna, la route ne présente pas un grand intérêt, la ville de Batna non plus. Ils la traversèrent presque sans s'y arrêter et se dirigèrent sur Timgad, cité romaine fondée au premier siècle de notre ère et dont les ruines sont admirablement conservées. Si l'on en juge par leur étendue, Timgad devait être un centre important. Il aurait été le marché d'esclaves le plus « florissant » d'Afrique du Nord.

Le temps avait passé et il fallait songer au retour. Encore deux petites étapes dans les Aurès avant de remonter vers le Nord.

En fin d'après-midi, dès leur première étape des Aurès, ils traversaient un petit village quand un personnage campé au milieu de la route les arrêta. C'était un Arabe comme ils en avaient encore très peu vu jusque là. Coiffé d'un chèche orné d'un cordon de soie verte et chaussé de belles bottes de cuir rouge ornées de torsades faites de rivets de cuivre et impeccablement cirées. Il portait à la ceinture un poignard à lame courbe dans un étui d'argent ciselé. D'assez haute taille, un profil d'aigle et, dans ses yeux noirs, toute la fierté des guerriers de l'Islam.

Tout dans son aspect désignait un personnage d'un certain rang social. Il invita Nicolas et Lisette à venir

prendre le thé chez lui, ce qu'ils acceptèrent. Pendant qu'un domestique les servait, il se présenta : il s'appelait Ben Amar et il était le chef du village. Sa demeure ne différait guère de celles des autres habitants du village mais elle était meublée avec goût : des tapis, des coussins et un grand coffre clouté de cuivre. Au mur était accroché un fusil arabe à la crosse incrustée de nacre et, dans un cadre, un diplôme ; celui de la Médaille Militaire signé par le général Juin que lui avait valu sa conduite courageuse aux combats de Monte Cassino alors qu'il était sergent dans un régiment de Tirailleurs. Sur un parchemin, un texte écrit en arabe- un verset du Coran sans doute.

Ben Amar s'intéressa beaucoup au récit de voyage de nos deux cyclos et s'enquit de leurs projets ; c'était très simple : retour à Constantine par Kenchela et Aïn Beïda, ensuite le train jusqu'à Bône et le bateau. « Tout cela va bien vous prendre au moins deux jours » dit Ben Amar . « Bien sûr lui répondit Nicolas, à bicyclette on ne va pas très vite et pour nous avancer un peu, on va faire encore quelques kilomètres avant la nuit ». Ben Amar poussa un profond soupir et ils crurent l'entendre murmurer comme pour lui-même « deux jours », puis il appela son domestique, lui dit quelques mots en arabe et le domestique disparut. Quelques minutes plus tard, ils allaient reprendre la route lorsque Nicolas s'aperçut que son pneu arrière était à plat. Une crevaison, ce n'est pas un gros problème pour un cyclo surtout avec une chambre à air de rechange mais encore faut-il avoir le minimum de clarté. Or à cette époque de l'année, on passe du jour à la nuit avec une rapidité dont on n'a guère l'idée en France. Cette nuit s'annonçait particulièrement noire et comme au village du caïd Ben Amar on s'éclairait encore à la lampe à pétrole, il fallut bien accepter l'hospitalité pour la nuit. Une hospitalité digne des vieilles traditions de l'Islam. Ben Amar leur fit servir un substantiel repas et leur donna des couvertures car les nuits sont froides dans les montagnes mais lui-même ne prit pas part au repas, il s'en excusa prétextant des affaires à régler et partit dans la nuit. Il sembla à Nicolas qu'il avait laissé un factionnaire armé devant la porte mais, pour ne pas inquiéter Lisette, il garda cette impression pour lui.

Le lendemain matin, il faisait grand jour quand Ben Amar vint lui-même les réveiller mais un Ben Amar tout catastrophé. Un bourricot fugueur que son propriétaire ramenait chez lui à grands coups de bâton avait passé sa fureur sur le vélo de Lisette ; cinq rayons cassés par le sabot rageur du solipède en furie. Le Caïd avait bien menacé de tous les châtements islamiques le fellah propriétaire du bourricot, mais cela ne remplaçait pas une bonne roue avec tous ses rayons. Comment trouver un mécanicien sur vélo dans les Aurès ? D'après Ben Amar, il faudrait aller jusqu'à Constantine car, à sa connaissance, il n'y avait pas de mécano ni à Kenchela ni à Aïn Beïda.

« Mon fils Saïd va vous conduire avec sa camionnette » décida Ben Amar. Il entreprit un assez long conciliabule en arabe avec son fils qui apparaissait pour la première fois depuis leur arrivée. Un bien singulier fils, aussi courtaud et trapu que son père était grand et mince, moustachu, pas rasé et ébouriffé, aucun âge apparent et la mine franchement antipathique ; de plus vêtu d'une salopette crasseuse comme un vulgaire livreur de charbon. Si la charge de caïd est héréditaire pensa Nicolas, cet oiseau-là ferait bien de passer sous la douche, chez le coiffeur et chez le tailleur le jour où il succèdera à son père.

On chargea les deux vélos dans la camionnette ; Nicolas et Lisette s'installèrent avec leur machine, la cabine étant rigoureusement inhabitable pour un individu civilisé, ce dont Saïd semblait fort peu se soucier, et l'on partit. Bientôt la camionnette atteignit une vitesse dont on n'aurait jamais cru capable une telle guimbarde, branlante et ferrailant : virages sur les chapeaux de roues, grincements de pneus, villages traversés dans un hurlement d'avertisseurs, piétons frôlés criant des imprécations, volailles écrasées... Nicolas serrait contre lui sa pauvre Lisette livide de terreur. « A ce train-là, on sera vite à Constantine songeait Nicolas si ce fou ce nous tue pas avant ». Mais où l'inquiétude fit place à la peur, ce fut quand Saïd traversa Constantine sans même s'arrêter malgré les protestations de ses passagers qu'il feignait de ne pas comprendre. La descente sur le Rhumel au ras du précipice se passe de commentaires. Les localités se succédaient à une vitesse accélérée : Condé Smendou, El Arrouch et enfin Philippeville où Saïd daigna enfin s'arrêter vu que vingt mètres plus loin, c'était le plongeon dans le port. Ouf. Allah fait quelquefois des miracles, on sortait indemnes de ce rodéo insensé .

Un grand bateau était dans le port, cheminée fumante et sirène mugissante, son équipage occupé à larguer les amarres. Nicolas et Lisette qui avaient heureusement leur billet d'aller et retour en poche n'eurent que le temps d'embarquer sur les talons de Saïd, toujours aussi peu loquace, qui portait allègrement les deux vélos sur ses épaules de déménageur. A peine était-il revenu à terre que la passerelle fut levée.

Nicolas et Lisette ne réalisaient pas encore ce qui leur arrivait ; après la plus cordiale hospitalité et la courtoisie la plus raffinée, une mise à la porte à laquelle il ne manquait que le coup de pied aux fesses. Ce fut du moins leur impression.

La traversée se fit sans encombre, une mer d'huile. Ils passèrent la nuit dans leur sac de couchage sur le pont couvert et fermé aux courants d'air. Ils furent réveillés à l'aube par une bizarre agitation ; des gens couraient sur le pont, s'interpellaient, gesticulaient. Tout de suite, ils pensèrent au naufrage mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait, les gilets de sauvetage étaient toujours bien rangés à leur place et personne ne mettait les canots à la mer...

Un haut-parleur se mit à grésiller et une voix forte en sortit : « Ici le Commandant qui vous parle ; les graves nouvelles qui nous sont parvenues par radio se confirment. C'est une véritable insurrection armée qui vient d'éclater en Algérie, principalement dans les montagnes des Aurès. Il y a déjà des morts. Gardez votre calme, je vous tiendrai au courant des nouvelles à mesure qu'elles me parviendront ».

Ce fut comme si un éclair avait traversé l'esprit de Nicolas et Lisette. Sans même échanger un mot, tous deux avaient compris. Le Caïd Ben Amar était au courant, peut-être même était-il l'un des chefs de l'insurrection...et ces deux-là qui arrivaient dans son village bien inopportunément, ignorant tout ce qui se préparait dans les heures à venir et bien décidés à se jeter dans la gueule du loup sans s'en douter ; il fallait les sauver et par tous les moyens. La crevaison ? Un clou piqué par le domestique, ces affaires à régler que le caïd avait prétextées pour ne pas assister au repas et ce factionnaire armé devant la porte, non pas pour empêcher les intrusions indésirables, mais plutôt pour les empêcher éventuellement de sortir et voir dehors des choses qui ne les regardaient pas. Sans oublier cette roue mise à mal dont on avait accusé un innocent bourricot. Enfin, ce Saïd si antipathique qui n'en avait pas moins risqué sa vie - et la leur - en conduisant comme un fou pour leur faire prendre le bateau avant, ce qui était pour lui et les siens, l'heure H. Mais avant l'heure, ce n'était pas encore l'heure et jusqu'à la dernière minute, on n'avait pas failli au respect de cette vieille loi islamique...l'Hospitalité.

Un éphéméride accroché à une porte portait encore la date de la veille : 1954 - 31 octobre...Un nouveau chapitre de l'histoire commençait. Nicolas et Lisette mirent bien du temps à réaliser qu'ils en avaient vécu la première page. Ne furent-ils pas les premiers Français à avoir vu de près ceux que, pendant des années, on appela les « fellaghas » et les derniers à avoir quitté le sol algérien avant le drame que beaucoup des nôtres ont connu ?

Ils sont de ces millions de braves gens inconnus qui, sans s'en douter, font l'histoire avant que, le temps ayant fait son œuvre, d'autres l'écrivent.

René LORIMEY
VILLEURBANNE (69)

UN COIN SURPRENANT...

VENDREDI 5 SEPTEMBRE 1980

Beaufort, 8 h 30. Le cycliste s'extirpe de la tente, la journée s'annonce belle. Au programme figurent le cornet d'Arêches, le col du Coin et si possible les cols de Bresson et du Grand-Fond. Pour ces trois derniers, les seuls renseignements dont je dispose sont les laconiques pointillés de la michelin et cela implique l'achat de la 1/50.000^e à Arêches. Le col du Coin y brille par l'absence de tout sentier alors que le col de Bresson est effectivement traversé par le GR 5. Enfin, on verra bien...

Après Arêches, la route longe plus ou moins le torrent et, sans être coupable, la pente est plutôt accusée. Au barrage de St Guérin, à 1150 m d'altitude, le goudron disparaît définitivement. Le chemin demeure cependant assez large et l'on aperçoit très bien les trouées du col de la Louze et du cornet d'Arêches. Au niveau des Tuiles, les cailloux sont franchement mauvais, mais on peut rapidement remonter sur le vélo.

Le passage le plus joli de cette montée se situe au lac des Fées. Quelques gouttes se mettent à tomber et la famille qui pique-niquait au bord du lac rentre précipitamment les chaises de jardin dans le coffre de la voiture. Tant mieux pour eux, la pluie leur aura permis de faire un peu de sport. Un sentier coupe le chemin sur la droite, et c'est en compagnie d'un marcheur qui l'a emprunté que j'accomplis les derniers mètres du col.

Au col, il est 13 h et une heure supplémentaire s'écoule à discuter avec un couple de lorrains. Ils se dirigent vers le col de la Grande Combe et le crêt du Rey qu'une pancarte annonce respectivement à cinquante minutes et une heure quinze. Nous nous séparons en constatant une fois de plus que le temps change vite en montagne puisque les nuages ont à nouveau disparu de l'horizon.

Côté Maurienne, la vallée semble bien plus encaissée. Au refuge de la Coire, il faut obliquer sur la gauche, le col du Coin étant indiqué à cinquante minutes. Jusqu'à Plan Brunnet, le chemin est cyclable sans problème, mais à partir de là, sa surface devient très irrégulière et se couvre rapidement d'herbe. Face à soi en levant les yeux, la ligne de crête s'abaisse nettement : c'est le col du Coin. Dans le pré voisin, des vaches sont attachées à des piquets en rang d'oignons : c'est le moment de la traite.

Les traces du chemin disparaissent totalement et en quelques mètres, la pente devient muresque. Il faut à présent adopter la technique du cyclo-pioletage qui consiste à mettre son vélo perpendiculairement devant soi et, la main gauche sous le guidon et la main droite sous la selle, à avancer un peu à la manière d'une chenille, tantôt en soulevant le vélo, tantôt en s'appuyant dessus. C'est assez éprouvant, mais ça va finalement plus vite qu'en le portant sur l'épaule, ce qui nécessiterait, vu la pente de monter en zigs-zags. A trente mètres du sommet, j'abandonne le vélo et continue à pied pour repérer le passage le plus aisé. C'est ainsi qu'en tirant avec les mains sur quelques touffes d'herbe folle, j'atteins la crête. La vue de l'autre côté est stupéfiante : c'est un fond de cirque glaciaire d'où toute végétation semble exclue. Le col du Coin est légèrement plus bas sur la ligne de crête et cela nécessite quelques acrobaties supplémentaires pour y transporter le vélo et le matériel. Le temps de faire quelques photos et de détailler les sommets environnants ; il est déjà 15 h 30 lorsque j'attaque la descente. Le ciel s'est légèrement assombri mais n'est pas menaçant.

Le sentier est bien dessiné mais il est à la fois très pentu et rendu fort glissant par la présence de poussières de schistes ; aussi avec mon genou opéré il y a moins de deux mois, je descends prudemment en faisant du portage décomposé : cent mètres pour descendre sac de sport et sac de guidon, puis cent mètres pour revenir chercher le vélo et ainsi de suite. Après deux ou trois lacets très serrés, le sentier traverse quelques coulées de neige où l'on peut voir des traces de pas, mais pas de traces de vélo.

Quelques gouttes se font sentir en même temps qu'une barre de nuages plutôt noirâtre traverse le ciel - ou plutôt le peu de ciel que les cimes resserrées permettent de voir-. J'accélère le rythme de portage, d'autant que la pente diminue et que la partie où l'on peut pousser le vélo s'approche.

D'un seul coup, les gouttes de pluie se transforment en grêlons et un violent coup de vent vient me fouetter le visage. Le sentier est presque plat, je mets mon poncho et enfonce ma capuche jusqu'aux yeux. En deux minutes, les rochers s'enveloppent d'un manteau gris, l'horizon se bouche totalement et la foudre se met à tomber avec un bruit d'enfer dans la cuvette : je me suis fait piéger par l'orage comme un débutant.

Alors, bien que le sentier prenne un malin plaisir à ne pas vouloir descendre, je me mets à courir aussi vite que je peux, en faisant rebondir les roues du vélo sur les pierres. Les éclairs font un boucan de tous les diables. J'en compte ainsi une quinzaine jusqu'à ce que j'arrive en vue d'une vieille ferme au toit de lauzes, petit coin de paradis au milieu de l'apocalypse

C'est le Chalet du Coin et j'y suis accueilli par une demi-douzaine de paysans, dont certains très jeunes, tous habitués avec une certaine philosophie semble-t-il, aux caprices du ciel. Ils n'habitent ici en permanence que trois semaines dans l'année, pour la fin de l'estive et la fabrication du fromage. Chaque jour, cent kilos de « Beaufort » sont ainsi descendus vers la vallée, et qui plus est, à dos de mulet durant la première partie du trajet, car l'étroitesse et la rudesse du sentier ne permettent pas aux moyens de transport mécaniques de monter jusqu'au chalet. En posant beaucoup de questions, j'apprends également qu'un couple de cyclos est passé ici, il y a quelques jours, apparemment dans l'autre sens. Nous sommes à plus de 2.100 m d'altitude et je n'envie pas la vie de ces hommes que la montagne semble avoir rendus presque aussi froids qu'elle.

L'orage s'est calmé et, fort de quelques renseignements supplémentaires sur l'état du chemin, j'essaie de couper par les alpages, étant entendu que la montée au col de Bresson, ça sera pour une autre fois. En fait, couper par la rive gauche du ruisseau du Coin fait perdre une demi-heure de plus, car on débouche sur un précipice avec, il est vrai, une fort belle vue sur le lac de Roselend.

Entre Presset et le chemin de Dunand, le passage nécessite un portage continu ainsi que la traversée d'un torrent qui a la drôle d'idée de couper le sentier. A Treicol, le chemin devient cyclable, mais il est 19 h 30 et à cause de la nébulosité, la nuit tombe déjà. Ensuite, le chemin longe le lac de Roselend puis d'élève rapidement vers la route du col du Pré.

La descente sur Arêches, sinueuse et humide, reste dangereuse. Enfin, à 21 h, je pénètre dans Beaufort. L'averse se déchaîne à nouveau, mais sous la tente, avec des boules dans les oreilles qu'est-ce qu'on peut bien craindre ?

Marc LIAUDON
Vichy (03)

L'INCONNU DU COL DE BRAUS

Cette histoire, vécue par moi, absolument authentique, n'est pas d'hier, mais si elle n'est plus d'actualité en ce qui me concerne, je suis certain qu'elle peut l'être pour beaucoup d'entre vous.

Je devais avoir 16 ou 17 ans. Jeune couraillon, je filais allègrement vers Menton et rattrapais un cyclo, un « vieux » d'une trentaine d'années. Il me dit aller faire la traditionnelle « boucle de Sospel » et me propose de faire route avec lui.

N'ayant pas de but précis et ne connaissant pas encore les fameux cols, sauf de réputation, je décidais donc de faire son parcours, craignant toutefois que ce « vieillard » me retarde quelque peu...

Je montais le col de Castillon comme un avion. Jouant du 48 x 20, je faisais souffrir volontairement, je l'avoue, mon compagnon de route. De temps à autre, celui-ci me demandait de m'économiser un peu, il redoutait l'escalade du Braus.

Pauvre type qui vient se frotter à moi et veut me donner des conseils ! Il était excusable, il ne savait pas que MOI, je courais. Sur un article du journal, on avait même parlé d'espoir du cyclisme à mon endroit. Sans doute, ce modeste baladeur n'y connaissait rien au monde des courses auquel j'appartenais...

Col de Braus. Je repartais en sautillant autour de mon vélo, certain d'être admiré par mon bonhomme qui me recommandait toujours la prudence. Il commence à me courir sur le système ce type, d'ailleurs il ressemble à quoi sur son vieux clou, sa tenue anti-orthodoxe et sa mulette sur le dos...et il a même des garde-boues !

Ce satané col de Braus est quand même pas mal dur...

Hum...un mauvais moment à passer vers St-Jean. Oh, rien du tout, d'ailleurs les plus grands champions ont connu eux « aussi » des défaillances. Un peu plus haut ça ira mieux...

Un peu plus haut, ça ne va pas mieux du tout. Je dois avoir un frein qui bloque. Oui, c'est bien ça, je vais le remettre en état.

Curieux, rien n'est anormal côté freins...

La suite, vous la devinez. Mon coup de pédale devint saccadé, puis il devint encore plus saccadé pour devenir « super saccadé ». Enfin ce qui devait arriver arriva. Le cycliste devint piéton. Plus que trois kilomètres à monter, Robert, tu marches un peu et hop, tu repartiras de plus belle.

Encore ces maudits trois longs kilomètres. Me revoilà en train de marcher à pied, et même en marchant le vélo est si lourd que je n'arrive plus à le pousser. D'ailleurs, il faut bien le dire, je n'arrive même plus à marcher à pied non plus...

Et l'autre ?...Il est là. L'animal, il est frais comme une rose...Il me réconforte, me donne à boire et à manger car, bien entendu, je n'ai rien dans les poches et pas de bidon.

Il pousse mon vélo. J'ai du mal à suivre... Où me suis-je fourré ?...Le soleil descendait terriblement, les ombres devenaient de plus en plus longues.

Finalement, parce que tout fini quand même par arriver, le sommet fut atteint. Mon compagnon de route ne m'avait pas quitté d'une semelle, plein de prévenances et d'encouragements.

Je remontais sur le vélo : la descente commençait mal. Endolori des orteils aux cheveux, il me semblait que ma monture était tour à tour trop grande ou trop petite, que ma position n'était pas bonne. Et ces maudits virages qui n'étaient même plus ronds !...

La nuit arrivait. Au premier village, mon bon samaritain me fit servir de quoi me rassasier. Il a payé car, bien entendu, je n'avais pas le moindre sou sur moi. Il me demanda mon adresse pour aller rassurer mes parents qui devaient commencer à se faire des cheveux blancs. Alors que je croquais à pleines dents les victuailles offertes, il est parti à fond, après m'avoir recommandé la prudence...

Après avoir bien rempli ma panse, ça allait beaucoup mieux et j'ai pu, sans autre problème, rejoindre ma famille qui avait été rassurée par ce brave homme...

Ami, cette histoire a plus de trente ans. Je n'ai jamais eu l'occasion de te dire « merci ». Jamais plus, je ne t'ai rencontré et ton nom, je l'ignore.

Peut-être es-tu un membre de notre confrérie ?...Tu pourrais avoir dans les 65 ans à présent et être toujours amoureux de vélo-montagne comme je t'ai connu.

Alors, si tu lis ces lignes, sois enfin remercié comme il se doit et sache que ce jour-là, j'ai appris beaucoup plus physiquement et moralement en quelques heures que durant plusieurs années, avant et après cet événement.

Depuis, le Braus, je l'ai monté maintes fois. Récemment encore, je l'ai attaqué avec un bon nombre de kilomètres dans les jambes, pourtant, malgré ma cinquantaine bien sonnée, mes cheveux blancs et mon 30 x 22, je peux me vanter d'être monté plus vite et en meilleur état que lors de mes 17 ans...

...un peu grâce à toi cher ami inconnu.

Robert BELLONI
ANTIBES (06)

REFLETS D'UNE SORTIE DOMINICALE...

Lorsque l'on a des parents cyclos, on est appelé un jour ou l'autre à devenir cyclote soi-même...et même malgré soi. Depuis plus de deux ans, le sujet de conversation favori à la maison est : PARIS-BREST-PARIS, flèches, rallyes, sans omettre R.C.P.,B.R.A.et j'en oublie certainement. Bref je suis cyclote avant d'avoir donné mon premier coup de pédale et je pensais qu'il en serait ainsi ... mais c'était sans tenir compte de la ténacité de mon père.

Aussi après avoir bien contaminé ma mère, mon père décide de me prendre en mains. C'est ainsi qu'en ce dimanche 7 septembre, je prenais la place de ma mère sur le tandem (dernière acquisition de la famille...) pour une sortie du Club. On me prêtait même une tenue complète du Club. Nous étions 26 cyclos dont 3 femmes, 21 en tenue du club, quelle allure !!!

Le départ à 8 heures précises se fait en douceur, les gens bavardent entre eux ; pour l'instant l'allure n'est pas trop rapide (20 à 22 Km/h) les cyclos musardent sous ce beau soleil, car il faut le souligner le temps est beau, pas trop chaud juste ce qu'il faut. J'aurai même la chance pendant cette sortie d'apercevoir, entre deux arbres, un écureuil. Ah, un vrai régal de tandem... je dois avouer que l'on est bien à l'arrière, pas de vitesse à passer, rien, le paradis, quoi ! Mon seul souci, pédaler et encore là avec la locomotive que j'ai devant je n'ai pas de souci me faire. Mais voilà les premières bosses qui apparaissent : Ergal, on décolle un peu mais nous revenons facilement pour peu de temps, car aux Mesnils, nous serons définitivement lâchés, seuls resteront avec nous M.GARET, M.BONO et M.FERRIES. Nous continuons tous les six à notre allure sans problème, dans la côte des 17 tournants, un bruit de chute attire mon attention. Je jette un coup d'œil furtif et mon père râle « ne remue pas comme ça et pédale ».

Moi, je te dis que Maman est à terre. Alors là arrêt brutal. Heureusement plus de peur que de mal. Trois jeunes faisaient la course cale-pieds bien serrés, ils se sont heurtés et ma mère n'a pu les éviter. Mon père s'inquiète un peu pour ma mère mais surtout pour le GEMINI !

Nous remontons sur le Mesnil Saint Denis, un groupe de cyclos (une bonne vingtaine) nous double. M.BONO et M.GARET sautent dans les roues. Bien entendu, malgré ma présence mon père ne résiste plus, l'allure passe rapidement à plus de 25 Km/h. Ca ne discute plus et les plaisanteries qui fusaient en nous doublant sont remplacées par des grimaces au fur et à mesure que nous remontons la file. Comme dit mon père « ça dégage ...avec le 54 x 14 «...Au Mesnil, on a même le temps de se ravitailler légèrement en attendant les autres.

Je suis ravie par cette sortie, j'ai l'intention de continuer mais en me faisant tout de même prier par mon père...c'est plus drôle.

Nathalie PERES

NOTA : Oui Nathalie, c'est bien cela le Club : les sorties, les copains, le cyclotourisme. Au fait, ton père a-t-il pensé à envoyer son inscription à m'amicale suisse des « Maris battus » ?

TRA LA HIAUTE

En ces temps incertains, la crise m'avait frappé de plein fouet et je végétais à l'ombre d'un arbre vigoureux : le chômage. Je n'osais pas partir loin de peur de rater une offre hypothétique (et de peur de ne pouvoir partir, je n'osais pas trop chercher !). Mais un jour, l'espoir et le boulot montrèrent le bout de leur museau ; le bout du tunnel était en vue. Pour profiter pleinement de mes derniers instants de liberté, je m'en allais gaiement, d'une pédalée alerte et insouciant, vers la Haute Savoie. Où ? Quand ? je n'en savais trop rien. Heureux, je partais. Un point c'est tout. Et pour une fois, sans itinéraire précis, minuté, pesé et repesé. J'avais même pas épluché la liste des cols : c'est dire l'aventure !

La poisse m'attendait au tournant. Un pet insignifiant à la sortie d'Ugine... Sans doute un de ces graviers vagabonds, amateur de câlins pointus avec nos pneus. Pas bien plus loin, mon vélo semblait vouloir retourner à l'état sauvage et je me retrouvais donc près d'une fontaine, râpe et rustines à la main pour un jeu ennuyeux. La partie fut longue : la première rustine ne tint pas, la seconde non plus et, me rabattant sur la chambre de rechange, je constatais avec un certain déplaisir qu'elle était crevée. L'affaire était entendue, j'étais dans la m... Rageusement, je plaçais une troisième rustine et, sans lui demander si la colle était à son goût, je regonflais à bloc et filais vers Faverges. Las. Il faut toujours demander leur avis aux gens. Ma rustine n'avait pas aimé sa colle et elle le fit vite savoir... Et de gonflettes énervées en gonflettes excitées, je parvins à Faverges où le vélociste-brave homme- compaitit à mes malheurs et me soulagea la tirelire.

Je repris alors ma pédalée alerte et insouciant sous le beau soleil de Savoie, moins bon et chaud que ces derniers temps, où il avait eu la main lourde, mais encore très convenable. D'ailleurs, ça barbotait ferme dans le lac. Mais ça barbotait ailleurs que dans l'eau : ma cuvette de pédalier prenait la tangente... Devant le peu de succès du serrage manuel, j'entrepris de démonter les plateaux pour pouvoir serrer comme il convient la vis de la récalcitrante. Allez savoir pourquoi je ne sors jamais sans mon kilo d'outillage !

Je reprenais ma pédalée alerte et cætera quand se produisit la chose : râpe et rustine en vinrent à bout, comme d'ailleurs de mes nerfs . 4 h 30 pour 45 kms rigoureusement plats, sans la moindre brise défavorable... Ma balade virait à la course de gastéropodes... Plus question d'insouciance, et c'est en bûcheron bûcheronnant que je filais au col d'Evires où m'accueillent quelques gouttes. Les cieux étaient avec moi ! Et de là jusqu'au soir, ce fut à qui menacerait le plus : la crevaison, désormais d'une banalité routinière, l'égarément dans les bois (je pouvais compter sur mes raccourcis toujours longuets) ou l'orage, assez lointain pour ne pas gêner dans l'immédiat comme assez proche pour décourager toute velléité d'escapade vers les sommets. La famine menaçant aussi, je fis une sage après-midi, juste deux petits cols à peine muletiers et rien qu'un raccourci où, après avoir erré dans les forêts du Môle , je me retrouvais à mon point de départ. Pour finir, juste avant que s'abatte la nuit, un col sans nom, mais avec numéro : le 74 32. Voilà où nous mènent les Cents Cols ! Sous prétexte de randonnées champêtres, j'en viens juste à savoir qu'aujourd'hui, j'ai passé le 74 22, le 74 15 et le 74 32. Bouh les vilains cyclotouristes que voilà ! Après le 32, ce fut le plateau de Plaine Joux, ersatz de Jura égaré dans la Hiaute. Bosses propices au ski de fond et aux chalets à drapeaux helvètes. Bref, le Jura suisse en moins cher.

Au petit matin, la poisse semblait m'avoir abandonné. Que voilà un compagnon que l'on regrette peu ! De joie, mais les pieds dans la rosé, je courus vers un petit muletier, le col du Creux. A la moue des vaches que je croisais, je compris qu'un cycliste sensé n'avait rien à faire en ces lieux... Tant pis. Je me moque déjà de l'avis des gens raisonnables, alors les vaches !

A partir dans le vague, on ne s'expose qu'à une chose : aller dans le vague. C'est une douce vie changeant des safaris-chasse aux cols qui sont d'ordinaire au menu, mais ce n'est pas aussi juteux...

Parvenu aux Nants, un charmant hameau bien au dessus de Bellevaux, et plutôt que de cogiter pour dénicher le chemin du col de la Balme, je glandais dans les prés , l'œil voguant des nuages à une fontaine et de la fontaine à l'herbe. Champêtre, mais de peu d'utilité pour la route. D'ailleurs l'herbe fut traîtresse,

puisque sur les dix mètres que je fis sur le vélo, je trouvais le moyen de rouler sur une chose - d'ailleurs courageusement restée dans l'anonymat - qui perça mon pneu. Cette chère vieille poisse ! Encore deux ou trois coups comme ça et ma chétive réserve de rustines trépassera. Enfin, cette séance de bricolage fut à l'origine du sursaut qui me fit passer quatre cols, fonçant tantôt dans les prés sur les faux sentiers que les vaches farceuses tracent si volontiers, tantôt dans les bois sur d'antiques sentes aux destinées toujours surprenantes. Une astuce est de filer droit vers ce qui semble être le col, en faisant fi des épines et des tourbières. Une autre astuce est de se munir d'une carte à jour signalant la belle et bonne route qui montait au col sur l'autre versant. Mais je crains que l'IGN soit long à digérer les derniers développements de nos pistes forestières. Il faut donc se servir seul (1). Mais peut-être qu'IGN et consorts espèrent compenser leur retard ici par une avance ailleurs ? En tout cas, la commune de Reyvroz a dû se fendre d'un magnifique panneau « Voie sans issue » pour préciser lourdement ce que des générations de cartes n'ont pas encore compris : il n'y a pas de route pour descendre à Bioge, le carrefour des Drances de Mozine et d'Abondance. Ça n'empêche pas les cyclistes de passer, en descente le GR 5 est largement aussi roulant que bien des pistes cyclables d'Allemagne.

Ubine, terme d'une route démente près des Cornettes de Bise. J'y passais, poursuivi par un brouillard pressé d'en découdre avec la falaise qui écrase l'alpage. Et dans cet alpage, il est une chapelle aux paroissiens étranges, bovins de nature, chrétiens d'occasion. Un vague souvenir de crèche les pousse à profiter de l'inattention des passants pour aller réchauffer le Christ de l'autel. Tolérants comme nous sommes, nous les chassons bien vite. Pourtant c'est à cause d'eux qu'existe cette chapelle. Quatre siècles en arrière, les alpagistes la bâtirent pour juguler le céleste courroux, le Très Haut se vengeant sur les bêtes du peu d'intérêt des paroissiens d'Ubine pour sa dévotion. Tout l'été sans assister à une messe, et voilà nos braves montagnards considérés comme graine d'infidèles... Temps obscurs, mais c'est tout ce qu'ils avaient comme sécurité sociale. Aujourd'hui, bientôt assurés contre le bris d'ongle d'orteil au fond des chaussures de montagne, nous pouvons aller tranquilles.

L'amusement étonné des randonneurs pédestres rencontrés dans leur milieu naturel finit par être lassant. Eux passent avec leurs questions, moi je reste. Je ne serais qu'un instant exotique dans leur randonnée, entre deux ampoules « grosses comme ça », un peu le fada du pays. S'ils sont bien lunés, ou le jeune inconscient s'ils le sont un peu moins. Leurs éternelles questions stupides me feraient presque douter de ma santé mentale si je n'étais certain du bien fondé de ma démarche. Souvent le vélo est d'une encombrante inutilité vers les sommets, mais c'est ma liberté que je porte. Au col, il leur faudra rebrousser chemin vers leur voiture, comme ces chiens arrivés au bout de leur laisse. Et moi, je continue de vallées en vallées, libre et puriste. La marche d'approche fait partie de l'ascension, la prépare et la valorise et n'a pas à se faire en infirme, moteur aux fesses. Et puis, à ces branquignols bedonnants, vacillants dans les éboulis du haut de leurs espadrilles, est-ce que je leur demande s'ils font un pari ou s'ils s'entraînent pour un marathon ? Rares sont les vrais randonneurs, voguant de crête en crête, du Léman à la Méditerranée. Ceux-là ne rient pas bêtement et me renseignent sur l'état du chemin, en se foutant d'ailleurs le doigt dans l'œil sur les possibilités d'un vélo. Les cyclos aussi semblent les ignorer, à voir la foule que je rencontre en dehors du bitume. Cette année, malgré des centaines d'heures en montagne, je n'ai vu qu'un confrère (un bien curieux curiste d'ailleurs !). L'espèce est un tantinet plus menacée que les chamois. Eux au moins ne peuvent céder à la facilité.

Saturé de muletiers, je m'arrêtais à Chatel à des « point d'heures » comme de coutume. J'ai le démarrage aussi lent que le freinage et par gourmandise, je picore les cols jusqu'à tard le soir. C'est souvent à la lampe de poche qu'il me faut trouver un gîte. Ce soir là, mâchant avec conviction mon couscous quotidien, je contemplais le lac de Chatel, aux rives peuplées d'une étonnante faune : des scouts treillis-rangers à l'assaut de la Suisse au rougeoyant pêcheur allemand s'essayant aux régates pour aller repêcher ...son bouchon, en passant par la famille béate regardant un rocher lui débarouler droit dessus et ne devant le salut qu'à un ultime réflexe de la pierre...

Le plaisir du jour, la récompense suprême : le bon bitume d'Avoriaz à Morzine. Après une journée de « dur labeur », s'offrir cette peau lisse ondoyant dans les prairies du soleil couchant, cela vaut tout l'or du monde. Rareté qu'une descente goudronnée : malgré les neuf cols du jour, c'est la seule et unique. Toutes les autres

m'ont vu sautiller et rebondir de pierre en pierre sur des sentes ou des pistes plus ou moins défoncées, tant en France qu'en Suisse. Le matin m'avait déjà vu cahoter sur le GR 5 à la recherche d'un col des Granges que je n'ai pas trouvé, puis ahaner sous le vélo chargé, pour gravir le col de Bassachaux, plus bas que le revêtu, mais bien dur quand on s'est trompé de chemin. Ce genre de « cochonnerie », même passé en descente vaut bien des Galibiers, durs mais sans surprise. Et si l'on se met à chipoter sur le sens de passage d'un col, chipotons aussi sur la manière de le passer : pourquoi le col du cyclo léger rien-sur-le-vélo-tout-dans-la-voiture vaudrait autant que celui du cyclo-campeur ? Cols franchis à bicyclette dit le règlement. Alors en montée ou en descente, qu'importe ! On aura beau imposer toutes les conditions imaginables, multiplier le poids du vélo par l'âge du capitaine, ce seront toujours les mêmes qui grimperont le plus de cols.

Bassachaux bis dans la poche, je filais vers de nouvelles perles à enfiler sur mon collier déjà lourd. Perles amèrecomme à Chesery où, debout sur les pédales, l'air frais de la côte 2000 me chatouillait la tignasse alors que les roues n'étaient qu'à 1998 mètres. Perles de pacotille, comme la Joux Verte aux trop forts relents de Tour de France ou perles bradées par des commerçants sans goût, comme celles de Vorla et de la Chavannette, concassées et aplanies par les bulldozers, zébrées de télésièges avoriazo-suisse... (Je râle, mais j'étais fort content ce soir-là d'aller en vélo sur ces pistes honnies quasiment au sommet de cols...). Et le soir à Morzine un brillant qui manquait au collier : un orage de derrière les fagots, qu'en cyclo-campeur avisé et sans tente, j'admirais depuis mon studio spacieux (mais en construction). Pas question de fermer l'œil, et au petit matin, seul le café du plâtrier hilare me permettra de le garder ouvert.

C'est qu'aujourd'hui, il y a à voir ! Moins dans les muletiers que dans les cols « tout venant » où la France sportive s'est rassemblée aujourd'hui. Bernarino et consorts sont annoncés dans les parages, et dès potron minet c'est l'invasion. Des hordes de « sportifs » déferlent sur la vallée. Lutte à mort pour la possession DU coin génial d'où l'on verra Bernarino vaincre à Morzine tout en savourant l'agonie des derniers dans Joux Plane. L'ombre du plus petit pommier s'arrache au couteau, les chaises longues s'étalent dans les foins (merde ! coupez-moi ces herbes, on ne voit rien !) et la France sportive s'étale dans les chaises longues, boîtes à décibels et glaciers bourrés de canettes à portée de main. Pas d'efforts inutiles, pour concentrer la force vitale sur LE cri qui donnera des ailes au César des coureurs. « ALLEBERNARINO !! ». d'une traite et sans respirer ! Ca vous asphyxie le supporter moyen pour quelque temps ...Et de partout fuse ce cri...Mais que diable ! Pensons un peu aux autres coureurs obligés de rouler avec des boules Quiès pour garder un semblant de moral !! Eux qui derrière Bernarino, ne sont plus qu'un troupeau plus ou moins agonisant, noyé dans la publicité, trimant, suant et courant après la priprime-carotte (quitte à tâter du bâton s'ils ont abusé de l'engrais miracle...).

Coincé là-dedans, et tel le cheveu sur la soupe, j'ai nommé le cyclo, roulant pour son plaisir, huron innocent adepte de la pause « fraises des bois », étranger parmi cette foule assassine toujours prête à vous lancer un « toujours dernier comme Poulidor ! » si vous n'avez pas l'aisance requise par ces docteurs es-cyclisme qui peuplent habituellement nos cafés du commerce.

Et donc, lassé de tant de bruit, l'élève Rieu regagna sa place là-haut dans la montagne.

François RIEU
ALBERVILLE (73)

(1) Depuis Seytrous, dans la vallée de Morzine, une piste monte sous le col de la Balme, passe au col de la Lanche (d'où un layon - pour spécialiste du 110 m haies tant les forestiers en laissent- mène au col du Vallonnet) puis disparaît en direction du col des Chavannes, qu'elle atteint peut-être.

UNE CHASSE AUX COLS

Cette CHASSE AUX COLS était basée sur un voyage en cyclo-camping d'une durée de un mois, essentiellement français et passant par les nids de cols que sont le Massif Central, les Pyrénées, les Alpes et le Jura.

Parti plein d'enthousiasme, j'ai failli trépasser dès le premier jour dans le col de la Croix de l'Homme Mort à cause de la grosse chaleur. La Destinée n'en avait pas décidé ainsi et j'ai pu rejoindre Ambert, terme prématuré de mon étape.

Cette CHASSE AUX COLS m'a permis, une fois le rythme de croisière établi (9 à 10 cols par jour) de découvrir de toutes petites routes où la circulation est insignifiante, et où on ne voit à perte de vue que des pâturages et quelques fermes. Le Massif Central, hors des villes et des quelques lieux touristiques est un terrain de prédilection pour le cyclotouriste de par ses étendues, son calme, ses paysages, son impression d'immensité et de solitude.

Cette CHASSE AUX COLS a donné lieu, pour le 14 juillet, à l'ascension de mon millième col sur une route forestière des Pyrénées. Je suis accueilli au pied du col par la pluie et une route pleine de trous. Cette montée que j'aurais voulu triomphale (!) est stoppée par une crevaison. En réparant, je m'aperçois qu'un rayon est cassé. La chambre à air réparée et le rayon changé, l'ascension se termine sans autre problème. Clin d'œil du destin qui rappelle à l'occasion la modestie et l'autonomie nécessaires au cyclotouriste.

Cette CHASSE AUX COLS a vu ma revanche dans le 1200^{ème} col. C'était dans les Alpes en Italie, un après-midi de grand beau temps après une matinée pluvieuse qui m'avait vu passer les cols de Vars et d'Agnel. Dans ce dernier, le pourcentage et le mauvais état de la route sont tels que j'ai doublé une R4 en roulant sur mon 28 x 24 ! Je plante donc ma tente à Sampeyre et cherche la route du Colle di Sampeyre, muletier à 2284 m. On m'indique que je ne pourrai pas monter à vélo parce qu'il y a des pierres grosses comme ça (un vaste geste décrit la taille d'une pastèque). La route revêtue dans sa première partie se transforme en chemin caillouteux (mais les pierres ont plutôt la taille d'oranges !) et le col est atteint après 18 km de montée (pourcentage moyen 7.3 %). La récompense est à la hauteur des efforts fournis. Dans un environnement sauvage peuplé de quelques troupeaux, on entend le silence de la montagne, et on en profite pleinement en effectuant les deux portions de chemin qui s'éloignent peu de la ligne de crête allant au col de Rastcias (2176 m, non carrossable). Impression irréelle d'être en équilibre dans les airs au-dessus de la vallée de Casteldelfino.

Cette CHASSE AUX COLS a été le dur apprentissage de la lecture des cartes Michelin. Excellentes et très faciles à lire pour les routes « normales », la précision et l'exactitude s'évanouissent en ce qui concerne nombre de routes forestières. Le tracé est parfois fantaisiste, l'indication du pourcentage par les chevrons encore plus, et l'état des routes encore plus. Un trait pointillé par exemple peut représenter un chemin large et carrossable ou un sentier si étroit qu'on ne peut y poser les deux pieds côte à côte !

Cette CHASSE AUX COLS a été le dur apprentissage des routes forestières. Il faut remercier l'ONF de goudronner et d'entretenir ces routes ainsi que de les ouvrir à la circulation. Mais il est inutile d'y calculer un pourcentage moyen. Ce sont en général des successions de très fortes côtes et de replats, de descentes même, très éprouvantes pour le cycliste surtout chargé. Elles sont souvent mal ou pas indiquées et peu fréquentées même par les cyclistes. « Vous êtes le deuxième cycliste, le deuxième de toute l'Histoire » m'a-t-on dit dans une ferme sur le bord d'une de ces routes. Cette CHASSE AUX COLS a été la magnifique montée au Parpaillon malgré la pluie (je pense à mes amis bressans qui l'ont inscrit à leur programme ...en tandem), le passage de la Bonnette, Restefond et la Moutière sous une pluie glaciale et ensuite l'accueil très chaleureux de la paysanne qui tient le camping de Jausiers (camping qui je recommande particulièrement). Ce sont d'ailleurs les gens de la campagne, les bergers et les montagnards qui respectent le plus et encouragent le cyclotouriste. Ils connaissent la valeur de l'effort et savent l'apprécier. Ce n'est pas comme ces automobilistes qui, même au sommet d'un col, klaxonnent le cyclo parce qu'il ne leur laisse

pas assez de place ou cette parisienne qui ne voulait pas que je pose mon vélo contre sa caravane. Elle a pris ma monture ainsi protégée de la pluie pour la coucher par terre : « Que diriez-vous, si j'allais mettre la poussette de mon fils sur votre tente ? ». Sans commentaire.

Cette CHASSE AUX COLS a été l'occasion de rencontrer quelques trop rares « purs et durs » du cyclo-camping inconditionnels et passionnés. C'est l'occasion de parler avec des cyclistes étrangers (canadiens, hollandais, allemands, belges pardon flamands) et de revoir des amis qui m'avaient rendu service ou hébergé lors de précédents voyages. C'est aussi une série de « rencontres d'un moment » telle celle de ce pépé assis sur le bord de la route au-dessus de Banyuls et qui offrait du vin dans une vieille boîte de conserve seulement aux cyclistes qui ne ressemblaient pas à des coureurs. La rencontre de cette petite fille à Valloire alors que je cherche la route du col d'Albanne (pour éviter le traditionnel Télégraphe). Les adultes ne connaissaient pas et c'est elle qui me l'indique ! C'est aussi la rencontre qui aurait pu être brutale avec le goudron (que j'apprécie pourtant beaucoup, mais sans y toucher) dans une descente rapide : une touriste promène son chien, elle à gauche de la route, le chien à droite et au milieu...la longue laisse tendue !!!

Cette CHASSE AUX COLS a été aussi le camping sauvage, parfois forcé. C'est aussi rouler un ou plusieurs jours sous la pluie, monter la tente et plier sans pouvoir sécher, et ensuite apprécier le beau temps retrouvé. C'est aussi des paysages enchanteurs tels la route Sestrières-Suze faite au lever du jour où j'ai manqué d'écraser des marmottes tellement elles étaient nombreuses. Je propose que cette route serve de certificat d'études du cyclo-muletier. Le chemin carrossable est « consistant » mais sans réelle difficulté et permet de prendre goût à ce genre de sport.

Cette CHASSE AUX COLS est avant tout et surtout l'autonomie (la vélonomie), une vie à l'extérieur 24 h sur 24, une liberté absolue, des routes et des lieux tranquilles (hormis quelques points touristiques qui ne représentent en superficie qu'une infime partie du territoire), le plaisir de pédaler en France (je deviens chauvin ou plutôt réaliste après avoir traversé quelques pays pourtant pas très éloignés lors de mon tour d'Europe).

Cette CHASSE AUX COLS représente pour parler chiffres, 273 cols dont 28 à plus de 2000 m.

Cette CHASSE AUX COLS a pu être réalisée parce que, et grâce aux époux CHAUVOT, j'ai passé quelques soirées à repérer sur les cartes tous les cols que je n'avais pas escaladés. J'ai ensuite tracé un trait passant par le plus grand nombre d'entre eux, les plus hauts possibles, sans autre contrainte. Il faut rendre hommage au travail effectué pour le repérage de TOUS les cols de France et par conséquent pour l'établissement d'une liste exacte et non contestable des cols routiers. Il faut aussi rendre hommage à la diplomatie de R. CHAUVOT qui a annexé une partie du territoire espagnol (avec 3 cols) du côté de la Pierre-St- Martin. A ce jour, le gouvernement espagnol n'a pas réagi officiellement.

Pierre BRIVET
COURS (69)

USURE AZUREENNE

Du 25 avril au 7 mai, nous avons admiré la côte d'Azur et son arrière pays magnifique. Le premier col de l'année ne fut pas « Pas de la Colle » à avaler (214 m tout de même !). Il nous rappelait que très souvent les anonymes (Port de Goust, Burdin, Currutcheta...) valent amplement un Puymorens long et « raplapla ». Celui-ci vous hissera d'aventures sur les plus hautes falaises de France . De là-haut, vous dominez Cassis (BPF 13), ses calanques et la grande bleue, et vous verrez aussi les traces de la mafia marseillaise qui abandonne des épaves de voitures tous les 500 mètres !

Puis nous admirons le Parc de Saint Pons magnifiquement boisé et fleuri. Au sommet du très joli col de l'Espigoulier, trois cyclos d'Avignon nous feront un bout de route étonnés de nous voir en cyclo-campeurs pour notre...voyage de noces. Et pourtant les rubans qui flottent au vent l'attestaient !!!

La Sainte Baume de Thoronet, une région agréable abîmée par la bauxite...progrès quand tu nous tiens...je n'ose plus penser à mes jantes, pédalier et autres pièces légères qui viennent peut-être de ces montagnes rouges éventrées.

Le lendemain matin, un paysan inquiet de l'intérêt que nous portons à ses iris s'approche, constatant avec satisfaction que nous nous contentons de les lui prendre en photo. Il nous parle du temps changeant au printemps et ajoute : « mais aujourd'hui, il fera beau »...et chaud aurait-il dû ajouter. Nous voici dans les Maures, peuplées d'une forêt méditerranéenne typique. Là, les débroussailleuses et les moutons « nettoient » les sous-bois pour éviter une propagation trop rapide des terribles feux de forêt. Il faut savoir qu'un arbre sur deux n'atteint pas l'âge de vingt ans dans ces régions où hélas brûle, chaque année, une bonne partie de nos 30.000 hectares (Forêt d'Orléans : 35.000 Hts).

Le soir, nous campons à Collobrières, capitale de délicieux marrons glacés !...et aussi d'une chorale de chenils aboyant à qui mieux mieux à la moindre voiture ! Et pourtant quel emplacement avons-nous, perchés sur une colline, à côté des ruines d'une chapelle, dominant toute la vallée et absolument seuls (hormis les échos des chiens) ; sans oublier le coucher de soleil.

Le col de Babaou et la route de corniche menant à Cavalaire sur Mer vous réservent des vues magnifiques . Les alentours de St Tropez ont été massacrés par une urbanisation qui, tout en restant dans le style provençal, s'incorpore mal au paysage. Un bon point tout de même pour la cité lacustre moderne de Port Grimaud qui mérite que l'on s'y attarde une soirée de mai.

Le lendemain matin, le vent nous attend, nous rappelant les dures réalité de l'aérodynamisme. Il est vrai que nous sommes dans les « rampes » du Col du Mistral ! C'est avec peine que nous rallions Fréjus et ses arènes romaines où 10.000 spectateurs pouvaient prendre place. N'oublions pas la belle cité épiscopale avec son cloître à deux étages.

C'est à une vitesse de gastéropode que nous atteignons les premiers contreforts de l'Esterel. Que dire d'un massif si petit sur la carte mais si diversifié. Ne dépassant pas 618 m d'altitude au Mont Vinaigre, avec ses roches rouges déchiquetées, sa végétation en repeuplement, on se croirait facilement mille mètres plus haut. La mer blanchissant d'écume cette côte magnifique nous rappelle à la réalité, et ce qui ne gâche en rien le plaisir, une série de cols aux vues saisissantes !

La descente sur Mandelieu, vite nous glissons vers Grasse, fuyant la côte « touristique ». Nous admirons la vallée du Loup depuis Gourdon La Sarrasine. Surprenant bourg fortifié, perché depuis le XIII ème siècle sur son éperon rocheux, dominant de plus de trois cents mètres le plancher des vaches.

Gréolières. En montant en altitude, nous trouvons cerisiers et pommiers fleuris, et - à 1200m d'altitude - seuls dans un camping à la ferme - des glaçons dans la vache à eau !

La montée du col de Bleine à la fraîche avec par ci par là de petits névés, un panorama sur les cimes lointaines des Alpes du Sud enneigées...que de souvenirs.

Notre première rencontre avec les « villages perchés » et les chenilles processionnaires du pin, véritable fléau introduit par le reboisement systématique en résineux (beaucoup plus rentables que les feuillus par la rapidité de leur croissance). Ces chenilles traversent les monts, les vaux et les routes par centaines, en longues files indiennes. Ecrasez la première et la machine s'arrête totalement désorientée. La file que nous avons photographiée comptait 156 individus !

La descente du col de Pinpinier nous conduit des paysages alpins à la vallée méditerranéenne en passant par la splendide cluse d'AIGLUN large de quelques mètres, haute de 200 à 400 m sur 2 km. Elle permet le passage de l'Esteron. Nous avons eu du mal à imaginer que ce torrent ait pu réaliser un tel travail, coupant en deux ces montagnes calcaires !

Puis nous traversons Roquestéron, localité bâtie de part et d'autre de notre torrent. Ici jusqu'en 1860 était la frontière entre la Savoie et la France. Nous avons pu passer le pont sans difficulté. Peu après Monsieur et Madame sortant du restaurant nous regardent passer en reculant leur voiture ...dans l'unique arbre de la place ! Monsieur tenant le volant invective Madame, c'est dur d'être passagère parfois ! Ils nous ont doublés un peu après sur une petite route de montagne, ce qui nous permet d'expertiser les dégâts : un pare chocs et le coffre démolis ! Celui qui a dit que les touristes en auto ne voyaient rien s'est magistralement trompé.

Sur la D 27 nous repartons en arrière, mais cette fois-ci, nous sommes bien au-dessus de la vallée. Pour ce faire, nous avons ingurgité 9 km de montée ce qui nous a permis de déjeuner à 15 h 30 ! (nous n'aimons pas faire un gros repas au pied d'un col alors...).

Le soir, au désertique camping de Pujet-Thénier, nous verrons un autre type de touriste motorisé : « l'homme accroché à sa voiture ». Il y a passé toute sa soirée, portes et glaces fermées...Mais peut-être se battait-il avec sa ceinture de sécurité coincée ? Nous remontons les splendides Gorges du Cians toutes irisées de rayons lumineux en début de matinée. C'est la première fois que je parcourais des gorges par le fond sur toute leur longueur. Dégringolant de 1600 m en 25 km, le Cians a entaillé magnifiquement le schiste rouge . En pratique cela donne 10 km de montée entre 8 et 10 %.

Nous traversons le joli village de Beuil puis nous passons le col de la Couillole. En montant un peu plus haut, les pieds dans les neiges, nous découvrons les cimes blanches du Mercantour toutes proches, ainsi que la vallée de la Thinée, vallée étroite et profonde comme dans toute cette région.

Nous campons sauvage à St Jacques après avoir passé la Thinée sur une passerelle à piétons. Le soir un berger nous dit que le ciel qui s'assombrit ne s'ouvrira pas tant que le vent soufflera. C'est avec un plafond bas que nous attaquons le col de St Martin. La température est nettement inférieure à celle des jours précédents. Le sommet est dans la crasse. Mais quelle surprise dans la descente de dominer St Martin de Vésubie de si haut. On devine également les vallées alpines fermées par les montagnes blanches.

Au camping de Roquebillière, nous achetons 2 kilos de miel de pays aux propriétaires très avenants.

Dans la soirée la pluie arrive. Une grosse pluie. Elle tombera toute la nuit et toute la journée suivante. Nous déplantons donc grâce à la technique éprouvée « de la grenouille », puis nous décidons de ne monter à Turini que le lendemain. Nous passons donc par les gorges de la Vésubie, le col de Chateauneuf. Quelle horreur ces montées sous les capes ruisselantes autant intérieurement qu'extérieurement !

A midi les 2 troquets du Bas-Contes nous refusant asile, nous nous abritons dans l'abri-bus du Haut-Contes. Le bus vient de passer, nous allons être tranquilles pensions-nous...C'était sans compter sans les personnes pittoresques de ce village non moins pittoresque : elles viennent attendre le bus avec une heure d'avance

! Nous allons en entendre de toutes les couleurs, en français et en patois ! « Faut être courageux pour monter de pareils engins d'un temps pareil ». « Faut être fous, vous allez attraper du mal avec cette pluie là » (en passant, seule une journée « subie » en Autriche peut battre ce qui est tombé ce jour-là). Et voilà qu'arrive Madame 100 kilos et sa fille (en bonne voie de dépasser sa mère !). Après les mêmes allusions à la folie, les recommandations (et encore heureusement que nous ne comprenons pas le patois avec lequel elles parlaient entre elles sinon...), voici le chapitre bonne volonté : « moi, j'en ferais bien du vélo, ça me ferait du bien le vélo, mais par ici ça doit être dur le vélo...et puis vous avez vu le prix d'un vélo ? ». On résiste à lui dire le prix d'une randonneuse « maison » ; n'aggravons pas notre cas, déjà dramatique. Toujours est-il que cette brave dame, sportive en puissance, prenait le bus pour descendre...à Contes le Bas. Quand nous sommes partis, pour éviter un scandale, nous avons remis nos maillots mouillés, après passage à l'air libre de l'épiderme, un peu plus loin, car avec les 9°dehors, on nous aurait pris pour des esquimaux.

Nous naviguons tout l'après-midi dans une épaisse humidité, avant de trouver un hôtel à Lucéram, petit bourg au-dessus de l'Escarène. Nous voici donc au sec dans une grande chambre, style années 30, où pour obtenir de l'eau tiède au lavabo, il faut laisser couler 10 mn ! A croire que l'installation a été faite en forme d'alambic (qui sait cela peut toujours servir !).

Le dîner est servi par le chef dont l'allure en dit long sur son appétit...et ses plats sur sa gourmandise. Pour parachever cette soirée mémorable, la patronne du bistrot (c'est la même maison) est digne d'un film : sèche, la cigarette rivée au coin des lèvres, elle joue à la belote avec les habitués. Les clients récents (nous) sont donc servis par des clients plus connus qui vont même jusqu'à encaisser la somme due ! Ajoutez un beau perroquet dans un coin de cette salle pittoresque et enfumée, vous avez le décor.

La pluie ayant stoppé, nous allons visiter le village perché. Une multitude d'escaliers, ruelles, arcades, cours vous montent et vous descendent entre ces maisons tassées les unes sur les autres. Construits pour être facilement défendus en des temps plus troublés qu'aujourd'hui, quelquefois loin des cultures et de l'eau, beaucoup de ces villages meurent, leurs habitants s'étant installés plus confortablement dans les vallées. Peut-on leur en vouloir ? Les cultures en terrasse demandaient beaucoup de travail, les orages les emportant souvent, il fallait prendre la hotte sur le dos et aller rechercher terre et cailloux...

Le matin il fait très beau, mais hélas le soleil aidant, l'eau tombée s'évapore rapidement et reforme des nuages. Nous voyons tout de même un beau panorama de la table d'orientation de Péira-Cava. Il ne fait pas très chaud. Nous sommes sur la route du col de Turini qui passe au milieu d'épicéas dignes de ceux du Jura. Le temps se couvre de plus en plus, nous redescendons sur le col de l'Alble et en changeant de vallée au col de Braus nous découvrons un paysage étendu...au soleil.

Nous restons 2 soirs à Sospel, le temps d'aller chercher le BPF de Notre-Dame des Fontaines. La chapelle était fermée mais la vallée et les gorges de la Roya dominées par Saorges sont des choses à voir.

Le lendemain, nous rallions Menton par le col de Castillon. Nous renonçons à la visite du musée océanographique de Monaco tant la circulation nous exaspère. D'autant que c'est bien plus joli vu des terrasses de la Turbie, 450 m plus haut. Le trophée des Alpes nous étonne par sa grandeur : 35 m de haut après restauration. Initialement il en mesurait 50 ! 38 m à la base. Il a, hélas, été tour à tour transformé en château, prison, carrière de pierre !

Nous gagnons Nice par la Grande Corniche...Les vacances sont finies. Cette dernière route au-dessus de la mer est une belle conclusion, elle nous invite à retourner dans cette région merveilleuse, mais de grâce, pas en juillet-août !

Bénédicte et Jean-Pierre RABINE

AU «STELVIO»

Randonnée Alpine Thonon-Trieste

Alors que, dans les fonds, disparaissait déjà
Isolaccia perdue dans les brumes du val
Et que, sur les sommets, dans le froid matinal
Le soleil rosissait les cimes, au loin, là-bas

Nous pédalons vers le STELVIO
Sans l'ombre d'un nul doute
Et nous avons le moral haut
Après cinq jours de route

Elle était à nous seuls la nature au réveil
Les fragrances de foin et d'asphalte mêlées ;
Ils chantaient pour nous seuls, cachés dans les four-
rés
Les oiseaux que le jour chassait de leur sommeil

Nous pédalions vers le STELVIO
Sans nulle inquiétude
Et nous le savions le plus beau
En toute certitude

Il faut bientôt laisser ces pensées bucoliques
Car la pédale se fait dure dans l'instant !
C'est déjà le premier des multiples tournants
Qui jalonnent, du col, la montée fantastique

Nous arrivons dans le STELVIO
Aux quarante huit lacets
Et nous savons qu'il fera chaud
Pour gagner le sommet

Il reste, maintenant, en jouant du braquet
Tout en douceur pour ne pas rompre la cadence
A s'élever et à savourer en silence
Ce grand moment qui, par le sport nous est donné

Nous pédalons dans le STELVIO
Sans tambour ni trompette
Après bien des monts et des vaux
Nous voici à la fête

Dieu, qu'il paraît petit le cycliste en ces lieux
Minuscule fourmi au flanc de la montagne !
De ses efforts, pourtant ne faisant nulle épargne
Même à la peine, c'est encore lui le plus heureux

Car, s'il monte dans le STELVIO
C'est pour l'avoir voulu

Et pour savoir quel prix vaut
Chemin aussi pentu

Pourquoi, lors, et à qui, clamer ce qu'il ressent
Passant des fonds ombreux aux sommets lumineux
?
Un tel moment sur le vélo, il vaut bien mieux
Plutôt qu'un vain babil le vivre intensément

Rares instants dans le STELVIO
Quand le cyclo propose
Et que, sans souci de ses maux
La montagne dispose

Trois gouttes de sueur pour trois coups de pédale
Un regard vers les hauts, une pensée aussi
Pour qui n'a su trouver le bonheur d'être ici
A transpirer dans ce décor que rien n'égale

Qui lui apprendra qu'au STELVIO
Pour vivre la nature
Il suffit d'un petit vélo
Fi, donc, de la voiture !

Mais un col, même le plus beau a une fin
Tel il fût dur, tel il a passé en un rêve.
Réveillons-nous. Durant un bref instant de trêve
Savourons le bonheur d'être au STELVIO enfin.

Pierre OSWALD
MALAKOFF (92)

UN ETRE A PART

La paix, bien sûr, il l'adore
La nature est son royaume.
L'Ecologie, il l'arbore
Et la chante comme un psaume.

Un être à part, probablement.

Est-il à part celui qui vit
Comme le devrait l'ensemble
Des humains ? Et qui se rit
Des choses dont certains tremblent ?

Un être à part, finalement.

Car ce chanceux qui s'ignore,
Imprégné d'idées simplistes
Qui malgré tout l'honorent,
Est un cyclotouriste.

Un être à part, j'y consens.

Choisit-il la somnolence,
Le répit dans l'oisiveté ?
Non pas, car il se dépense
Sans chercher la notoriété.

Un être à part, assurément.

La montagne a son amour,
De sa ferveur il la vénère ;
Et sur ses pentes, tour à tour,
Il s'extasie ou vocifère.

Un être à part, évidemment.

Sa « Petite Reine » chérie,
Amie de très bons moments,
Accompagne sa rêverie
Du col songeant à l'autre versant.

Un être à part, sportivement.

La France a vu sa silhouette
Sur quelque route oubliée,
Passer un jour à bicyclette
Heureux, content, extasié.

Un être à part, indubitablement.

Mais la retraite arrivant,
Le grand âge étant proche,
Cet heureux-là, dorénavant,
Se dira : « Donc, je raccroche ! »

Un être à part, sereinement.

Souvenirs de ses randonnées,
Paysages de rêverie,
Joies par le vélo dispensées :
Voilà ce qui a fait sa vie.

Un être à part, fièrement.

Lorsqu'il ira vers l'infini
De cette vie, dit-on « de bien »,
Il portera la couronne bénie
Du bon cyclo Ange Gardien.

Un être à part, éternellement.

Jean-Claude PISTORES
NARBONNE (11)

TROP BREVE RENCONTRE

Tout incitait à la détente en cette belle soirée de juillet au Pays Basque. Après une chaude journée (rare en 1978) la fraîcheur gagnait le village et la plupart des pensionnaires de l'hôtel s'attardaient à la terrasse.

Seuls deux d'entre eux ne participaient pas au farniente et s'agitaient au contraire en allées et venues continuelles de leur chambre à la voiture, voiture sur laquelle, bien avant le dîner, 2 vélos étaient installés.

Pour ces deux-là, votre serviteur et son fils Rémy (pas encore 100 cols, 40% seulement) pas question de s'abandonner à la flânerie ; dans quelques heures à 75 km de là, c'est le départ, très matinal de la R.C.P. et il s'agit d'être fin prêt car la journée sera longue avec ce parcours record.

Ravitaillement, vêtements, tout est entassé dans le coffre, y compris la pèlerine de pluie...car depuis un certain CDV elle est là sur le porte-bagages dans les grandes occasions...et avec la RCP, on ne sait jamais, surtout en cet été pourri.

L'un des clients de l'hôtel, pas encore familier car arrivé depuis peu, semble s'intéresser à notre manège après un coup d'œil sur nos montures ; la conversation est engagée et rapidement il est au courant de notre projet.

- Vous allez faire la randonnée des cols pyrénéens m'a dit votre fils.

- Et hou !...enfin on va essayer, mais ce sera dur car, cette année, le parcours est un peu long à mon goût, et comme la forme n'est pas brillante...mais vous êtes cyclo vous aussi ?

- Oui je randonne, je suis de Lyon et suis venu en plusieurs étapes ; j'ai le temps, je suis à la retraite depuis cette année (veinard, il est à peu près de mon âge).

Et l'entretien accroche de plus en plus avec ce cyclo inconnu qui mange depuis la veille au soir à une table voisine de la nôtre, sans que nous ayons jusqu'ici échangé la moindre parole, rien ne le distinguait des autres clients de l'hôtel.

J'apprends ainsi qu'il aime la montagne lui aussi et qu'il a choisi un parcours assez bosselé pour venir jusque là, qu'il est allé plusieurs fois en Espagne et est même monté au point culminant (tiens, tiens !). Le lendemain, plutôt que de redescendre la vallée, il rejoindra St Jean Pied de Port en traversant la forêt d'Irety, une route admirable mais fortement déconseillée aux amateurs de 52 x 13 et de boyaux

Il a sillonné bien sûr toutes les routes pentues de la région lyonnaise et franchi de nombreux cols. L'envie me démange de lui parler des « Cents Cols », après tout, ça pourrait peut-être l'intéresser ; mais je me retiens car ma femme va encore me charrier ; c'est dur de se taire et ça me travaille de plus en plus.

Au fait, vous connaissez peut-être le Club des Cents Cols ?...Je n'en crois pas mes oreilles, car ce n'est pas moi qui ai posé la question, mais lui ! Du coup, nouvelle escalade dans la conversation car il en est évidemment et même en très bonne place puisqu'il s'agit de René Lorimey l'un des tous premiers dans l'ordre chronologique et aussi pour le bilan général. Nous voilà donc repartis de plus belle à travers cols et escalades, pas pour longtemps hélas car l'heure tourne et il nous faut rejoindre Pau.

Même pas le temps de prendre un pot ensemble pour mieux faire connaissance. Les servitudes du cyclo-touriste sont parfois bien amères.

Tout autant que la rencontre, c'est je crois sa conclusion inachevée qui m'a le plus marqué et j'ai eu tout le loisir d'y penser le lendemain lors d'une RCP mémorable.

Comme je vous enviais, René Lorimey, au petit matin alors que je souffrais déjà dans la Hourquette d'Ancizan, malgré le réconfort d'un paysage magnifique, après 5 heures de nuit à tirer la dynamo, et que je vous devinais dans Orgembidesla. Je regrettais de ne pouvoir y être moi-aussi, même si la pente y est plus raide...et les troupeaux plus nombreux ; et ensuite Degargin et Echigoin pour souffler un peu avant la descente défoncée où il faut ouvrir l'œil.

Ce que je vous enviais surtout je crois, c'est la liberté, liberté de faire un parcours préparé par vous-même, liberté de vous arrêter lorsque l'envie vous en prenait, alors que j'étais, moi, embarqué dans une galère à la limite du raisonnable.

J'ai rarement ressenti, autant que ce jour-là, le côté un peu artificiel de certaines manifestations officielles plus proches en vérité d'une épreuve par élimination que d'une aimable randonnée.

Bien sûr, il est tentant de se laisser séduire par tous ces circuits, surtout lorsqu'ils accumulent les difficultés et qu'ils se déroulent dans les plus beaux paysages que l'on puisse trouver : la MONTAGNE. Sentiment accentué lorsqu'on n'est plus tout jeune et que l'on veut non pas rattraper le temps perdu, mais ne plus en perdre désormais après une pause de vingt ans.

Et puis, pour tous ces gens de la plaine, c'est déjà toute une expédition pour quitter la Beauce et retrouver les bosses ; alors on veut mettre les bouchées doubles et l'on tombe plus ou moins dans la chasse aux cols. Qui, à un moment ou à un autre, ne l'a pas fait plus ou moins ? Mais vite, il faut réagir et trouver le second souffle et, l'esprit dégagé, rouler surtout pour son plaisir...mais toujours en terrain accidenté.

Alors, merci René Lorimey, votre rencontre m'a rappelé à l'ordre. Sans pour autant supprimer totalement certains projets qui me tiennent à cœur (c'est maintenant ou jamais) je vais faire une place plus grande désormais au tourisme à vélo.

Pierre CORDURIER
ETRECHY (91)

P.S.- Au fait, il n'y a pas de col dans la région, mais quelques bonnes côtes quand même ; s'il vous arrive d'y passer ne manquez pas de venir à la maison ; nous pourrions alors prendre notre temps pour continuer la conversation !

L'AUTRICHE OU LES MEMOIRES D'UN HYDROPHILE

Le mois de juillet 1980 a vu trois cyclotouristes Versaillais vadrouiller en Autriche : Bénédicte, Bertrand et moi-même. Tous membres du Club des Cents Cols, nous nous sommes laissés tenter par les sommets Outre-Rhin, peut-être n'aurions-nous pas dû, ou alors choisir une autre époque.

21 journées consécutivement arrosées avec au minimum 1 heure de pluie, tel a été le début de notre périple. Nous avons pourtant été prévenus de l'humidité des lieux, par certains articles parus dans la présente revue, et par des témoignages d'amis. Nous, naïfs, avons pensé avoir plus de chance que nos prédécesseurs, pauvres de nous, si nous avions su ! Ceux qui pratiquent le cyclotourisme connaissent bien l'agrément de se voir offrir la douche, le soir à l'étape, mais pas à longueur de journée ! Aussi un soir sur trois, pour nous sécher un peu, nous abandonnions la tente pour nous réfugier dans une des nombreuses chambres chez l'habitant, que l'on peut louer en ces pays. Pas fous les autochtones, ils connaissent bien le climat, et ils ont vite fait de voir les avantages financiers qu'ils peuvent en retirer ! Mais là je suis méchant car dans 90 % des cas, nous avons été très bien reçus et nous avons pu connaître et comparer les habitudes et habitats ! Connaissez-vous beaucoup de gens capables de sortir leur voiture du garage pour y céder la place à nos si chères machines ! Ou encore de vider le coffre à bois de la cuisinière pour y mettre vos « chaussures » à sécher ? (Mais peut-on encore appeler chaussures ces bouts de cuir racornis et informes ?).

Quel plaisir, après une journée sous la pluie, de glisser nos pieds frigorifiés sous la couette, qui est la couverture typique, tout en regardant les éternels nuages se déchirer sur les crêtes alentour...

Quelle angoisse le matin quand vous découvrez que, horreur, il pleut, que peu de temps après la foudre s'abat à 200 m de vous sur un tas de foin, qui a donc miraculeusement séché...

Et vous voilà remontant un petit torrent de vaguelettes, descendant la route de Gailbergsattel, vous basculez ensuite sur Oberdrauburg avec 9 km de descente sans desserrer les freins en vous demandant comment vous stopperiez votre vélo si ??? Et pourtant nous avons des freins de tandem !

En haut de l'Iselberg Pas, deux cyclos-campeurs locaux (les seuls que nous verrons, chargés évidemment à l'arrière) nous apprennent que la veille un Allemand a passé le Grossglockner à pied car la neige recouvrait la chaussée ! Vous qui devez le gravir le lendemain, vous accueillez la nouvelle avec l'enthousiasme en berne et vous commencez à transpirer malgré les 9° qu'affiche le thermomètre de bord.

Mais nous gravirons la célèbre route sans problème, avec même du beau temps le matin. Nous y rencontrons 30 vélos, tous chargés : une large majorité d'Anglais, quelques Hollandais, deux Américains... et trois excentriques français ayant toutes les peines du monde à expliquer, en jonglant avec l'allemand et l'anglais, pourquoi les grosses sacoches sont à l'avant !

Plus tard, à St Johann im Tyrol nous restons deux jours avec l'espoir (déçu) de voir les sommets des « Kaisergebirge », ces célèbres montagnes dont nous serons privés.

Ayant fait incursion en Allemagne, nous écumons les châteaux royaux de Louis II de Bavière, dont le plus renommé (Neuschwanstein) accueille 8000 touristes par jour, soit concrètement 1 h 1/4 de queue pour 20 minutes de visite !!! Mais quelle splendeur ! Nous voyons un jeune handicapé physique, ayant choisi le même moyen de transport que nous, vaincre le Timmeljoch avec ses 12% et ses 2495 mètres, un grand bravo et un bel exemple de courage et de volonté pour beaucoup, tenir le guidon d'une main ne devait pas être évident, surtout quand on connaît la descente en territoire italien.

Deux jours après nous gravissons le Stelvio sous la neige qui tombe et blanchit le paysage de la cote 1800 jusqu'au sommet 2760. Cela fait drôle d'arriver au sommet d'un col en cuissard et maillot manches courtes alors que tout le monde ici est en anorak, grosses chaussures et skis sur l'épaule, car nous venons de pénétrer dans une station de ski d'été !

Dans la descente de la si jolie Silvretta, nous accusons 700 mètres à 90 km/h, il faut dire que la route est droite et très bien goudronnée.

Nous nous permettons un aller-retour à l'Arlberg Pass malgré ses si nombreuses voitures. Et pourtant que n'avions nous pas fait pour les éviter ces calamités : ainsi nous avons dû, en empruntant des routes définies « carrossables » traverser un torrent sur un pont de chemin de fer, enjamber des canaux d'irrigation lorsque le chemin que nous suivions s'est arrêté en plein champ à 2 km du village convoité, passer en pleine montagne dans un petit tunnel de 1 mètre de large, longer la paroi rocheuse avec l'eau qui descend du ciel, de la montagne sur le sentier même car un ruisseau suit le « lit du sentier ». Que dire de la tête des gens rencontrés dans de tels endroits, sinon qu'après m'avoir occasionnellement indiqué la « route », certains parurent rassurés de savoir que nous étions...Franzosen ! Que dire des pourcentages tant sur ces sentiers montagnards que sur les routes alors que nous avons gravi 700 m à 24 % peu après Berchesgaden, vu du...33 % et que descendre un chemin boueux du même acabit avec 7 ° C nous a donné mal aux doigts, aux mains, elles qui, crispées sur les freins, retenaient nos cent kilos sous les regards amusés des promeneurs en bottes et ciré ! (un « truc » qui n'est pas mal dans ces cas « délicats », c'est la courroie de cale-pieds qui tient serré le frein pendant que la main se repose). On comprend alors peut-être mieux que les Autrichiens ne soient pas très attirés par le vélo surtout que les modèles vendus en série sont les mêmes qu'en France, point de vue développements, voire pire !

Combien avons-nous «visité» de granges ?

Combien de grammes d'eau avons-nous traînés avec notre équipage ? Et envers et contre tout, nous n'avons pas eu une seule crevaison à déplorer de tout le parcours !

Toujours est-il que nous avons néanmoins parcouru 1800 km, gravi 36 cols, pris 360 photos (à deux) et... bronzé une semaine au soleil ! Nous n'avons donc pas trop mal choisi notre époque jusqu'à Radstadt, nos hôtes nous ont appris n'avoir vu que 4 fois le soleil en Juin.

Malgré toute cette pluie, les merveilles tant architecturales que naturelles que nous avons admirées là-bas, me permettent de dire que j'y retournerai un jour.

Par cet article, je voudrais encore saluer mes camarades que j'avais entraînés dans cette euh ! croisière. Mais heureusement l'eau s'évapore mais pas les souvenirs.

Jean-Pierre RABINE
VERSAILLE (78)

99 + AGNIEL / AGNEL = 100

1973.....après plusieurs années d'interruption, je reprends la bicyclette !

1982.....Einstein lui-même perdrait son latin devant une équation pareille !

.....et pourtant ; en Novembre 1980, après bien des péripéties, j'accédais à l'ordre des cols durs. Cette année enfin, grâce à des vacances familiales à Guillestre, j'ose demander mon adhésion à l'ordre des 100 cols ! Mais avant d'en arriver là , il faut peut-être remonter en arrière pour situer le pourquoi du comment de la chose...

En Juin 1979, alors que j'effectuais pour la 4ème fois la journée Vélocio, je rencontrais au haut du col de la République, un garçon barbu et sympathique avec qui je passais une partie de la soirée avant d'aller me coucher, la veille de cette grimpe.

Début Août, en arrivant à la permanence de la Semaine Fédérale de Narbonne, une des premières personnes que je rencontre, c'est mon barbu. Il campait comme à son habitude, je logeais chez un copain. Nous nous retrouvions tous les matins et de pédales en développement, de Narbonne à Pamiers, nous avons roulé de concert. Moi qui ne suis pas grimpeur, j'ai trouvé en ce barbu, un docteur ! Un docteur es-cols qui m'a vacciné pour aller à la chasse aux cols. Répertoire en mains et randonnées passées, j'ai dans un premier temps, répertorié mes cols durs et enfin cette année j'ai réussi mes 100 COLS avec mes 5 plus de 2000. C'est le récit de ces modestes kilomètres que je vais essayer de vous conter en précisant que je dédie mon entrée dans l'ordre des 100 cols à

CAMILLE FERLIN

Mon initiateur et mon « mauvais génie » de la recherche des routes qui montent...

Eh oui mon vieux Camille, toi qui a dépassé les 500 cols, tu peux te vanter d'avoir fait un adepte de plus. A force d'ajouter les cols les uns aux autres, voici qu'au 31 Décembre 1981, j'en compte 88 dont Vars et Izoard.

Je me dis que 12 cols de plus ce n'est pas une affaire et que je dois pouvoir y arriver en 1982. Les vacances en famille, prévues dès Janvier, me donnent cette possibilité. Le samedi 3 Juillet me voici à pied d'œuvre.

Au cours d'une randonnée Vars-Izoard, j'avais eu l'occasion de faire ces 2 cols, mais les conditions atmosphériques étaient si déplorables que je décidais pour prendre ma revanche sur la montagne de les remonter « à blanc » cette année.

LUNDI 5 JUILLET :

Je pars de Guillestre, il est 7 h 00. La ville est encore endormie, les marchands s'installent à peine pour le marché du Lundi.

Aie ! aie ! aie ! ça grimpe d'entrée ; que ce virage du camping est raide. Agniel, tu es fou ! Tant pis ! Voilà le pont et le début des gorges. Ca va mieux, elles sont toujours aussi belles. La Maison du Roy, et ça continue, ça grimpe, c'est plat, ça grimpe, c'est plat...Enfin le croisement Château-Queyras / col de l'Izoard 15 km. Les choses sérieuses commencent. J'ai mis une heure pour faire 17 km, pas mal pour un touriste ! Il commence de faire bon. Un virage, une grimpette, un virage... Arvieux, La Chalp, Brunissard : deux cafés dans le bidon, une bière dans l'estomac et c'est reparti ; le dernier virage à droite et on attaque les sapins, qu'il fait bon ! Et ça grimpe ; de virage en virage, je lis mon compteur...7...6...5...4...3...2 km, je débouche à la Casse Déserte. C'est beau ! C'est immense ! Il n'y a que 2 voitures ; des touristes, des enfants font des photos sur un tas de neige au bord de la route. Je me recueille un instant au mémorial Fausto Coppi ; une photo souvenir et j'attaque les deux derniers kilomètres en 28 x 26. Il fait chaud. Quelques voitures me dépassent en klaxon-

nant. Les passagers me font signe de la main... le dernier virage, je découvre « l'obélisque » IZOARD 2360 m. Je pleure ! Il est 10 heures, j'ai mis 2 heures pour les 15 derniers kilomètres ; il fait chaud, je suis pleinement heureux, j'ai vaincu l'Izoard. Oh, ce n'est pas un exploit, tant d'autres y sont passés avant moi et je n'ai pas l'impression d'avoir fait une performance ; mais après avoir envoyé une carte postale à un copain, acheté le badge du col, deux ou trois photos et mon BPF, je m'assieds par terre dans le coin du refuge et je déguste une bière ! Oh qu'elle est bonne. Quelle joie pour moi d'être là, d'avoir vaincu ce col en me surpassant moi-même assis sur mon vélo et appuyant sur les pédales pour le faire avancer...tout simplement ; j'ai envie de crier ! crier ma joie et tant pis si ça doit en faire rire certains, j'adresse une prière vers le ciel pour remercier Dieu de m'avoir permis de vivre ce moment.

Mais toutes les bonnes choses ont une fin. Je remonte en vélo et direction la vallée où la famille m'attend pour le repas de midi. Lorsque je suis à Guillestre je fais les comptes : depuis le premier Janvier, à l'occasion de diverses randonnées, j'ai réussi à « monter » mon capital cols à 99 ; Izoard et Vars étant compris, je les remonte pour me mettre en jambes et en confiance : 1ère partie réussie, Mercredi je refais Vars et Vendredi le « couronnement » ! Agnel pour le 100ème...

7 JUILLET :

Départ 7 h 00 et j'attaque bien sûr d'entrée la grimpette. La route est belle ; les divers lacets permettent de découvrir Guillestre ; mais bonsoir de bonsoir qu'est-ce qu'il y a comme voitures.

Pour tout dire, je n'ai pas trop aimé ce col. Il est dur c'est vrai, mais la traversée des villages, les touristes, les travaux ne sont pas faits pour arranger les choses.

Les travaux !... St Jacques Faizant, dessinateur des cyclos, priez pour moi...Lors de la traversée d'un hameau, dans un virage avant un pont, je me trouve nez à nez, ou plutôt guidon à cul de camion, derrière un de ces terribles engins avec une benne, un tas de graviers dans la benne et deux cantonniers sur le tas de gravier qui « balancent » allègrement leur chargement sur la chaussée...heureusement que mon sac de guidon est fermé... Je sais bien que ces gens-là travaillent pendant que je suis en vacances, mais je me fais du souci pour descendre...Bref, après un camion, une pelle mécanique, un tracteur chenille et une explosion de mine...je passe quand même ce foutu col pour me retrouver au sommet attablé devant une bière fraîche avec un autre cyclo monté par l'autre côté ; cartes, photos, badge, BPF et je ne m'attarde pas, car il est déjà 10 h 00 et j'ai un peu peur de la descente. Lorsque j'arrive à Guillestre, je me souviens tout à coup qu'en montant j'avais trouvé des gens qui mettaient des graviers ! Bizarre, les braves automobilistes ont dû les projeter sur le côté...merci pour le cyclo.

9 JUILLET :

Ce coup-ci, pas de blagues, départ 5 h 00, direction Château-Queyras, Molines en Queyras, ça grimpe sec mais au moins on peut admirer quelques demoiselles coiffées.

Après Molines, ça repart pour la grimpette. Quelques marcheurs, aussi téméraires (ou aussi fous que moi) sont en train de s'équiper et partent.

Voici St Véran. Ce n'est pas un col, mais c'est un BPF et le détour vaut les quelques km en plus. Après la visite à pied de ce site, je prends une petite route dite « route des amoureux » et j'arrive sur une petite route étroite longeant un ruisseau et débouchant à Fontgillarde. Arrêt pipi, photo : je consulte la carte : Col Agnel 11.5 km. C'est reparti AGNIEL ! Tu es près du but.

Je pédale doucement, le nez au vent, casquette sur les yeux, attentif à la route malgré tout car la chaussée est en mauvais état.

Sur ma gauche, un pré, des vaches, un ruisseau, la montagne et accrochés à son flanc, des marcheurs. Attention dos d'âne avec eau courante ! Il y en a 6 jusqu'au refuge. Plus je monte, plus c'est dur et par moment j'ai froid ; qu'importe je l'aurai.

Par instants, je suis obligé de mettre pied à terre car il ne reste plus que du sable et ma roue arrière patine...J'entends le sifflement des marmottes mais je n'ai hélas pas la patience de les guetter. Enfin, voici le chalet. Pas mal de voitures de marcheurs qui partent ou rentrent de randonnées. Et je continue, le col c'est « la haut » ! La route est franchement dégueulasse, heureusement que je suis chaussé en 650 grosse section. Mes pneus de voiture qui font rire mes collègues de la Vallée du Rhône me sont bien utiles.

Encore deux épingles...des cailloux, des cailloux...CA Y EST !!! J'Y SUIS !!! France d'un côté, Italie de l'autre ! AGNIEL sur AGNEL... J'ai vaincu un plus de 2000 supplémentaire, il s'appelle Agnel et c'est le 100ème...

Photos souvenirs, photos de fleurs magnifiques, bleues, rouges, jaunes, vertes, blanches ! Je remets le survêtement et je prends le chemin inverse pour aller savourer cette matinée au refuge devant une bière. Je ne sais si la charmante personne qui était assise au soleil sur la terrasse face au col, n'aime pas les cyclos ou si elle était de mauvaise humeur ce jour-là, mais en tout cas pour ce qui est de l'accueil... J'avale ma bière bien calé contre le mur, je profite de ces quelques instants de bonheur et en route pour la descente ; il faut vraiment faire attention et rouler très lentement. Finalement tout se passe bien et je rentre à Guillestre tout content de moi après avoir traversé une nouvelle fois cette magnifique vallée du Guil. Lundi, changement de décor puisqu'il me manque encore 2 plus de 2000 et que j'ai le Lautaret et le Galibier à portée de pédales.

12 JUILLET :

Me voici à nouveau sur la route. Mais pour une surprise, c'est une bonne surprise. Moi qui ne suis pas un grimpeur spécifique, je découvre un vrai boulevard. Je suis à Monétier les Bains à 8 h 00 et à 9 h 00, je bois la sacro sainte bière à l'Hôtel des Glaciers au Lautaret. Le seul danger dans ce col, c'est le risque de se faire écraser par les voitures ou les poids lourds, car dans les tunnels, même avec un bon éclairage, et j'en ai un, à tous moments on se retrouve dans les graviers du bas côté. Heureusement, ce qui change agréablement c'est l'accueil au Glacier, par les deux jeunes filles présentes. Je peux faire tamponner, acheter des cartes, me désaltérer ; j'y suis tellement bien que je n'en partirai plus et pourtant d'où je suis assis, je vois le panneau : Galibier 8 km. En avant Jojo, c'est le dernier de la saison, le 102ème, le compte est bon. Et je monte, et je monte, et je monte ; sans problème ; l'habitude commence à faire son effet comme l'altitude ! Redescente au refuge de l'ancien tunnel, photos-bistrot-vélo, sans oublier le monument H. Desgranges et direction la vallée, en me payant la fantaisie de lâcher le guidon sur certaines portions de route (interdit de lire ces lignes aux écoles de cyclo !).

Voilà, j'ai fait le plus gros, j'ai atteint un certain but. Dans quelques jours les vacances seront finies, j'aurai encore le temps d'aller à Vallouise faire un 5ème PBF et puis je rejoindrai la vallée du Rhône et son mistral. J'aurais pu parler un peu plus développement, alimentation, contenu de ma sacoche, comment j'étais habillé, etc...etc...d'autres l'ont fait ou le feront mieux que moi !

Ce récit peut paraître décousu ; du déjà lu, je m'en excuse auprès des puristes. J'ai simplement essayé de traduire mes sentiments pendant ces quelques jours dans les Alpes et marquer de cette façon ma demande d'entrée dans l'ordre des 100 COLS.

Georges AGNIEL
SAUZET (26)

IL ETAIT UNE FOIS LA MONTAGNE

Moi qui n'aime pas du tout écrire, aujourd'hui je prends mon stylo pour venir exprimer ma joie. Je viens de passer mon 100ème col le 25 juillet dans le circuit des Aravis, (la Forclaz de Queige), un nom que je retiendrai longtemps, et mon 115ème le mardi 10 août 1982 (110 000 mètres d'ascension). Si je parle de ces 100 cols, ce n'est pas par vantardise, ni pour éclabousser, mais pour exprimer ma satisfaction personnelle et pour remercier tous mes copains qui ont roulé avec moi depuis quatre ans.

Je suis, à 43 ans, comme un enfant qui vient de recevoir un cadeau, mon cœur bat très fort, et peut-être pourrai-je avoir une larme à l'œil de plaisir en repensant à toutes ces longues heures de selle dans cette belle montagne.

Que de souvenirs de sueur, de mauvais temps, de fortes chaleurs, de brouillard, de moments de découragement, mais aussi de très bons qui me font oublier les efforts et les lassitudes.

Mon départ sur un vélo remonte en août 1977, et déjà mes premiers coups de pédales furent pour une bonne côte, je sentais que j'allais aimer grimper. Il me fallut une année pour me mettre en jambes sur les bosses de mon département et 1979 fut une très bonne année, c'est de là que j'ai commencé à aimer la montagne, mon premier grand circuit fut le BRA et là j'ai découvert mon plaisir. Depuis, dès que mon temps libre me le permet, c'est vers elle que je me dirige.

Du plus haut au plus bas, mis à part quelques exceptions, je me souviens de chaque col, les uns passés en 40 x 16 et d'autres en 30 x 24, les uns, ne voyant jamais arriver les sommets, et d'autres, ne me rendant pas compte qu'ils étaient passés.

Pourtant quand j'y repense, que de bons et mauvais moments à passer, je vais vous parler de mes plus mauvais :

Mon plus beau coup de pompe fut sans nul doute dans l'ascension du Molard le jour du BRA 79, je le suis après, je n'avais pas assez mangé : fringale, crampe à chaque cuisse. Je fis les quatre cents derniers mètres moitié à pied, moitié à vélo, il fallait voir à quelle vitesse... Puis l'attaque de la Croix de Fer (BRA 79) de nouveau la fringale et les pieds me brûlaient. Après avoir bien mangé et m'être trempé les pieds dans un ruisseau, le col passa beaucoup mieux, bien sûr à petite allure.

A la Semaine Fédérale de Pamiers, dans le col de la Crouzette (19%), par une chaleur torride, un passage à pied, trois cents mètres environ. Je ne pouvais plus avancer, j'étais comme vidé de mes forces, et d'autres encore mais moins durs ceux-là.

Le plus beau fut sans conteste l'arrivée en haut de la Croix de Fer ; et bien oui, j'ai pleuré de joie dans les bras de mon copain Loulou... pensez, c'était très dur et avec la fatigue, un camarade qui arrive très peu de temps après moi, cette foule qui encourage chaque participant, il faut vivre cet instant là.

J'ai aussi un autre très bon souvenir, le passage du Tourmalet ; le premier 2000 de mon épouse, de Claude et d'Olivier, ceci est inexplicable, il faut le vivre.

Bien sûr, j'aurais beaucoup de choses à dire, mais il me faudrait une journée pour m'exprimer, la montagne, ça ne s'écrit pas, ça se vit. C'est une féerie sans cesse qui se renouvelle. Pour un cyclo, chaque col est une épreuve sans enjeu et un exercice physique gratuit. Avec un très bon entraînement et de la volonté, ce qui donne une bonne endurance physique, c'est un plaisir de la parcourir.

Voilà pourquoi j'aime la montagne. Je crois que je suis généreux dans l'effort physique et très combatif, lorsque je fais quelque chose, je le fais avec passion et j'aime aller jusqu'au bout de mon entreprise, je pense que je suis un touriste sportif. L'ascension est un exercice passionnant qui demande à être vécu, c'est pour cela que je me tourne vers elle.

Maintenant, il me faut penser à l'avenir et dire que 1986 me verra peut-être passer mes 200 cols.

Vive le vélo et vive la montagne...

Jean BRUNE, SAINT JULIEN LES VILLAS (10)

DETOURS EN UBAYE

Il vibrait de tout son corps lorsqu'il en parlait, avec un rien d'inquiétude dans le regard, l'ami Jacques, car le sujet était d'importance pour un Cent Cols qui a établi son camp de base non loin d'un col nommé PARPAILLON.

Nous y étions et le nom était jeté, l'objectif cerné, la voie d'accès repérée finement sur la carte au 1/50 000 mais auparavant, il restait à se persuader qu'il n'était pas un obstacle insurmontable car le poids de l'histoire se faisait bien présent.

Quand on connaît la somme de récits qui l'entoure, le magnifie, le décrivant comme un obstacle très respectable, il entre en vous comme une petite pointe d'inquiétude modulée par l'expérience acquise au fil des routes sans cesse recommencées. Et puis à grands coups d'amitié émaillée d'une certaine complicité, qui laisse présager que la solidarité n'est pas un vain mot, cet objectif vous devient familier. Vous l'imaginez comme une belle montagne, d'abord boisée puis allant plus avant, elle livrera une partie de ses secrets, une à une ses beautés et comme une femme elle vous laissera découvrir ses atours les plus précieux.

Comme des amants pour qui l'amour ne se résout qu'à une manœuvre d'abordage, nous l'approchons avec un léger pincement au cœur, une retenue que nous inspirent le fort pourcentage et la fin d'une nuit tourmentée, peuplée de rêves agités.

Le PARPAILLON au jour naissant, c'est un festin d'odeurs dans lequel se mêlent harmonieusement le serpolet et le thym sauvage, tels les violons d'un orchestre symphonique soutenant la fugace impression d'être sur une autre planète, tellement ces chocs olfactifs et visuels vous titillent allègrement toutes les cellules de votre corps. C'est l'Italie ! le vin ! j'ai envie d'écrire l'amour ! mais je ne sais si cela convient, peut-être ?, car ces moments là étaient d'une telle intensité que je persiste et persifle au risque d'entendre dire un jour que mes états d'âme dépassent quelque peu la raison.

Pourtant devant la chapelle Ste Anne, nous fûmes surpris par un lever du jour comme on en a toujours rêvé, un ciel pur, une légère brise qui rafraîchit la sueur frontale, et le sentiment d'avoir devant soi des instants de vie inoubliables.

Nous pénétrons dans le bois du BOUSQUETON constitué de pins Cembro d'une majesté qui vous inspire l'humilité devant tant de grâce et d'équilibre naturel. La lumière naissante pénètre à travers les résineux en inscrivant sur notre chemin une « sérigraphie » du meilleur effet.

Atteignant le pont BERARD, nous faisons un premier point et quelques photos pour graver sur l'image nos impressions que nous sentons déjà très fortes. Aux abords de la cabane du PARPAILLON, nous vîmes les premiers troupeaux encore engourdis et rassemblés aux côtés d'un chien veillant non loin d'eux ; les premières marmottes aussi, d'abord fières, nous saluant d'un sifflet court et strident puis, au fil de la grimpe, se faisant moins farouches, restant tout simplement érigées, portant sur nos machines et nous-mêmes des regards débonnaires. Après tout, n'étions-nous pas aussi des bipèdes affublés de drôles de machines avec la prétention de se hisser sur le toit de leur domicile ?

Sur des lacets réguliers, nous nous élevions à une allure qui ne ressemblait en rien à celle que nous adoptons d'ordinaire sur la route car il faut bien composer avec les paramètres de la randonnée cyclo-muletère qui sont : progression et recherche constante d'équilibre tellement le terrain est irrégulier. Mais quelle belle école ce serait pour tous les routiers qui éprouvent les pires difficultés à maîtriser leur machine sur des terrains souvent bien plus aisés !

Puis vint le soleil, ce fut un cadeau, un Noël avec de la neige, des sabots, un feu, des calissons, du pain d'épices, des oranges, une joie sans mot, nous étions d'ailleurs éloignés de quelques hectomètres, mais

d'un commun accord, comme deux gamins, nous avons disposé nos bicyclettes en faisceaux, nous sommes là, plantés face au soleil devant cette merveille, nos yeux n'en peuvent plus et se repaissent d'images de paix et de bonheur simple.

Nous n'avons presque rien à nous dire mais devant les yeux de Jacques, comme une lueur de bonheur, d'amitié partagée et au loin l'aurore d'une complicité qui vient de naître.

Sacré PARPAILLON ! Seulement un col me direz-vous, j'objecterai seulement en vous disant : parcourez-le, il m'étonnerait qu'il ne vous laisse qu'un souvenir sans valeur ou tout au plus une impression vague.

Devant le tunnel, nous fixons de nouveau nos impressions sur la pellicule, mais comme Jacques est un puriste, nous gravissons la raillère au-dessus du tunnel pour accéder au col. Là, Messieurs, Mesdames, les cyclos blasés de tous poils, de toutes fédés, de tous partis, de toutes confessions, je souhaite qu'un jour vous puissiez vivre comme nous ce site d'une aridité lunaire baigné dans la lumière de la haute UBAYE.

Les qualificatifs les plus prestigieux n'y suffiraient pas, je préfère de loin une invite qui vous mènera sur la trace de ce sol dont le souvenir restera longtemps gravé dans nos mémoires.

Jacques BORDENAVE et Jean-Jacques LABADIE

LES «FORZA» DE LA ROUTE

« Col Fermé ». Tiens ? L'Echelle est fermée ? Un cinq juin ? Pourtant le col est là, tout proche, et la neige ne subsiste que sur les hauteurs, bien au dessus de la cuvette. Il doit y avoir un obstacle dans la descente, vers l'Italie. Sur ce versant, exposé au nord, la route non revêtue, porte sans doute les séquelles de l'hiver, en cette fin de printemps maussade. Ma foi on verra bien. De toute façon, un vélo se faufile partout.

Après le vert tendre des prairies tapissant la dépression du col, le décor sauvage de la descente sur Melezet et Bardonecchia marie le gris des rochers, couleur de ciel, l'ocre de la terre et le vert sombre des conifères. La route, en partie dissimulée par la forêt clairsemée plonge en direction du petit barrage retenant les eaux de la Vallée Etroite, trois cents mètres en contrebas.

L'obstacle est là, au tout début de la descente ; le tunnel creusé dans la roche est partiellement obstrué par la neige, mais l'espace dégagé est suffisant pour le passage d'une bicyclette. Allons, ce n'était pas un bien gros obstacle. Plus ennuyeux est celui qui se présente plus loin, à l'entrée du premier virage. Deux chiens de belle taille, à l'attitude hostile, campent au milieu de la chaussée, comme à l'entrée d'un domaine dont ils auraient la garde, et semblent peu disposés à me laisser entrer. Le cyclo est l'ennemi du chien ; c'est ainsi, allez savoir pourquoi. Fort heureusement ces fauves sont sous influence, celle de leur maître, couché dans l'herbe du talus qui, d'un cri, les rappelle alors que, pressentant l'horrible agression, les poils de mes mollets commençaient à se dresser d'effroi.

Jean BOBET, grand cycl(otour)iste devant l'Eternel, a dit : « Quand on est fada, on ne se refait pas ». Fort de cette affirmation, et puisqu'il faut bien assumer sa condition, j'ai fait demi-tour à San Sisto, après les derniers lacets, et suis reparti en sens inverse. Non, non, je n'ai rien oublié au col, mais cette « Strada non asfaltata » m'attire et je veux bien payer d'une seconde dégringolade aux trépidations douloureuses, le plaisir d'une belle escalade intercalée. Et puis, me direz-vous, il y a là-haut ce fameux col du Mauvais-Pas que j'ai franchi tout à l'heure, à la suite du col de l'Echelle, sans donner un coup de pédale et que bien entendu, je n'aurais pas pu compter dans ces conditions. Et pourtant, je ne l'homologuerai pas ce « Mauvais-Pas »... Tout bien considéré, je pense que ce n'est pas véritablement un col, malgré ce terme « Pas » qui prête à équivoque. Ou plutôt, lui et l'Echelle ne font qu'un. Ils sont les deux rebords du plateau qui les relie. Cela n'enlève rien, toutefois, au plaisir de l'escalade. Passons.

Du reste, avec mon 30 x 28, je dois dire que ça passe très bien. Premier virage, deuxième virage, troisième virage. Tiens, un coreligionnaire. Alléluïa ! Content de te voir, ami. D'autant que tu n'es pas seul. D'autres cyclos et cyclotes te suivent et, quelle bonne surprise ! j'ai le plaisir de reconnaître l'une d'elle au passage. L'arrêt s'impose. Marie et ses compagnons sont membres des Cyclotouristes Grenoblois. Eux aussi sont partis ce matin de Briançon et se rendent à Sestrière. Ca tombe bien, moi aussi. Au fait, qu'allons-nous faire à Sestrière ? Car nous nous y rendons pour la même raison, bien sûr. Eh bien, nous allons voir passer le tour d'Italie, dont c'est aujourd'hui l'avant-dernière étape Cunéo-Pinerolo, celle du souvenir. Ce n'est pas une étape ordinaire. Jadis, Fausto COPPI, sur ce parcours, accomplit l'un de ses plus grands exploits. C'était en 1949, et seul, l'état de la route a changé. Cinq cols sont au programme de cette « leggendaria tappa » et l'itinéraire empruntant largement aux Alpes françaises, est tout à fait digne d'un brevet cyclo-montagnard franco-italien. Sûr que le passage du dernier col devrait valoir le déplacement.

Mais d'abord, en terminer avec ce « Mauvais-Pas ». Bonne route les C.T.G. à plus tard, peut-être. Les deux cerbères, fidèles au poste, ont à nouveau dressé l'oreille à mon approche mais, résignés, l'ont rabaissée sur une nouvelle injonction de leur maître. A son troisième passage, dix minutes plus tard, ils ne prêtent plus guère attention à ce cycliste bizarre qui va...qui vient...Adieu, Colle della Scale, et merci pour ces quelques kilomètres de route « primitive ». Un vrai bonheur. La poussière est moins toxique que l'oxyde de carbone, et les cailloux noirs moins dangereux que les ailes de voiture.

Ah, les voitures, je peux désormais les compter à partir d'Oulx. Mais je l'ai bien cherché. Toutefois elles

seront stoppées à Cesana Torinese, au pied de la dernière difficulté de cette étape que les coureurs aborderont tout à l'heure après avoir franchi le colle della Maddalena (col de Larche), les cols de Vars, de l'Izoard et du Montgenèvre. Les cyclistes accourus par centaines à l'appel du « Giro » ne s'en plaindront pas. La route menant à la station de Sestrière est à eux. Jusqu'au dernier moment, ils l'ouvriront aux coureurs, sous le regard bienveillant des policiers qui composent un service d'ordre moins sévère que celui du Tour de France. Et les exhortations de spectateurs enthousiastes et volubiles. « Daï, daï ! » Je suppose que c'est amical. « Forza ! » C'est déjà plus facile à comprendre et, personnellement, cet encouragement m'est plus doux à l'oreille que l'exécration « vas-y P. » dont nous sommes affligés de l'autre côté des Alpes.

« Forza » par ci, « Forza » par là. A force, j'ai forcé l'allure sur le haut de l'ascension ; gagné à mon tour par la frénésie ambiante mais j'ai dû, sans cesse, jouer de l'avertisseur dans le dernier kilomètre où s'est massée une foule considérable et bien m'en a pris, car ils ont fait vite, escaladant Larche, Vars, Izoard, Montgenèvre comme vulgaires taupinières « ils » sont tout proches, « ils » arrivent, les voici !

Ils ont surgi de l'ultime rampe, le regard fixe, glissant rapidement sur les pavés roses de la station, déjà lancés dans la descente vers Pinerolo. Tous les favoris étaient encore ensemble après deux cents kilomètres de course et cinq mille mètres de dénivellation. Il n'y a plus d'Alpes...Enfin, pour eux, pas pour les sans grade dont les passages au sommet vont s'échelonner sur plus d'une demi-heure. Demain, « Tuttosport » et la « Gazzetta Dello Sport » relateront leurs exploits et célèbreront la victoire de l'un des leurs, l'ombrageux « Beppe » à Pinerolo. Le macadam est jonché de ces journaux et d'autres encore. Papiers et prospectus en tous genres. La fête est terminée, place aux équipes de nettoyage. Elles auront du travail. En France, certains villages de montagne, plus soucieux de leur environnement que de rentabilité ont mis leur veto au passage du Tour. Comment leur donner tort ?

A Cesana Torinese, j'ai retrouvé les C.T.G. redescendus de Sestrière quelques instants plus tôt. Alors que nous entamons ensemble la remontée vers le Colle del Monginevro, le soleil enfin fait son apparition, illuminant les flancs arides du Chaberton. Salut, géant du Briançonnais, vieille sentinelle meurtrière. Profite encore de tes quelques semaines de tranquillité. Dans deux mois, les randonneurs et les motards te prendront d'assaut. Il y aura aussi, certains jours, quelques cyclos dont la présence sur tes pentes amusera beaucoup ta clientèle habituelle de marcheurs transalpins. Pour eux ce sera plus dur...Mais ce ne sont pas les moins opiniâtres.

L'évasion aide à l'escalade et réciproquement. Nous allons bientôt repasser en France. Une très longue file de voitures immobilisées annonce le poste frontière de Clavière. Pauvres automobilistes ! comme ils doivent rager de voir ces cyclos remonter tranquillement toute la file et passer la douane et le poste de police sans être arrêtés.

Nous arrivons sur Briançon. L'après-midi n'est pas trop entamée. Les coureurs avaient pris beaucoup d'avance. « Et si on allait à la Croix de Toulouse ? » suggère un Grenoblois inspiré. La Croix de Toulouse ? Quelle bonne idée. Il y a longtemps que je m'étais promis de monter un jour à ce belvédère. La D 32 qui y conduit ne décrit pas moins d'une trentaine de lacets au fort pourcentage et la pente ne s'adoucit qu'au-delà des prés de Serre-Lan, au terminus de la route goudronnée. Il reste alors un peu plus d'un kilomètre à parcourir sur un chemin empierré pour parvenir à la Croix, et à l'oratoire de Notre-Dame de la Délivrance.

L'oratoire, bâti sur l'arête de la montagne, à la jonction des vallées de la Guisane et de la Durance, semble survoler Briançon. C'est impressionnant. Le regard plonge sur la cité, six cents mètres en contrebas, s'éloigne, s'attarde au sud, sur un horizon de cimes encore enneigées, puis vient se poser sur le sombre massif de l'Infernet et sur l'harmonieuse grande Maye aux lignes de pente régulières. L'été venu, ce sont deux sommets que l'on peut atteindre à vélo au prix de belles suées, mais quelle récompense...Le soir tombe sur Briançon, et les nuages ont repris possession du ciel me privant des fastes du soleil couchant. Tant pis, je ne verrai pas s'enflammer la Crête des Barres et le Pic de Jean Rey. Un autre jour peut-être. Il est temps de redescendre.

Daniel FREZE, BELFORT (90)

UN PIED A 2000 ET UN PIED A TERRE

A force d'entendre dire que cent cols, ce n'était pas si dur que cela, Brigitte avait fini par le croire, et que 86 ascensions étaient déjà réalisées : le but approchait, mais il fallait encore réaliser 5 cols à 2000 m et la saison se terminait.

La décision fut donc prise en ce mois de septembre encore estival : nous irions un week-end « faire » le Glandon et la Croix de Fer.

Ainsi, en ce premier samedi d'octobre, étions-nous vers 16 h 30 à St Etienne de Cuines dans la vallée de la Maurienne. Une ascension de dix kilomètres en cette fin d'après midi nous amena à St Colomban des Villards alors que la fraîcheur du crépuscule tombait sur les épaules. Un petit hôtel charmant, le grand calme de la saison, une bonne nuit et le dimanche matin vers 8 h par un beau ciel bleu, nous partions pour mille mètres d'élévation. Les premières couleurs de l'automne, la tranquillité et la beauté de ce versant nord du Glandon nous firent passer une large première heure très agréable. Mais il faut savoir que les trois derniers kilomètres sont à 10% et que c'est bien dur quand on n'a que 45 kgs pour appuyer sur un modeste 26 x 24. Doucement, méthodiquement, après avoir rejeter force résidus de ces cigarettes qu'elle persiste à utiliser, Brigitte émergea au col du Glandon ; 1924 m : il était 10 h...Temps superbe, photos...mais l'objectif était encore un peu plus haut, au dessus des 2000 m convoités...Cependant, après les quelques hectomètres de descente, la montée parut bien facile en comparaison des trois kilomètres précédents. 10 h 30 : une diapo pour le paysage magnifique (ignorons les travaux du barrage en contrebas), une 24 x 36 noir et blanc pour le souvenir, Brigitte avait son premier 2000 m, le même que le mien d'ailleurs, cinq ans auparavant...2088 m Pensez !

Grimpeur de col fervent, je n'allais pas bien sûr me contenter de cette réédition de la « Croix de Fer ». Depuis longtemps, j'avais repéré sur la carte au 1/50 000ème ce chemin qui mène aux barrages EDF du Grand Lac et du Lac Blanc. La pente semblait très forte mais avec tous ces lacets, impossible de mesurer le pourcentage.

Je me décidai donc à tenter ma chance pour atteindre le col nord des Lacs 2533 m. Le premier kilomètre presque plat ne me trompa point ; la montagne était là, à gauche, et les lacets s'y inscrivaient sans espoir de facilité. Dès le premier d'entre eux, la sanction fut là... Les cailloutis, la terre humide et glissante, la danseuse était interdite ; il fallait mettre très petit, par exemple 26 x 22. J'effectuai ainsi encore 1500 m ; chaque lacet gagné mettait du baume au cœur, mais la vue là-haut du serpentín me faisait retomber dans la résignation. Brusquement, une « grande » ligne droite, raide, raide, à tel point que des randonneurs pédestres s'arrêtèrent pour regarder l'artiste chuter...Autant le reconnaître, j'avais mis tout à gauche (26 x 25). Je passais cette muraille mais un lacet à gauche eut raison de ma capacité respiratoire en cette fin de saison, venant de la plaine, à 2400 m d'altitude un tel effort ne pardonne pas...La poitrine brûlante je dus mettre pied à terre. Honte pour moi qui, deux mois plus tôt, escaladait le névé terminal du Pitztalerjochl (3003 m - Autriche) vélo sur l'épaule ? Non, bien au contraire, leçon de modestie...Ainsi ramené à une plus juste idée de ma condition physique du moment, je marchai quelques hectomètres avant de me remettre en selle pour déboucher devant le Grand Lac et au fond le glacier de St Sorlin. A gauche, un sentier à travers herbe et éboulis, le col nord des Lacs était là 5 mn à pied, vélo sur l'épaule.

Mesure effectuée, ce chemin s'élève d'environ 500 m en 4 kilomètres non goudronnés bien sûr...Croyez-moi, c'était dur ! La descente aussi d'ailleurs, mains arc-boutées aux freins...

Vers midi, je retrouvai Brigitte au restaurant du col de la Croix de Fer. Un peu de repos fit du bien après l'alimentation nécessaire. Nous agrémentâmes la descente vers la Maurienne d'une séance de quarante minutes de poussée de nos chers vélos vers le col de Bellard (2233 m) par les chalets de Longe Combe. Belle vue sur la montée du Glandon et partie de vélo-ramasse sur l'herbe sèche pour rejoindre la route... Une descente sans histoire, puis la voiture, le retour vers Lyon et notre Saône et Loire.

Nous étions vraiment ailleurs ce jour-là, avec la nature et avec nous-mêmes ; dans le dépassement et dans la nécessaire modestie, une belle journée bien vivante, enfin !!!

Gérard FOREST
FONTENAY (71)

HISTOIRE DE 100 COLS

Voici l'histoire d'un garçon nommé PERRIN qui tenait l'Auberge FLEURIES . au milieu des PRES. Chez lui, c'était tous les jours FESTRE :à TOUTES AURES du jour et de la nuit, il tenait table ouverte, aidé par Lise, son épouse aux yeux de CHAT, majestueuse de PORTET D'ASPET avenant, qui était CHARMETTE et qu'il appelait parfois SARENNE , parfois sa MUSE. Lequel des deux était le plus aimable ? On ne sait. Toujours est-il qu'ils recevaient parfois tant de clients, tous considérés comme des EGAUX, qu'il leur arrivait de céder leur propre chambre, au lieu de les mettre dans LES GRANGES COMMUNES, tant ils étaient ARAVIS de rendre service. « Tant pis disaient-ils alors, nous CUCHERON au GRANIER : il suffit d'y MONTET ».

Hélas, un soir de la SAINT-JEAN, arrivèrent chez nos amis quatre bandits, appelés les QUATRE SEIGNEURS tant ils étaient féroces. A peine l'hôte leur avait-il dit « Bonjour MARCIEUX » qu'il leur trouve un air d'IZOARD et de VENCE leur ASPIN inquiétant pense qu'ils doivent avoir un caractère ACARIAS et les SAISIES au COLLET pour les mettre à la PORTE. Repoussé par ces brutes et craignant le pire, il s'empare d'une grosse CROIX DE FER ORNON le MURS PRE de lui. Mais elle était trop lourde pour qu'il puisse la lever et, pour COGNET il aurait fallu qu'il LUS LA CROIX-HAUTE. Il fut donc mal MENEÉ et TREBATUT lâcha LA CROIX, le visage LABOURET de COU. Il perdit la BATAILLE et CEYSSAT le combat malgré l'aide de son chien qui n'était qu'un tout PETIT SAINT BERNARD.

Les truands en veulent à ses économies et le menacent « on s'est assez MARAIS : tu vas nous diROUSSET ta COCHETTE, gros PORT, sinon ton COMTE est bon, nous te ROTISSON dans la CHEMINEE et c'EYSSERIEUX. « C'est FAU, vous MENTE » se mit à PRAYER le malheureux. « Puisque tu veux PEYRESOURDE oreille, tu vas en VAVELLA » dit celui d'entre eux qui avait le plus la tête près du BONNETTE . Il lui lança un MOLLARD, lui ficha une TOURNIOL et un COUZ de pied au CLUZE, lui arracha l'ALLIMAS et MILLEMARTYRS dans la CHAUDIERE où, évidemment, il LACHAU et pousse des AYES ! Devant ce spectacle, sa femme Lise en avait les JOUX VERTE et soudain, l'ISERAN l'AUBISQUE de homard au CARRI qu'elle avait eue à déjeuner. Cela attira aussitôt LIMOUCHES qui, par TELEGRAPHE, avertirent la police comme bien il se doit. Les gendarmes pensant trouver des CONTREBANDIERS arrivent sur leur MACHINE, une vieille OSQUICH qui FRENE à grand BROUIS. Les bandits prennent la clef des CHAMPS par un PORTILLON derrière l'auberge en criant « nous sommes PERTHUS !

« Le malheureux pour se remettre, se précipite sur une bouteille protégé PARPAILLON en disant « J'espère qu'il RESTEFONDS de MONTGENEVRE et se VARS un plein verre. Les gendarmes regardant à travers les BARRIOZ de FER de la FINESTRE qui LUITEL un phare dans la nuit, ne voient rien qu'un buveur qui se MOUILLES comme pour NOYER son chagrin. Croyant être venu pour rien, le brigadier dit à ses HOLME « ALLOS enfants, ne GLANDON plus ici, laissons ce COMBOIRE. Le BONHOMME se prend pour BACCHUS, mais il n'est qu'un SOULOR. Vive la REPUBLIQUE ! » Ils repartirent sans même laisser une SENTINELLE, en chantant une chanson de Nicole CRUZILLE*, du moins si l'on en CROIX-PERRIN, à qui ils venaient d'enlever une belle EPINE du pied. Pour se calmer, il enJAMBAZ son vélo et alla faire un tour...

L.NEYTON
GRENOBLE (38)

* dont ils étaient FANS.

MES CENT COLS

Eh bien ! moi, faible femme, me voici au Club des Cent Cols ! Moi qui n'avais jamais fait de vélo avant 1978, j'ai réalisé mon petit exploit, car j'ai un mari un peu fou de sa petite amie (la bicyclette...), et ne voulant pas me laisser supplanter par celle-ci, j'ai dû réagir.

J'ai donc commencé à rouler avec lui et avec des amis, et ma foi, le plaisir de parcourir la campagne m'a rapidement enchantée.

On découvre sa région, que l'on croit connaître, et que l'on ne fait qu'entrevoir à travers les vitres d'une voiture... Ici, des champs avec des fleurs, là, un arbre tordu par les intempéries et la vieillesse, là encore, un petit lapin qui s'enfuit, effrayé, parce qu'il ne nous a pas entendu arriver... Peu à peu, je suis conquise par ces plaisirs tout simples et par la sensation de bien-être que j'éprouve au retour de nos courtes sorties.

Et puis, un jour, André, (c'est mon mari) m'annonce : « Aujourd'hui, tu vas faire la côte de Lens-Lestang avec moi ». Il est fou, je m'indigne ; pensez ça monte 2 kms à 6-7 % ; je ne pourrai pas. Mais inutile de discuter et nous voilà partis. Un peu de plat pour nous mettre en jambes et puis c'est la montée. « Mets ton 2ème plateau à l'avant » (c'est un 38 dents je crois) - « Mets ton avant-dernier pignon à l'arrière » (c'est un 23 dents, j'en suis sûre) - « Quand nous serons à mi-côte, je te le dirai ». J'ai dépassé la mi-côte je me suis accrochée de plus belle et enfin, le sommet est arrivé. J'avais l'impression d'avoir le feu aux joues, j'avais bien le souffle un peu court et les jambes tremblantes, mais j'étais passée... victoire !...

Ensuite, tout a été plus facile, car j'avais pris confiance en moi. Je ne le savais encore pas, mais le virus du vélo m'avait contaminée. J'ai commencé à penser qu'André n'avait pas tort de participer à des sorties organisées par des clubs, et moi-même, je me joignais parfois à eux. Les conversations des cyclos ne m'ont plus paru dénuées forcément d'intérêt, et c'est au cours de l'une de celles-ci qui roulait sur le Club des 100 COLS, que j'ai dit : « Et pourquoi pas moi ? ». Que n'avais-je pas dit ! André a comptabilisé les cols que j'avais gravis depuis trois ans, une vingtaine... une misère ! Mais c'était ne pas connaître mon très cher époux qui, chaque semaine, le lundi (ce début d'année 1982 nous a procuré des conditions climatiques favorables), organisait un circuit comportant plusieurs cols. Janvier, Février, Mars nous virent en tandem pour des sorties de 80 à 120 kilomètres. Pas faciles les montées en tandem ! Mais que de belles journées nous avons vécues. J'en rêvais la semaine entière à nos petites escapades, réunis dans un effort gratuit, mais qui nous rapprochait constamment, en amoureux !

Quelle joie au sommet des cols, où nous échangeons le baiser du vainqueur et où la photo, prise sous le panneau, concrétisait notre passage !

A midi, nous cherchions une petite auberge afin de nous réchauffer et de reprendre quelques forces. Parfois, un ami cyclo se joignait à notre bonheur, heureux de participer à cette joie dans le même plaisir.

Puis, c'était le retour à la maison où l'on retrouve la réalité avec ses soucis ; le rêve s'estompe ; seul le souvenir emplit chaque jour, faisant désirer encore plus fort la prochaine sortie.

A la fin de l'hiver, le tandem céda le pas au vélo. L'altitude des cols commença à s'accroître sérieusement; le centième col approchait, mais hélas ! pas de 2000 mètres sans lesquels pas d'entrée possible dans la confrérie des Cent Cols !...

Or, il y a 2 ans, en camping-car, nous étions passés par le col de Finestre, en Italie et, depuis, André songeait à parcourir cette région comprise entre Suze et Sestrière. Cette randonnée qui intéressait plusieurs membres de notre sympathique petit club, se réalisa, et le 2 Août, nous nous retrouvions à six en Italie. Quelle promenade merveilleuse et inoubliable, surtout lorsque l'amitié est aussi de la fête ! Commencé avec le soleil, nous terminons notre périple sous une pluie battante. Mais j'en garde le souvenir d'une bande de fanas heureux d'être ensemble, faisant souffrir leur vélo sur ce chemin défoncé, s'arrêtant pour

voir le paysage et prendre une photo, pour cueillir quelques edelweiss ou, tout simplement, pour contourner un troupeau de vaches qui barre la route.

Enfin, lorsque vers midi, nous sortons de cette voie infernale (il commence à pleuvoir) et que nous retrouvons des amis venus à notre rencontre en voiture, ce ne sont que rires nerveux et plaisanteries qui fusent, car tous sont soulagés de n'avoir rien cassé. C'est sous une pluie diluvienne que nous descendons vers la vallée, freins serrés au maximum, car ils ont perdu leur efficacité dans ces trombes d'eau. Et c'est crottés et transis que nous retrouvons nos camping-cars. Un brin de toilette et j'offre le champagne aux amis, car avec ces cols cylo-muletiers, je viens d'accrocher mon 100ème col, dont 8 de 2 000 !...

1982 s'achève ! Avec le mauvais temps, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, nous revivons nos promenades en vélo, rehaussées par les photos prises par l'ami Jean-Pierre. Nous projetons des randonnées, nous échaudons des rêves où nos vélos tiennent la vedette, et c'est avec un peu de fébrilité que j'attends les beaux jours de 1983, afin de renouer avec ce plaisir toujours aussi neuf : pédaler !

P.S. : Je dédie mes 100 cols à mon cher époux.

Madame BERNE
BEAUREPAIRE (38)

DEVINETTES

Un col des hautes altitudes, par exemple un plus de 2000, nous en connaissons tous puisqu'il nous a fallu en gravir au moins cinq pour être membre.

Et ma foi, il est difficile d'imaginer ces hautes routes sans leur environnement habituel : plus d'arbre ou à peine quelque mélèze rabougri accroché tant bien que mal à la pente, l'herbe sèche des alpages ou la rocaille, les éboulis, les glaciers même peut-être. Et bien sûr, le froid qui peut survenir à n'importe quelle époque (n'est-ce pas, participants du dernier BRA ?).

Nous avons peine à imaginer que ce décor qui nous est familier puisse être tout différent sous d'autres latitudes. Et pourtant...

Voici par exemple 10 cols américains. Une petite description les accompagne. A vous de trouver la bonne altitude.

A. MUDDY GAP PASS. Une simple ondulation dans l'immense plateau du Wyoming Central, le pays du « grand ciel », sans horizon, couvert d'une maigre végétation de buissons de sauge et d'herbes folles. Mais si, ce sont bien des antilopes que vous voyez galoper au loin, là-bas !

741 m - 1212 m - 1905 m

B. MOSQUITO PASS. Pour accéder à ce col très sauvage des Rocheuses du Colorado, il faut prendre une ancienne piste à jeeps en très mauvais état, bordée de vieilles mines d'or, d'argent et de plomb, pour la plupart abandonnées. Début octobre 82, les éboulis un peu de neige et le vent constituaient le seul décor.

1473 m - 2807 m - 4019 m

C. RAT PASS. Le col « routier » le plus au nord du Canada, un peu au nord du cercle polaire. C'est un joli passage dans les montagnes de poupées, les Richardson Mountains, que l'on aperçoit de très loin. Fin juin, la toundra y est très verte et le 27/6/82, il y faisait 30°C à l'ombre...sans ombre car il n'y a pas d'arbre.

400 m - 800 m - 1500 m

D. SUNWAPTA PASS. Ce col, juste au dessus de la limite des arbres, est bordé par les énormes champs de glace du glacier Colombia. Il se trouve dans le parc de Jasper (Rocheuses Canadiennes, très fréquentées par les randonneurs de Calgary et Edmonton).

1450 m - 2035 m - 2710 m

E. PUERTO LAS CRUCES. Entre Toluca et Mexico, au Mexique. Ce col autoroutier est entouré de hauts pins. Fin décembre un bon pull est souhaitable pour la descente.

2060 m - 2560 m - 3060 m

F. BEAR PASS. Autre col canadien bordé par un superbe glacier, il se trouve en Colombie Britannique cette fois.

500 m - 1200 m - 1800 m

G. KENOSHA PASS. Ce col du Colorado est à peu près à la limite des trembles. Ces arbres aux feuilles d'or (fin sept. Début oct.). Il permet, après une courte redescente de trois kilomètres, d'accéder aux vastes pâturages plats du « South Park ».

1750 m - 2411 m - 3048 m

H. SABLE PASS. En Alaska, au pied du Mont Mc Kinley (6187m). Début juin tout était sous la neige, la route seule était dégagée. Avec un peu de chance on peut apercevoir un grizzly ou un caribou au loin. Pas d'arbre, seuls les buissons, les herbes folles et les lichens sous la neige.

417 m - 1188 m - 2142 m

I. CRAIG PASS. Ce col dans les bois du Parc Yellowstone (Wyoming) relie le bassin du Geysier «Old Faithful», le plus célèbre de tous, au «Jackson Hole» d'où l'on peut admirer l'imposante silhouette du Grand

1635 m - 2518 m - 3210 m

J. MONUMENT PASS. Roche rouge et sable de la même couleur, c'est le décor dénudé de ce col impressionnant du Sud de l'Utah, gardé par d'immenses tours naturelles.

812 m - 1588 m - 2614 m

P.S. : J'ai été frappé par les différences d'altitude pour retrouver le même type de végétation, du nord au centre de l'Amérique. Ainsi la limite des arbres est-elle à peu près à 800 m au centre de l'Alaska, 1200 au nord de la Colombie Britannique, 2000 dans les Rocheuses Canadiennes, 3000 dans le Nord-Wyoming, 3500 dans le Colorado. Quant au Mexique, je ne sais pas encore, n'ayant pas eu l'occasion de dépasser cette ligne des arbres !

J'ai donc préparé des devinettes pour surprendre un peu (j'espère) les autres « 100 cols ».

Les bonnes réponses sont bien :

A) 1905 - B) 4019 - C) 1500 environ - D) 2035 - E) 3060 - F) 500 environ - G) 3048 - H) 1188 - I) 2518 - J) 1588

Loïc DUPRE LA TOUR